LÉON BLOY

—

Le Pèlerin de l'Absolu

POUR FAIRE SUITE AU *Mendiant Ingrat*
A *Mon Journal*
A *Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne*
A *l'Invendable*
ET AU *Vieux de la Montagne*

1910-1912

Il est des temps où l'on ne doit dépenser le mépris qu'avec économie, à cause du grand nombre des nécessiteux.

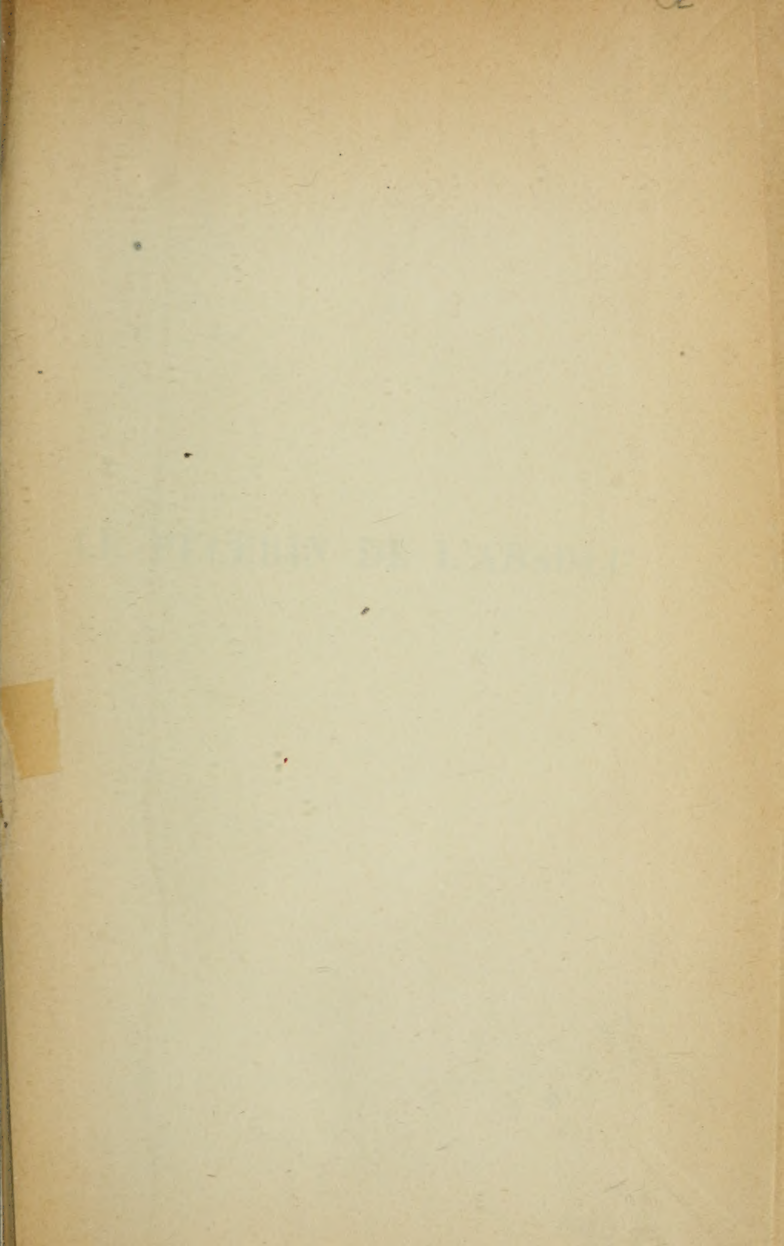
CHATEAUBRIAND

TROISIÈME ÉDITION



PA[illegible]
MERCVRE [illegible]
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

12 - 9 - 1969



LE PÈLERIN DE L'ABSOLU

DU MÊME AUTEUR

LE RÉVÉLATEUR DU GLOBE (*Christophe Colomb et sa Béatification future*). Préface de J. Barbey d'Aurevilly (*épuisé*).

PROPOS D'UN ENTREPRENEUR DE DÉMOLITIONS (Stock).

LE PAL, pamphlet hebdomadaire (les 4 numéros parus) (*épuisé*).

LE DÉSESPÉRÉ, roman.

CHRISTOPHE COLOMB DEVANT LES TAUREAUX (*épuisé*).

LA CHEVALIÈRE DE LA MORT (*Marie-Antoinette*).

LE SALUT PAR LES JUIFS.

SUEUR DE SANG (1870-1871) (Crès).

LÉON BLOY DEVANT LES COCHONS (*épuisé*).

HISTOIRES DÉSOBLIGEANTES (Crès).

LA FEMME PAUVRE, épisode contemporain.

LE MENDIANT INGRAT (Journal de Léon Bloy).

LE FILS DE LOUIS XVI, portrait de Louis XVII, en héliogravure.

JE M'ACCUSE... Pages irrespectueuses pour Emile Zola et quelques autres. Curieux portrait de Léon Bloy (Bibliothèque des Lettres françaises).

EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS.

LES DERNIÈRES COLONNES DE L'ÉGLISE (*Coppée. — Le R. P. Judas. — Brunetière. — Huysmans. — Bourget, etc.*).

MON JOURNAL (Dix-sept mois en Danemark), suite du *Mendiant Ingrat*.

QUATRE ANS DE CAPTIVITÉ A COCHONS-SUR-MARNE, suite du *Mendiant Ingrat* et de *Mon Journal*. Deux portraits de l'auteur.

BELLUAIRES ET PORCHERS. Autre portrait (Stock).

L'ÉPOPÉE BYZANTINE ET G. SCHLUMBERGER (*épuisé*).

LA RÉSURRECTION DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (*épuisé*).

PAGES CHOISIES (1884-1905). Encore un portrait.

CELLE QUI PLEURE (Notre-Dame de la Salette), avec gravure.

L'INVENDABLE, suite du *Mendiant Ingrat*, de *Mon Journal* et de *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*. Deux gravures.

LE SANG DU PAUVRE.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE, suite du *Mendiant Ingrat*, de *Mon Journal*, de *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne* et de l'*Invendable*. Deux gravures.

VIE DE MÉLANIE, *Bergère de la Salette*, écrite par elle-même. Introduction par Léon Bloy. Portrait de Mélanie.

L'AME DE NAPOLÉON.

EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS (nouvelle série).

SUR LA TOMBE DE HUYSMANS (Collection des curiosités littéraires).

LÉON BLOY

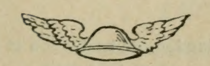
Le Pèlerin de l'Absolu

POUR FAIRE SUITE AU *Mendiant Ingrat*
A *Mon Journal*
A *Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne*
A *l'Invendable*
ET AU *Vieux de la Montagne*

1910-1912

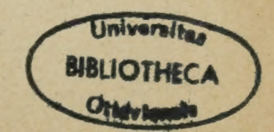
> Il est des temps où l'on ne doit dépenser le mépris qu'avec économie, à cause du grand nombre des nécessiteux.
>
> CHATEAUBRIAND

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIV

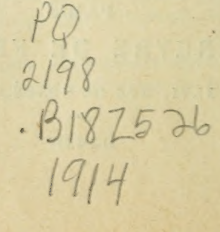


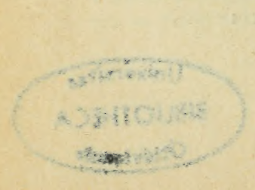
IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Trois exemplaires sur Japon impérial
et vingt-deux exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

2391





A PHILIPPE RAOUX

Rappelez-vous, mon ami, cet heureux jour de l'an passé où vous vîntes me voir à Mévoisins avant de retourner dans votre triste Pologne. Vous ne pouviez être près de moi que quelques heures, et nous avions trop de choses à nous dire.

Alors nos deux âmes se regardèrent silencieusement, nos deux pauvres âmes que nous ne connaissons pas et qui ne se connaissent pas elles-mêmes. Nous savions seulement que Notre Seigneur Jésus-Christ était avec nous et se réjouissait de nous voir ensemble.

Je vous offre maintenant ce livre où les étrangers *ne discerneront peut-être que la malice qui est dans leurs cœurs, mais je sais que vous y trouverez le mien qui est tout à vous, mon cher Philippe.*

LÉON BLOY

Bourg-la-Reine, 20 *janvier* 1914.

1910

Juillet

27. — Mes bons amis les Martineau, revenus de la Salette où ils ont passé quelques jours, me parlent des chapelains qui me jugent un écrivain des plus dangereux. Aucun de mes livres ne doit être lu. Mme Martineau voulait pour son jeune fils le scapulaire du Mont Carmel. Le chapelain à qui elle s'adressa lui conseilla, comme une chose *plus propre*, une médaille à acheter dans la boutique du pèlerinage, médaille pouvant être fixée à une chaîne de montre ou placée respectueusement dans un compartiment du *porte-monnaie !*

30. — Je dois écrire un livre sur Mélanie, Bergère de la Salette, j'en ai pris l'engagement et l'énorme difficulté de cette entreprise m'épouvante. En réalité, je n'ai que le document donné par l'abbé C... qui fut, quelque temps, le directeur de la sainte, c'est-à-dire sa *Vie* écrite par

elle-même sur l'ordre formel de cet ecclésiastique. Mon livre ne pourrait être qu'un commentaire de ce document, insuffisamment historique au sens précis. Il me faudrait pouvoir suivre Mélanie partout, en Angleterre, en Italie, en France, et je n'ai rien ou presque rien. Il me faudrait des voyages d'investigation, des sommes relativement considérables, peut-être aussi le moyen de séduire des gens. Je suis extrêmement embarrassé. Dès la première ligne je vais manquer de tout, excepté de cet unique document qui est, il est vrai, magnifique, mais qui ne va pas au delà de l'enfance de Mélanie.

En attendant que cela se débrouille, je travaille au *Vieux de la Montagne*, 5e volume de ce Journal qui commence au *Mendiant Ingrat*.

Août

2. — Dans l'*Écho de Paris*, article incroyable de Frédéric Masson qu'on pourrait croire écrit par un greluchon furieux de n'avoir pas hérité d'une vieille gueuse. Le ton est inouï, surtout dans une feuille si convenable.

On dirait que cet article a été fait, pour quel-

ques pièces de cent sous, par un petit jeune homme privé de satisfactions amoureuses. [Aujourd'hui, après trois ans, je ne sais plus de quoi il s'agissait.]

3. — Lettre de Philippe Raoux. Il évoque, une fois de plus, « l'ineffable douceur » de son pèlerinage à la Salette, avec moi, en juin dernier. A propos de sa charmante fillette il me cite le mot vraiment *pratique* d'un bourgeois se plaignant de ce que son fils avait bon cœur : « C'est à se désoler, car il faut être armé dans la vie. » Et il ajoute : « Combien est épouvantable le mépris d'un don de Dieu ! — Seigneur, dit le boutiquier, que votre Esprit d'amour ne s'avise pas de descendre en moi ou en mes descendants ! »

5. — J'ai rêvé, cette nuit dernière, que les maisons menaçaient ruine partout.

6. — Le *Velamen* des Juifs est en train de passer aux chrétiens.

7. — A Mme Marie A...

Chère Marie, une lettre de votre sœur nous apprend le bonheur qui vous arrive. Nous prierons ici pour le petit chrétien qui vient de naître en même temps que pour sa mère. Si votre vieil ami avait le pouvoir, qui n'existe que dans les contes, de douer

cet enfant, je lui souhaiterais une arche pour naviguer, un peu plus tard, au-dessus du déluge de la bêtise et de l'impiété contemporaines qui menacent de tout submerger. Mais c'est vous-même et votre cher mari qui lui ferez ce cadeau sans vous apauvrir, et peut-être, un jour, si Dieu me donne de vivre encore, serai-je trop heureux de me cramponner à l'un de ses avirons. Donnez-le sans réserve à Celle dont vous portez le Nom et qui est, en réalité, cette Arche même, à Celle qui pleure et dont les larmes furent l'occasion bénie de ma rencontre avec votre père. Quel lien surnaturel entre nous !

Extrait d'un catalogue de librairie catholique : « *Notre-Dame des Eaux* ou Manuel de piété pour la saison des eaux » !!!

Véronique nous disait, hier soir, à propos des aéroplanes qui troublent toutes les cervelles, que le piège du démon, aujourd'hui comme au commencement, c'est la *curiosité* et qu'en ce sens, j'ai bien raison de dire que tout ce qui est moderne est du démon.

Un prêtre venu chez nous parle, avec une sorte d'éloquence, des paroles de Notre Seigneur envoyant les Apôtres : *Ite, euntes*..., disant que les prêtres ne devraient pas avoir de demeure fixe et permanente, qu'il est contraire à l'esprit de

l'Evangile qu'un prêtre s'installe en une paroisse avec des meubles, des habitudes, des relations; que cela est peu conforme, sinon opposé, à la vocation apostolique et qu'il serait à désirer que les curés, transformés en missionnaires, allassent continuellement d'un lieu à un autre, sans cesse remplacés par d'autres. Ainsi finirait le commerce si souvent scandaleux des dévotes. Les liens d'amitié, l'admiration bête qui donnent à certains prêtres, curés ou vicaires, la place de Dieu, ne seraient plus possibles et l'Eglise y gagnerait infiniment. Mais quelle révolution !

Ces idées me plaisent par leur conformité à ce qui est annoncé des Apôtres des Derniers Temps.

9. — Dans *Paris-Journal :*

Poèmes évangéliques. M. l'abbé Pierre Lelièvre tente de mettre l'Evangile en vers, ce qui est, comme on sait, la quadrature du cercle en littérature. Il emploie pour les Paraboles un rythme badin renouvelé de La Fontaine. Il a la cheville plus malheureuse encore que l'auteur de l'alexandrin fameux : *Laissez venir à moi les petits enfants* BLONDS. Voici comment il « poétise » la parole du Christ sur le riche :

— Quant au riche ? Un chameau *plus souple qu'une*
[anguille
Aurait plutôt passé par le trou d'une aiguille.

La Salutation Angélique devient L'*Annonciation de la Vierge* (Rondeau) :

— Je te salue, ô toi que le Seigneur bénit,
O Vierge la plus belle en qui la grâce abonde...
Non, ne te trouble pas, tu vas donner au monde
Un fils qu'on nommera le Seigneur Jésus-Christ.
— Mais, fit candidement la Vierge qui *rougit*,
Je ne connais point d'homme...

10. — *Fouché*, par Madelin. Excellence de cette lecture pour faire mépriser la Révolution, plus bête encore qu'elle n'est atroce.

12. — Voici ce que me raconte Véronique. Etant à la table de communion, le prêtre, au moment de communier la personne précédente, laissa tomber une hostie par terre, et passa sans paraître s'en apercevoir. Véronique, revenue à sa place, tourmentée par la pensée de cette hostie, surmonte son extrême timidité au point d'aller avertir un employé, croyant qu'à l'instant même on agirait. Il a fallu que non seulement la messe s'achevât, mais encore le salut

et je ne sais combien d'autres prières, — le zèle de ces prêtres étant extrême — avant que l'un d'eux vînt recueillir le Corps du Christ gisant par terre !!!

13. — Je croyais que c'était fini pour nous du mont de piété. Il faut y retourner ce matin.

14. — Deux catastrophes énormes. Un tamponnement colossal à Saujon, plus de cent victimes *en un train de plaisir*, et l'Exposition de Bruxelles entièrement détruite par le feu. Détail terrifiant et comique. Une ménagerie avait laissé échapper toutes ses bêtes. La multitude affolée déjà par l'incendie s'est vue en présence des fauves déchaînés.

N'ai-je pas écrit que le moment approche où les catastrophes se toucheront, où il n'y aura plus que des catastrophes ? Celles-là pour la Vigile de l'Assomption.

16. — Dédicace pour le *Désespéré :*

Mon cher Léon Bellé, voici ce livre qui m'a fait célèbre et qui m'a valu déjà vingt ans de proscription. Je vous l'offre comme un plongeur échappé à la dent des requins offre une perle à un amateur. Vous êtes l'unique ami que j'aie pu trouver dans la forteresse imprenable de Cochons, au temps de ma

captivité. En récompense de ce bienfait, il va vous pousser des nageoires d'éditeur.

18. — Lu dans le *Journal* : « Le circuit de l'Est est bouclé. Retour triomphal. Toujours plus loin, toujours plus haut. »

Troyes, Nancy, les Vosges, la Meuse et les Ardennes, la Flandre et l'Isle de France. Les hommes volants ont fait ce voyage et leur gloire est infinie.

« Les habitants des villes et des campagnes regardent le ciel, *non plus pour y chercher et y apercevoir un Dieu, mais parce qu'ils viennent d'y découvrir un homme*... Prométhée n'est plus enchaîné sur son roc et quand le vautour viendra lui ronger le foie, il montera dans l'Olympe, aussi haut que l'oiseau lui-même, non plus chercher, mais porter le feu au ciel ! »

L'auteur de ces lignes, que j'ai honte de transcrire, serait peut-être bien étonné d'apprendre qu'il est un animal des plus nuisibles et que son blasphème imbécile pourrait coûter cher aux triomphateurs et à beaucoup d'autres. *Descendit autem Dominus ut videret*...

A mon très cher ami Philippe Raoux :

... Vous ai-je dit que le *Sang du Pauvre* m'a rapporté chez Juven quatre-vingt-onze francs, bien que, de l'aveu même de cet éditeur honorable, il se soit vendu environ 500 exemplaires (beaucoup plus, peut-être) ? Il est vrai qu'il a mis à ma charge, ignoblement, plusieurs choses qui sont toujours à la charge de l'éditeur, sans que je pusse me défendre. Voilà comme je suis traité à mon âge, après tout ce que j'ai fait et à l'occasion d'une telle œuvre ! Loué soit Dieu qui veut que je sois un pauvre !

Je n'ai pas encore commencé la vie de Mélanie. Je voulais auparavant me libérer complètement l'esprit en achevant le *Vieux de la Montagne* qui touche maintenant à sa fin. Ce livre très copieux est plein de la Salette. Vous y trouverez le récit de notre pèlerinage et vous croirez y être encore. Aussitôt après, je m'immergerai, avec les Enfants Témoins, dans la Lumière de Notre Dame de Compassion.

Devise imaginée par Brou pour un *ex-libris* à mon usage : « Je saigne » (dans les deux sens du mot).

19. — Parlé avec Vallette de ce qu'il y a d'étrange dans ma situation d'écrivain ne pouvant vivre de sa plume et subsistant néanmoins, par l'effet *incompréhensible* de ses livres sur des gens de toute culture et de tout milieu qui

lui procurent spontanément les ressources nécessaires.

Cela étonne beaucoup Vallette qui ne pense pas, ou ne croit pas, à la force de la Prière. « Cela », dit-il, « n'est jamais arrivé à personne. » En quoi il se trompe. Il y a les Saints, dont je ne suis pas, il est vrai.

20. — « Paris fête les aviateurs. » Unique chose à lire dans les journaux. Toute vie intellectuelle est suspendue. La politique même est ajournée. Triomphe énorme des vainqueurs du « Circuit de l'Est ». On les croirait revenus de Marathon ou de Salamine. Réception à l'Hôtel de ville, banquets et discours, inscription au « Livre d'or de la Cité », récompenses et décorations. Sur le passage des héros, frémissement religieux de tous les épis de l'orgueil et de la sottise. Malheur à qui élèverait la voix pour protester ! Je pense à Carlyle. Que dirait ce terrible contempteur de la multitude ?

Mais le mépris lui-même est découragé quand on vient à penser que le « Problème » est encore à résoudre, que ces pauvres gens n'ont *rien trouvé*; qu'ils ne peuvent rien promettre sans mentir aux autres ou à eux-mêmes ; que loin d'avoir fait la « conquête de l'air » ils sont à

sa merci, que leur vie dépend, à chaque minute, de cet Esprit invisible qui « souffle où il veut, sans que personne puisse dire d'où il vient ni où il va », qu'ils ne sont, en réalité, que des acrobates, et qu'au total leurs efforts sont absolument en vain. Quant à la foule, c'est à pleurer. C'est la puérilité sénile d'un peuple, c'est le gâtisme et la mort prochaine.

Tout sur terre appartient aux princes, hors le vent.

Le vent est la réserve de Dieu qui n'a pas fait l'homme pour voler. C'est comme le Jour Dominical auquel il n'est pas permis de toucher, sous peine de mort.

Toutefois le triomphe des aviateurs ne fait pas oublier le ventre. La Chambre syndicale des marchands de vins et restaurateurs convoquait hier ses adhérents. Le président lançait un appel chaleureux à l'*Union* de tous ces braves en vue de saigner avec sagesse et prudence le consommateur. Les récoltes sont dérisoires, mais il ne faut pas que la recette le soit.

Ordre du jour. Augmentation de tout ce qui se boit ou se mange, provisoire d'abord, permanente ensuite, bien entendu, quelque abondan-

tes que puissent être les récoltes de l'avenir. Par acclamation et à main levée, l'assemblée adopte cette résolution.

21. — Véronique lisant l'Evangile m'a dit ceci : « Dieu ne commande aux hommes que ce qu'il fait lui-même. » Et elle donne des exemples, tout le Sermon sur la Montagne. Elle est toute lumineuse, ma Véronique.

« Etre soi, conquérir sa personnalité. » Lieux communs signifiant la Sainteté. On ne peut être *soi* qu'en remontant à l'état qui a précédé la Chute.

22. — *L'aéroplane engin de paix*. Voilà ce que je lis dans les feuilles, depuis quelques jours. On a le projet d'un « circuit des capitales », c'est-à-dire d'une course d'aviateurs partant de Paris, passant par Berlin, Bruxelles et Londres pour revenir à Paris. Il paraît que cela assurerait la paix universelle. On ne dit pas pourquoi.

On m'assure que les aviateurs se munissent chacun d'un fétiche porte-bonheur. L'un emporte un chat, l'autre un singe, un troisième peut-être un jeu de cartes. Autrefois on priait saint Christophe. Tout est changé.

Sous ce titre idiot : « Engin de paix », le *Jour-*

nal a donné un article d'une sottise tout à fait exceptionnelle où il est parlé de nos champions qui « *tracent dans l'azur* l'histoire de l'œuvre de concorde et de paix ». « Nos rois de l'air », « une chevauchée d'espace », « 205.000 francs de prix... Sport héroïque... En vain on chercherait le *ténor de l'air* qui manque à l'appel... Ils se surpasseront eux-mêmes, les conquérants de l'air... C'est, entre beaucoup d'autres illustres, Legagneux, le titi, le Gavroche de l'atmosphère, celui que les organisateurs de meetings affectionnent entre tous, parce qu'il se rit du *grand souffleur*... C'est Latham dont la sérénité est olympienne... C'est un troisième qui s'est révélé avec la rapidité prodigieuse d'un homme *né pour les airs*... Celui-là est le virtuose de l'air, *qui joue de son appareil comme d'un violon*... Livre d'or de l'aviation... Prodigieuse phalange... Inoubliable manifestation de beauté et une des plus grandioses qui se soient jamais offertes à l'œil humain... Et maintenant au rideau et pour le triomphe. »

Tout commentaire serait ridicule. Prenez exactement le contrepied de ce lyrisme de bazar et vous aurez la prose des journaux de demain ou d'après-demain.

Surtout qu'on se hâte de préparer des cercueils.

24. — Acte immense de Pie X. Il a décidé et souverainement ordonné la communion quotidienne, non seulement pour les adultes, mais pour les enfants, lesquels devront être admis à la première communion *avant sept ans* et même plus tôt, s'ils sont en état de discernement précoce. Ce serait la fin du gallicanisme, queue ignoble de Jansénius et l'infusion enfin du Surnaturel dans le catholicisme moderne. Quel changement prodigieux ! Et quel scandale ! *Ignis ardens.*

27. — A Jeanne Termier :

... Me voici donc en Périgord pour quelques jours. A l'heure où je vous écris, dans le voisinage de vieux arbres, infiniment loin des automobiles et des aéroplanes, j'ai l'âme ravie d'entendre ma chère l'Isle, la douce rivière de mon enfance, qu'un barrage de moulin fait mugir affectueusement tout près de moi, Je me retrouve donc très rêveur comme autrefois, il y a quarante ans, lorsque j'ignorais encore tant de belles choses modernes qui ont fait de moi le Vieux que vous honorez de votre affection.

Alors, en cette qualité de rêveur juvénile, je vais essayer de vous donner des nouvelles de votre père

qui ne sera peut-être pas de retour à V... quand cette lettre y arrivera. Il ne m'a pas écrit, c'est vrai. Pourtant je sais une chose que vous ignorez peut-être, une déception, un déboire amer qui a vivement affligé cet homme encore jeune, — comme le sont, par privilège, les polytechniciens même les plus décrépits — et conservant tenacement quelques illusions.

En arrivant en Suède, il s'était dit : Il y a ici l'Académie de Stockholm qui décerne, imbécilement d'ailleurs, le prix Nobel, et il y a, là-bas, Léon Bloy pour qui ce prix a été fondé. Or, je suis de l'Institut de France. J'irai donc trouver ces banlieusards de la capitale intellectuelle du monde et, peut-être, leur persuaderai-je d'accomplir enfin leur devoir.

Ah ! chère petite Jeanne, quelle confusion pour votre malheureux père ! Je le vois rentrant à V. en cheveux blancs, ruisselant de larmes, dépouillé de ses dernières illusions et tout enveloppé dans une immense *veste* scandinave... Consolez-le et embrassez-le pour moi, avec les plus grandes précautions.

31. — Le *Sillon* est condamné par le Pape. Marc Sangnier qui se croit un homme providentiel et nécessaire, déclare qu'il poursuivra personnellement sa propagande démocratique. Au fond, Sangnier est une victime du Pape. Il a cela de commun avec tous les hérétiques à leur début.

Septembre

3. — J'aurais été bien étonné si Hanotaux n'avait rien eu à dire de décisif sur la haute question de l'aviation. Un article de lui vient de paraître, intitulé : *Plus d'air ! plus d'espace !* Rien que ces mots sont déjà d'une jolie force. Il est décidément pour l'*engin de paix*. « Réussir », dit-il, « ce sera véritablement boucler la boucle ». Il insiste sur « le caractère international » de la chose. « Fini le temps où le génie est mis au cachot les fers au pieds ! »

En effet on ne se représente pas Gabriel dans cette posture.

« Facilitez, élargissez, ouvrez les portes et les fenêtres toutes grandes (sans omettre de les imposer, bien entendu), toujours plus d'air, plus de lumière, plus d'espace, *voilà la vérité !*... Réunissez les peuples, ne les séparez pas... L'air à tous, entente amicale entre les puissances... Des cartes de l'air... Nous ne connaissons pas plus l'atmosphère qu'on ne connaissait l'Afrique, il y a trente ans. Il faut l'étudier, voilà tout... Il n'y a pas d'argument qui vaille *un bon coup de barre vers le progrès.* »

Il faut lire de temps en temps Hanotaux pour savoir avec quelle compétence et quelle autorité un académicien peut écrire des centaines de lignes pour ne rien dire.

5. — Le très remarquable auteur de *l'Avènement de Bonaparte* et de *Napoléon et Alexandre Ier*, Albert Vandal vient de mourir. Il honorait infiniment l'Académie. Par qui ou par quoi va-t-on le remplacer ?

8. — Imprimé du *Tout-Paris.* Demande de renseignements sur moi pour la prochaine édition. Voici mes réponses : *Titres honorifiques?* « Pamphlétaire et Mendiant ingrat ». *Hôtel particulier ?* « La Morgue ». Je déclare ne souscrire à aucun exemplaire.

12. — Visite d'un malheureux prêtre de mes amis. Il est sans argent, sans gîte, ne mangeant plus que par occasion et presque réduit à la mendicité. Tel est l'effet, dit-il, de la haine implacable d'un ecclésiastique prépondérant de son diocèse qui le persécute depuis des années. Il nous en a souvent parlé. J'ignore, il est vrai, l'origine de cette haine. Ce pauvre prêtre a dû se compromettre autrefois, faire je ne sais quelle sottise ou imprudence qu'on ne lui pardonne pas. Tout lui est reproché, entre autres

choses, ses relations avec moi ! Chaque fois qu'il croit avoir obtenu un poste promis et sans lequel bientôt il ne pourra plus vivre, une malveillance occulte l'en prive et il ne peut espérer aucun secours de son évêque. De Vigny a raconté la Servitude militaire. C'est ici la servitude sacerdotale bien autrement redoutable.

13. — Deux dédicaces au *Désespéré* :

A mon très cher ami Philippe Raoux, en souvenir des belles heures passées ensemble à Corps et à la Salette et en attendant le Paradis où on ne se quittera plus ; ce livre d'excessive douleur dont le titre n'est qu'une antiphrase. « Le désespoir porté assez loin », a dit Carlyle, « complète le cercle et redevient une espérance ardente et féconde ».

A Jacques, à Raïssa, à Véra. Ce livre étrange et broussailleux, mais saturé de douleur, vous montrera mieux qu'un autre, peut-être, mes bien-aimés, l'âme si magnifiquement torturée de votre parrain. Ce n'est pas une autobiographie, mais il n'y a pas une page qui ne soit vraie, au moins dans le sens énigmatique ou parabolique. Tels faits historiquement faux sont la traduction en *similitudes* et cruellement précise de certains épisodes à faire peur que je n'avais pas le droit de raconter. J'ai de tels secrets

à garder et, depuis trente ans, un si lourd fardeau sur le cœur ! (Relire la page 61 de *Mon Journal.*) A demain, à après-demain, à toujours.

15. — Me voici, pour quatre jours, sur la délicieuse petite plage de Binic où je suis venu rejoindre Jeanne et les enfants. De Saint-Brieux à Binic il m'a semblé que je voyageais en rêve. Le paysage est *trop* beau, trop différent de tous ceux que j'ai pu voir. Quelque chose du Paradis terrestre a dû rester en Bretagne. L'Atlantide, lieu présumé de l'Eden, confinait sans doute à notre Armorique.

16. — Visite au recteur. On parle du décret de Pie X touchant la première communion des petits enfants, occasion de remarquer l'opposition par inertie qu'on pouvait prévoir, c'est-à-dire l'obéissance éludée sous divers prétextes. Ce recteur qui est probablement un homme de bonne volonté, a reçu, comme tous ses confrères, l'ordre épiscopal d'envoyer un rapport sur les dispositions actuelles de ses paroissiens, en vue de concilier la prudence et l'obéissance. On voit où cela tend.

17. — Kermaria et Lanloup. Visité la très vieille église de Kermaria, presque en ruines,

mais toujours livrée au culte et fort curieuse, avec son porche aux statues peintes des douze Apôtres, ses piliers noirs vêtus de la mousse de plusieurs siècles et l'étrange fresque macabre, en haut, tout le long de la nef. Illusion d'un recul soudain jusqu'au fond du Moyen Age. Il s'y fait encore des miracles.

Lanloup est un vrai village breton d'autrefois, malheureusement rempli de soldats en manœuvres. Ils vont partir cependant et nous pourrons déjeuner en paix. En attendant, visité l'Eglise, moins ancienne ou moins ruinée que celle de Kermaria, mais combien intéressante ! Usage breton que j'ignorais. Il est impossible d'entrer dans l'enceinte qui enferme le cimetière et l'église située au centre du cimetière, sans enjamber des blocs de granit. Barrière insuffisante contre les bestiaux et qui doit avoir une signification symbolique. C'est une chose touchante de voir toutes ces tombes groupées autour de l'église, et tout cet humble village se pressant à quelques pas de l'enceinte ! Que restera-t-il de tout cela dans quelques années ? La Bretagne se civilise, hélas !

Déjeuner, puis promenade à travers un bois enchanté jusqu'à la petite anse de Bréhec,

plage minuscule où se bâtissent déjà des chalets modernes. Pays délicieux qui, bientôt, n'existera plus.

18. — Dans une promenade sur la plage de Binic, Jeanne me raconte son aventure avec un petit mousse rencontré parmi les marins danois venus, il y a quelques jours. Le trouvant seul dans la rue, elle a parlé à cet enfant, élevé chez les protestants dans la plus parfaite ignorance religieuse, de la Sainte Vierge, et a pu lui faire accepter la médaille miraculeuse. Il a même promis d'apprendre par cœur *l'Ave Maria* qu'elle avait écrit pour lui en langue danoise. Le pauvre petit, peu habitué à de semblables attentions, en a paru fort touché et Jeanne a su que plusieurs de ses camarades en ont été plus ou moins émus. Telle était peut-être l'unique raison de ce voyage à Binic.

Après midi, promenade sur la route qui conduit à Notre-Dame de la Cour des Anges. On s'arrête en un endroit ravissant que mes filles m'avaient annoncé comme un canton du Paradis. Une petite prairie ombreuse pleine de pommiers et tout entourée d'un charmant ruisseau. C'est un lieu de paix et de douceur où nous passons près d'une heure. Pour la première

fois, depuis des ans, je me vautre avec volupté dans l'herbe fraîche.

19. — Retour à Paris. « Pendant que je vous trace, en hâte, ces quelques lignes », m'écrit un ami, « je vois passer sur ma tête deux aéroplanes. Les fous, où vont-ils ? Que veulent-ils ? Leurs corps montent à mesure que leurs âmes descendent. »

20. — J'apprends qu'un curé de province m'a violemment condamné du haut de la chaire. La gloire me visiterait-elle enfin?

23. — Visite imprévue d'un jeune religieux que j'ai beaucoup aimé autrefois. Je crois même lui avoir appris l'existence de Dieu. Il est devenu prêtre dans la Compagnie de Jésus. Je vois un pauvre garçon très ennuyé d'être jésuite, se sentant au fond d'un gouffre où il a fini par entrevoir que j'ai raison de mépriser ce que je méprise, c'est-à-dire le monde religieux moderne s'efforçant de continuer ou de prolonger un passé défunt dont Dieu ne veut plus. Alors il vient à moi timidement, misérablement. Cela me fait pitié d'autant plus qu'il lui reste de ses quatorze ou quinze années de dépression jésuitique une impuissance déplorable de s'élever à d'autres pensées que celles qui lui ont été en-

fournées par ses supérieurs. La Salette est inadmissible pour lui, exactement comme s'il était évêque. De mon côté, je ne peux oublier certaines blessures telles que sa réponse à mon envoi de *Celle qui pleure*, il y a deux ans, réponse qui fut ironique et détestable.

Reçu le prospectus d'un ouvrage intitulé *France et Papauté* par un P. Lechien qui se vend chez *Putois* à Gien, avec une table des matières où on voit que tout est expliqué dans le passé, le présent et l'avenir.

24. — Notre petit Pierre accomplit aujourd'hui sa quatorzième année dans le Paradis et moi je pleure à la messe, en pensant à lui et à toute notre terrible vie depuis vingt ans.

29. — Sans courage pour écrire, je relis L'*Expédition des Almogavares* de Schlumberger, livre tout en or.

30. — Débarrassé du *Vieux de la Montagne* dont je viens de livrer le manuscrit, et voulant écrire la Vie complète de Mélanie, je demande à celui qui peut me les donner tous les documents indispensables, avaricieusement séquestrés jusqu'ici.

Octobre

4. — En vue d'une Introduction à la Vie de Mélanie, travail qui me fait peur, je consulte un savantissime ouvrage sur la Mystique, espérant quelques idées. Expérience ennuyeuse peu récompensée. Les innombrables docteurs cités n'ont ordinairement que des superlatifs à m'offrir, en parlant de la Sainte Vierge. Quel secours puis-je en attendre ?

Ordure trouvée dans je ne sais quel journal :

Un bien joli mot d'un prélat hostile à la politique de Pie X. Il disait l'autre jour :

— Notre Saint Père pèche surtout par un léger aveuglement qui l'empêche de voir et de juger les choses modernes. Ah ! puisse Dieu lui ouvrir les yeux...

Il s'arrêta un moment, puis, levant avec douceur sa blanche main d'ecclésiastique, poursuivit :

— ... ou les lui fermer.

Je voudrais bien connaître le nom de ce prélat.

8. — A une amie :

... Je suis très heureux de la décision du Pape touchant la première communion des petits enfants. Il était temps d'en finir avec les scrupules abominables du gallicanisme en état de désobéissance aux décrets du Concile de Trente, depuis trois cents ans. Mais il est trop facile de prévoir la résistance de nos évêques, résistance mielleuse qui consistera à éluder la volonté du Saint Père par tous les moyens imaginables, et Pie X, accablé de tristesse, ne se fait certainement aucune illusion sur ce point. Il sait si bien que la vie surnaturelle s'est éloignée et s'éloigne de plus en plus du monde chrétien !

Pour ce qui est du *Sillon*, je connais Marc Sangnier et je suis loin de partager votre enthousiasme. Sa soumission n'est qu'apparente. Eût-il même des ntentions droites, je vois en lui un homme profondément inintelligent et vaniteux qui continuera son imbécile propagande démocratique, sans jamais comprendre qu'il travaille à démolir l'autorité de l'Eglise. Sur ce point encore, soyez sûre, chère amie, que le Pape voit très clair et qu'il se résigne en gémissant.

9. — Je m'aperçois que je n'ai pas même mentionné la révolution en Portugal qui a eu lieu il y a déjà quelques jours et dont les journaux sont pleins. Banalité infinie, dégoûtante. L'Espagne, on l'espère, va suivre ce bel exemple, d'autres pays encore, et nous aurons enfin

cette anarchie européenne attendue par Satan et le Saint-Esprit.

Le détenteur des documents sur Mélanie, l'abbé C... qui m'avait proclamé le seul historien possible de la sainte, refuse inexplicablement de me les confier, jugeant absurdes mes réclamations et mes plaintes.

En Périgord, un jeune homme pauvre veut épouser une jeune fille pauvre qu'il aime. Réponse de son père : *En mariage pas de sentiment.*

10. — A Termier et à sa fille Jeanne, à Carthage :

Reçu votre lettre, hier dimanche, fête de saint Denys, l'Auxiliateur, décapité à deux pas d'ici, il y aura bientôt deux mille ans, fort antérieurement au Moulin Rouge. La Butte a beaucoup changé depuis cet événement dont le Vieux de la Montagne est probablement l'unique témoin vivant encore.

C'est ainsi que l'Aréopagite a voulu me consoler de la défection de l'abbé C..., curé de D... qui m'abandonne, refusant, ce matin même, en une lettre impertinente, de me confier les documents qu'il possède, indispensables pourtant à l'historien de la Bergère qu'il a voulu voir en moi. Je ne comprends rien à ce prêtre fantasque, tour à tour enthousiaste et dédaigneux qui, après avoir déclaré très haut que je

suis le seul écrivain capable d'un tel livre, se dérobe tout à coup avec une défiance injurieuse.

Je serai donc forcé de me contenter de ce que j'ai dans les mains. Par la faute de cet homme qui manque inconcevablement à sa mission, la vie de Mélanie, sa vie entière que je voulais raconter sera remplacée par une dissertation sur sa miraculeuse enfance dont je suis loin de connaître tous les détails. Dieu, sans doute, me veut toujours pauvre, même en cette manière. Peut-être aussi veut-il me donner Lui-même, de Sa Main, ce que son prêtre me refuse, comme il me donne mon pain de chaque jour.

A Carthage où vous êtes, les Vandales ariens du ve siècle coupaient la langue aux catholiques pour les empêcher de louer Dieu, et ces martyrs sans langue parlaient encore mieux qu'auparavant, miracle attesté par plusieurs témoins oculaires ou auriculaires, parmi lesquelles le célèbre Procope. Tel sera mon sort.

Je ne vous vois pas très bien, Jeanne Termier, sur les ruines de Carthage, comme le féroce et fugitif Marius exterminateur de barbares. Il me semble que cette antiquité païenne n'est pas ce qu'il faut pour vous inspirer. Pourtant je ne sais pas. Les poètes sont sujets, plus que les autres humains, à des mouvements réflexes et il est possible que ce voyage, surtout en compagnie de votre père, détermine en vous une orientation nouvelle très inattendue.

J'ai vu, jeudi dernier, le docteur venu pour un congrès et qui a passé une heure avec moi. Cet « homme de sang » m'a dit ne vous avoir pas lu, Jeanne, et cela par principe, sa conception de la vie étant trop différente de la vôtre. Telles ont été ses expressions. J'ai renoncé à lui dire qu'une telle différence n'attestait en lui que la conception de la mort. Mais tout ça, voyez-vous, « c'est des blagues », comme le disait avec plus d'énergie, en bourrant sa pipe, un vieil auditeur de réunions électorales, et je crois que ce bon docteur, qui vous a probablement lu, finira par devenir un modeste calotin.

Je crois, en effet, mes chers amis, que je serais heureux près de vous, là-bas. Cette année paraît avoir modifié ou atténué mon horreur des voyages. Il est possible qu'à l'avenir on ne voie plus que moi dans les voitures ou les bateaux. Mais cette disposition nouvelle n'est pas encore bien déterminée. Pour le moment les grands voyageurs semblent devoir être les monarques. Le métier de roi peut mener loin, surtout lorsqu'il est exercé avec la proverbiale gaîté portugaise. Nous en voyons quelque chose en ce moment. Sans être prophète on peut prévoir les pérégrinations prochaines d'Alphonse, de Guillaume, de Nicolas et de quelques autres. Il faut bien que les prédictions de la Salette s'accomplissent...

11. — La grande affaire est toujours la révolution portugaise. Lu un article de Naudeau,

lettre datée de Lisbonne, où il raconte l'agitation infernale de l'anticléricalisme. Ce journaliste incapable de voir la cause dans l'effet, admire cette révolution, en déplorant qu'elle ait immédiatement de telles suites. On n'est pas plus médiocre. Comment faut-il être fait pour ne pas voir que tout ce qui se passe aujourd'hui a pour cause précisément cet anticléricalisme qu'il croit un accident consécutif à l'effervescence politique ? Les détails sont étrangement significatifs pourtant et combien hideux !

12. — Songeant avec amertume au refus des documents, j'arrive enfin à une clairière. Il se pourrait qu'une *Vie* de Mélanie, même documentée, ne valût pas une simple reproduction de la pièce que je possède.

15. — On me dit qu'il y a à Agen une rue de la Libre Pensée ! Ce doit être la rue des bordels.

16. — *Non est regnum Dei esca et potus :* sed justitia et pax *et gaudium in Spiritu Sancto* (Rom. XIV, 17). Dans l'Absolu, ESCA et POTUS ne peuvent signifier que les Espèces eucharistiques. Saint Paul parle donc ici en prophète, le Règne de Dieu ne devant être réalisé que par la Troisième Personne.

Quelle joie merveilleuse de lire l'Ecriture dans de tels éclairs !

18. — Lu une petite biographie du Père Milleriot que j'ai fort connu vers 1875. C'est amusant, édifiant même, si on veut, mais enfantin. Ce P. Milleriot, dont les vertus paraissent indiscutables, était le type du jésuite *rigolo* et populaire. En ce sens il fut un précurseur de la *Croix*. Gaîté avilissante, sainteté basse, si j'ose dire.

Mais il était bien jésuite. Il a laissé sur moi une tache ineffaçable, une sale tache de graisse que je n'ai jamais pu enlever. J'étais alors très malheureux, très pauvre et je désirais prendre part à une retraite organisée par les Jésuites à la campagne. Je m'en ouvris au P. Milleriot. Réponse immédiate : *Cinq francs par jour*. Ce fut tout. Je n'en suis pas encore revenu.

19. — *La Maternelle* par Léon Frappié, ouvrage ayant obtenu le prix Goncourt, c'est-à-dire l'admiration de Huysmans, je ne sais en quelle année. Ce roman est curieux en ce sens qu'il est une tentative de grande émotion sur la misère affreuse des enfants des pauvres à Paris, sans que Dieu intervienne un seul instant. Tour de force qui a sans doute ébloui le catholique Huysmans.

23. — Rencontré un pauvre bonhomme qui me dit son dégoût immense de tout ce qui se passe aujourd'hui, sans comprendre que la cause de tout le mal est l'oubli complet de Dieu qui est précisément son fait.

25. — Balzac. *Béatrix*. Deuxième ou troisième lecture depuis trente ans. Je ne recommencerai pas. Toujours le bonheur par l'amour, dans un décor de richesse. Toujours une religion en lieux-communs, sans aucune compréhension du Surnaturel. Le catholicisme pour Balzac, c'est invariablement un refuge pour les cœurs blessés, une consolation, rien de plus, rien *d'autre* surtout. Dans tous ses livres, l'Église est montrée comme un engin de gouvernement, une régie supérieure, une mécanique préférable. Ignorance incroyable de tout ce qui n'est pas humain. Je suis profondément dégoûté.

26. — Deux dédicaces. *Dernières Colonnes de l'Église* :

Je ne suis pas une colonne. Un monolithe au fond du désert. Voilà tout ce qu'on m'accorde. Très peu de lions visitent ma solitude explorée seulement, à des époques déterminées, par quelques chameaux puants, et vous êtes un des rares audacieux que

j'ai vu venir, amenés par cette pensée généreuse qu'un obélisque pouvait avoir besoin de consolations.

Christophe Colomb devant les Taureaux :

Est-on mieux devant les taureaux que *devant les cochons?* C'est une question que j'essaierai de résoudre à T... où les pourceaux ont du moins sur ceux de Paris cet avantage d'être comestibles. Il est vrai que je n'ai pas découvert l'Amérique, mais j'ai inventé une fameuse poudre à punaises ; ce qui me met sur le piédestal.

A Philippe Raoux :

Votre lettre triste est venue trouver un homme triste. Je n'ai pas, comme vous, le chagrin d'être séparé d'une enfant chérie, quoique...! — chagrin que je n'aurais pas aujourd'hui beaucoup de force pour supporter. Je ne suis ni seul ni en exil comme vous, mon pauvre ami, mais j'ai d'autres peines. Je ne veux pas parler de l'énorme difficulté de subsister et de faire subsister les *miennes*, tourment continuel très adouci, d'ailleurs, par quelques amis que Dieu m'a envoyés. Je ne pense même pas à l'injustice permanente, invincible, que vous savez. Hier encore j'ai plaidé vainement pour obtenir une nouvelle édition du *Désespéré*, livre célèbre demandé constamment, épuisé

depuis longtemps et qu'aucun éditeur ne veut réimprimer, j'ignore pourquoi.

Non, il s'agit d'autre chose. Je me vois, aujourd'hui, dans l'impossibilité absolue d'écrire la *Vie* de Mélanie. L'abbé C..., curé de D..., qui m'a tant aidé pour *Celle qui pleure*, me refuse inexplicablement son concours. Ayant été, quatre ans, le confesseur et le directeur de Mélanie, ayant forcé la sainte fille, au nom de l'obéissance, à lui livrer toute sa vie, tout ce qu'elle avait de plus précieux, possesseur de tous les documents sans lesquels je ne peux pas être son historien, il me les refuse tout à coup inconcevablement et brutalement, après avoir déclaré qu'il ne voyait pas au monde un autre homme que moi pour cet ouvrage.

Bien que confondu et navré, j'ai pensé d'abord que Dieu voulait ainsi me montrer ma voie, me faire comprendre que ma seule tâche présentement était, non pas l'histoire stricte et documentée de Mélanie, mais une sorte de préliminaire à cette histoire, une étude d'ensemble de cette exceptionelle destinée accompagnée ou suivie du récit de son enfance par elle-même, commenté plus ou moins lumineusement. Aussitôt je me suis réjoui de cette tâche nouvelle, la supposant plus facile.

Combien je me trompais ! En m'approchant, j'ai vu que je me trouvais en présence d'un monstre de difficulté. La *Vie* de Mélanie écrite par elle-même

sur l'ordre de son confesseur est une très belle série de visions donnant l'idée de la Sainteté la plus extraordinaire, mais sans aucune cohésion historique. Pas de dates, pas de figures ou circonstances accessoires, à peine de vagues et distantes indications de lieux. Le cadre manque toujours. A l'exception des visions mêmes et des mouvements d'âme de la sublime enfant, je ne vois rien ou presque rien. Alors, que faire ? Editer cette œuvre défectueuse quant à la forme et quelquefois obscure, en l'accompagnant d'une paraphrase pieuse, mais timide et nécessairement incertaine, puis coiffer le tout d'une espèce d'oraison funèbre, voilà. certes, la besogne la plus capable de me rebuter. En une lettre fort malgracieuse, le curé de D... m'a dit que je devais me borner à l'enfance de Mélanie et me contenter pour cela de ce que j'ai dans les mains, chose précisément impossible pour les raisons dites. J'en suis à me demander si ce prêtre est dans son bon sens. Dénué de tout document historique nouveau, je n'ai pas un pas à faire au delà de *Celle qui pleure* et, dès lors le sujet paraît épuisé.

L'abbé C... qui ne comprend rien à ma mission d'artiste me voudrait *bondieusard*, persuadé bêtement que cela serait plus efficace. Il me l'a écrit, de manière ou d'autre, bien des fois. Alors, cher ami, me voilà presque forcé de renoncer à mon beau projet et par conséquent très malheureux. Lundi, le jour

même où votre lettre m'est venue, je me suis senti comme en agonie, et à l'heure où je vous écris, j'ignore la fin de cette épreuve. Rien de pareil ne m'est jamais arrivé. J'ai toujours su, à peu près, où j'allais, ce que je faisais, ce que je devais faire, ce qui m'était demandé. Je ne sais plus rien de tout cela. Je suis au point de ne plus sentir que de la répugnance pour une œuvre qui me remplissait d'enthousiasme. Puis je me dis qu'un artiste doit faire ce qui lui plaît, au contraire des autres hommes ordinairement tenus de faire ce qui leur déplaît ; que c'est là sa marque et sa loi qui ne peut être changée. Me voilà donc amené à l'abandon, au moins provisoire, de la Salette pour je ne sais quelle autre entreprise et, je le répète, je suis très malheureux...

Je regarde venir l'hiver qui va s'ajouter pour moi à soixante-trois hivers. On nous annonce de toutes parts la famine, suite naturelle et juste des désordres météoriques de cette année, conséquences eux-mêmes de l'inexprimable infamie de tout le monde. Vous parlez des grèves et de l'ignoble Briand. N'oublions pas que ce personnage est actuellement le successeur de Dieu et que le bourgeois compte sur lui seul pour sauver ses tripes. Il convient d'en parler avec respect.

27. — Un prédicateur parlant de Jésus à un auditoire de dames et ne sachant plus comment exprimer la beauté, la douceur, l'amabilité infi-

nies du Sauveur, trouve enfin ceci : « Un Bourget divin » !

29. — Affreuse histoire de la persécution exercée sur une malheureuse femme par son mari enragé de la voir chrétienne et de ne pouvoir immédiatement pourrir leur jeune enfant. Je déplore la loi moderne qui ne permet pas de supprimer les bètes féroces.

30. — Hier, séance furieuse à la Chambre. Dans cette cohue de scélérats ou d'imbéciles qui forment ce qu'on veut appeler la représentation nationale, l'odieux Aristide Briand, président du Conseil, outragé et menacé dans sa personne par l'extrême gauche qui l'accuse de vouloir la dictature, paraît être le seul homme de cette assemblée qu'il domine par son sang-froid et son bon sens. Faut-il que la France soit déchue pour qu'un tel moutardier prenne cet aspect !

Novembre

1er. — J'ai vu rarement pleuvoir avec tant de violence. Que de blasphèmes chez les fleuristes ou marchands de couronnes et chez les bourgeois dont c'est la coutume, en ce jour, d'encom-

brer les cimetières de leur sentimentale impiété !

8. — Dédicace au *Fils de Louis XVI :*

Mon cher André Dupont, quand j'écrivis le *Fils de Louis XVI*, j'ignorais encore que ce Louis XVII, c'était moi-même, simplement. Il suffira, pour vous en convaincre, de relire mes autres livres. Comment de telles tribulations auraient-elles pu convenir à un autre personnage et quel autre que le fils de tous les rois aurait pu les supporter ?

11. — Je dis à un chrétien riche qui est venu me voir mon désir extrême de ne pas terminer ma vie douloureuse par un éventuel martyre sanglant, sans avoir pu glorifier Mélanie, « cette grande Fille crucifiée, calomniée, piétinée par les boucs du sanctuaire et les agneaux enragés du péristyle » ; mais il faut qu'on m'aide *de toutes manières,* étant, par la volonté de Dieu et mon propre choix, « le vieux mendiant au seuil de l'Église ».

Nul effet de cette ouverture, naturellement. Il n'y a qu'une chose à dire aux riches : Vous serez condamnés par ceux qui portent votre fardeau.

Mot d'un député de la droite : « Monsieur le

Président du Conseil (Briand) est un sans-culotte à la recherche d'un pantalon. »

12. — Raïssa nous annonce la conversion de ce terrible braillard qui vint nous voir, il y a plus de deux ans. [Voir *Le Vieux de la Montagne*, page 131.] Il va se faire baptiser, au grand désespoir de quelques pasteurs protestants.

14. — Ce matin, apparition de Jacques m'apportant une dépêche bizarre du converti qui lui dit d'accourir avec moi à F... dans l'après-midi : *Quittez tout et venez*, sans explication. Impossible de refuser. Voyage long et pénible. Nous arrivons enfin. Le converti nous embrasse l'un et l'autre avec des démonstrations excessives, nous accueillant comme des apôtres.

Presque aussitôt, une grande scène médiocrement évangélique. Tout le monde crie dans cette maison et le converti vingt fois plus fort que les autres. Sa femme que nous ne voyons pas, mais que notre présence a l'air d'enrager, hurle des anathèmes dans l'escalier et sa mère, que nous ne voyons pas davantage, lui envoie sa malédiction du fond de la cuisine. Le malheureux, sorti un instant pour attiser le vacarme, revient sur nous, les yeux hors de la tête, et nous ex-

plique enfin de la manière la plus véhémente qu'il nous a fait venir pour écraser l'ennemi.

Cédant à sa femme, protestante fanatique, il a consenti bêtement à recevoir une troupe de pasteurs qui accourent de Paris en chemin de fer, en autos, à bicyclettes, pour combattre sa résolution ou, du moins, pour lui persuader d'en différer l'accomplissement. Car ce braillard tonitruant et sympathique est considéré par eux comme une brebis très précieuse qu'ils ont le devoir de défendre contre les loups dévorants. Il compte donc sur nous pour le soutenir dans la discussion furieuse qu'il prévoit et pour accabler ses adversaires.

J'ai répondu que je refusais absolument toute discussion, que je ne concevais pas qu'il eût été assez imbécile pour en accepter les risques et que, prétendant m'avoir lu, — comme doit le faire tout bon chrétien — il était inouï qu'il me crût capable d'y consentir. « La vérité », lui ai-je dit, « est incompatible et ne souffre pas d'objection. Ces misérables ne peuvent que vous troubler en vous apportant leur boue et leurs ténèbres. Laissez-moi les jeter moi-même à la porte, je suis le premier homme du monde pour ça. » Inutile de dire que Jacques était complè-

tement et résolument avec moi, même en cas de gifles.

Notre converti se récria, disant qu'à cause de sa femme, c'était impossible ; qu'à la réflexion, il comprenait que je ne voulusse pas discuter avec des hérétiques, mais que notre seule présence lui ferait un cœur d'airain. Bref, il nous installa dans un petit salon voisin de la pièce où devaient être reçus les pasteurs. « Soit », lui dis-je, « mais à une condition, c'est qu'on ne gueulera pas, sinon j'interviens et je casse tout. Vous me donnez, ridiculement d'ailleurs, le nom d'apôtre, de votre apôtre. En cette qualité, je vous commande le calme. » Il me promit, m'embrassant une fois encore, d'être calme autant qu'invincible et... il tint parole. Ce fut le miracle de cette journée.

Les parpaillots arrivèrent successivement au nombre de *sept*, comme les sept péchés capitaux ou les sept coupes de la Colère de Dieu, et nous attendîmes deux mortelles heures dans ce cabinet, en proie à l'ennui le plus atroce, incommodés, jusqu'à la suffocation, de la puanteur de ces vases de protestantisme et n'entendant, à travers une porte, que des paroles indistinctes, sans aucun cri. Nous en étions à déplorer de

nous être condamnés au silence. De temps en temps, notre hôte venait nous voir une minute, nous suppliant de patienter et nous faisant admirer sa cuirasse. « Plût à Dieu, » lui disais-je, « que nous en eussions une contre l'ennui qui nous dévore ! » A la fin, comprenant que nous étions à bout, il nous conduisit à une voiture et nous embarqua, la séance, d'ailleurs, allant finir·

Je n'ai jamais rien vu de plus parfaitement hideux et désolant que cette cité ouvrière fondée par un milliardaire défunt dont le monument décore l'unique place de cet enfer, lequel monument est bien la plus irréprochable infamie sculpturale qu'on puisse contempler. L'empereur de l'épicerie regarde son usine, comme Napoléon un champ de bataille, avec une expression d'orgueil et de muflerie indicible, cependant que les allégories en bronze de l'Industrie et de la Pensée (!) rêvent immortellement au-dessous de son buste marmoréen dont leur chaudronnerie fait éclater la blancheur. Il ne fallut pas moins que les supplications de notre converti épouvanté pour que je résistasse à la tentation de compisser l'effigie.

A la petite gare, au delà d'un cloaque immense, nous fûmes rejoints par trois des pasteurs

ayant à leur tête le célèbre Roberty, ennemi particulier de la Sainte Vierge et des Sacrements, prêcheur *évangélique* fort admiré. Je n'oublierai pas l'ignoble figure de ce vieillard qui ressemble à un usurier de pauvres et qui nous regardait furtivement à chaque minute, moi surtout, n'ignorant pas que nous étions les *apôtres* et comme s'il craignait que je ne lui sabotasse le derrière, ce dont j'avais, je le confesse humblement, un désir extrême. Nous fûmes délivrés à Paris de cette obsession. Ainsi s'acheva une des plus vilaines journées de ma vie, utile pourtant, puisque notre ennui a pu être profitable à un homme qui sera baptisé demain ou après-demain.

15. — Jeanne me rappelle ce que Jacques nous avait dit du néophyte, ayant refusé l'héritage de son beau-père parce qu'il jugeait cette fortune mal acquise. Un refus aussi extraordinaire dut paraître aux pasteurs le symptôme le plus évident du dérangement de ses facultés, et le désir du baptême ne pouvait que confirmer un tel soupçon. Dès lors il est permis de supposer de leur part une intention *mystérieuse* d'abuser de la violence bien connue de ce malheureux pour le faire enfermer. Le calme que j'ai obtenu de lui, hier, aurait donc déjoué cette infamie.

17. — A Jacques :

Il faut que tu me renseignes. Je croyais, dans ma candeur d'anti-moderniste, que X... m'enverrait une dépêche disant: « Je suis baptisé. » Rien n'est venu. Je ne sais rien et je me demande si ce vociférateur sans caractère n'a pas rencontré quelque obstacle nouveau. Je trouve son silence très injuste, après une telle journée que nous lui devons et le service probablement *énorme* qu'il nous doit.

18. — Jacques me fait lire une lettre de X... qui a été baptisé près de Montpellier et qui a dû faire sa première communion hier ou avant-hier. Mais nous pensons que ce grand enfant aurait besoin d'être mis en garde contre certains ecclésiastiques ou laïques dévots qui ne manqueront pas d'essayer de tirer parti de sa conversion pour le jeter dans des œuvres où il ne pourrait que se dissiper. Je vais lui écrire.

19. — Toujours le livre à faire. Je ne sais plus que cette prière : — Je vous prie, Ma Dame de Compassion, de me donner ce qui me manque, puisque je n'ai rien, et de faire tout pour moi, en mon lieu et place, jusqu'à écrire Vous-même, par ma main infirme, ce livre dont je suis incapable.

A X. :

De tout mon cœur, je vous félicite d'être enfin baptisé. Mais il m'a fallu faire le voyage de Versailles pour l'apprendre ; ce qui me paraît très injuste. Depuis une semaine, j'ai attendu chaque jour, chaque heure, une dépêche m'apprenant cet événement. Votre silence est inconcevable.

Aujourd'hui je vous écris : *J'ai besoin de vous voir*, besoin très grand et très pressant, non pour moi, mais pour vous-même. Quand vous nous appelâtes, Jacques et moi, vous écrivîtes : *Quittez tout et venez*. C'était beaucoup demander. Nous avons fait cela qui n'était pas très facile, et non pas en vain. Car notre présence a été pour vous un bienfait *plus grand que vous ne pensez*. Je ne vous demande pas de tout quitter. Je vous dis seulement que cela presse.

20. — Voici venir le néophyte. Aussitôt commencent des paroles étourdissantes. Cet homme est un converti sonore. « Je suis fait uniquement pour aimer, pour donner ma vie », nous crie-t-il, à chaque instant, et il est visible qu'il le croit. Il sort de lui comme une main pour vous prendre aux cheveux, si vous en avez, et vous traîner par l'escalier en colimaçon de sa pensée, car il tourne sur lui-même furieusement et rabâche avec une véhémence qui s'accélère de minute en minute jusqu'à la frénésie.

Nous avons la sensation d'un malaise étrange et je comprends la rage des protestants qui se voient dépossédés de cet olifant.

Impossible de placer un mot. L'entrevue est donc parfaitement inutile et je suis heureux de restituer aux éléments le redoutable visiteur.

Je ne lui demandais certes rien, mais il ne veut pas s'éloigner autrement que dans une attitude somptueuse, et il me promet la plus magnifique assistance matérielle. « Les amis chez qui j'ai fait mon abjuration sont très riches et très généreux », vocifère-t-il en partant, « ils voudraient vous connaître et vous recevoir chez eux ».

Ouf !

22. — Lettre circulaire de l'*Intransigeant*. Ce journal « qu'aucune question littéraire ne saurait laisser indifférent », me pose cette question : « Quelles sont les trois françaises qui vous semblent se recommander plus particulièrement au choix de nos Immortels ? » Je suppose qu'il s'agit d'introduire les dames à l'Académie. Mais pourquoi *trois* ? Il y en a peut-être dix mille aussi recommandables les unes que les autres. Je ne réponds pas au papier, mais je songe que l'Académie va devenir plus confor-

table, les fauteuils, désormais, devant être remplacés par des canapés.

Un vieux légitimiste qui tient pour la Survivance m'apprend cette chose déconcertante qu'il y a un *autre* prétendant, un abbé de Valois, simple vicaire à Marseille et personnage de grand mérite, paraît-il. Cet abbé serait un descendant authentique du Masque de fer (?) aîné de Louis XIV (???). Nous sommes en plein roman. J'essaie de faire comprendre que, dans tous les cas, je crois la Race des Bourbons rejetée et qu'il n'y a plus à s'occuper de cette vermine.

24. — Un ami nouveau se présente. Celui-là est chimiste de sa profession, musicien aussi et fort artiste. Il est ou croit être complètement avec moi de toutes manières et se déclare profondément indigné de l'ignoble guerre à Mélanie. La misère intellectuelle et morale du clergé, son avarice affreuse l'épouvantent et il ne voit pas plus que moi des motifs d'espérer. Il me raconte qu'un curé d'Alais, paroisse de Saint-Joseph, avait affiché, à la porte de son église, cette pancarte écrite de sa main : « Une femme honnête ne doit jamais entrer dans l'église sans chapeau. » Sous les yeux même de ce digne prê-

tre, mon nouvel ami avait écrit sur la même pancarte : « Toute femme sans chapeau est une putain. »

Naturellement l'écriteau disparut immédiatement. Mais quelle fiche pour le paroissien ! Un autre prêtre, le même, j'ose croire, terminait ainsi une conférence ou instruction à des jeunes filles : « Imitez Marie, mes chères enfants, soyez, comme elle, *vierges-mères !!!* »

25. — Ramassé dans le *Journal* une chronique d'Hanotaux où il met sur la même ligne saint François d'Assise, J.-J. Rousseau et Tolstoï qui vient de crever. Conclusion : « On ne peut pas vivre seul. On est même coupable d'y prétendre et cela ne peut conduire qu'au désespoir. » Hanotaux pense que saint François d'Assise est mort désespéré.

28. — A un vrai prêtre qui s'est employé avec ferveur et insuccès à me procurer les documents dont j'ai besoin :

Je vous retourne la réponse très peu satisfaisante du curé d'Argœuves... Ce qui me frappe tout d'abord, c'est que ces braves gens, l'abbé Rigaux aussi bien que l'abbé C... veulent être les détenteurs exclusifs de Mélanie. La Bergère est leur propriété privée. Avec des intentions que je veux croire bonnes et sans

s'en apercevoir eux-mêmes, ils me paraissent « ... occupés à sauvegarder leur autorité et à dominer avec orgueil ». Mais alors quel rôle me fait-on jouer et pourquoi C... m'a-t-il proclamé l'historien de Mélanie?

L'abbé Rigaux vous écrit : « Nous sommes loin, hélas! de posséder tous les détails que Léon Bloy énumérait dans sa lettre au curé de D... », et, un peu plus loin, il dit que C..., dans sa retraite, « va travailler sur ses documents et sur ceux que je lui ai livrés ». Je suis donc forcé de penser que cette pauvre girouette de C..., après avoir décidé que je serais l'historien de Mélanie, s'est ravisé, se disant que nul autre que lui-même ne pouvait être cet historien. En conséquence il garde ses documents et rafle d'une main ferme ceux de son confrère d'Argœuves qu'il a dû nécessairement mettre en défiance contre moi.

Résultat. Au lieu du livre que j'aurais pu faire, si on avait eu confiance en moi, on verra paraître, je ne sais quand, une biographie bondieusarde où la sublime Bergère sera mise juste au niveau et à la portée des lecteurs de la Bonne Presse ; l'historien substitué à moi n'étant pas précisément l'écrivain supérieur qu'il faudrait pour faire accepter cette Vie extraordinaire à des chrétiens d'un étage intellectuel plus élevé. Ce sera la déconfiture suprême et complète, l'extermination définitive de Mélanie qui sera l'accusatrice devant Dieu de celui qu'elle nommait son père.

Ce malheureux C... assume beaucoup et son cas me fait trembler. Il a lu mes livres et me connaît fort bien. Il ne peut pas ignorer ni méconnaître que j'ai été désigné à lui très particulièrement et qu'il prend ma place avec injustice. Il est donc prévaricateur *sciens et prudens*. N'est-ce pas effrayant ? Et maintenant quelle est ma situation? Que devient ma *mission*, à moi, que je croyais, que je crois encore, malgré tout, si nettement déterminée et quelle sorte de livre pourrais-je bien faire? En vérité, je n'en sais rien.

Pensant m'être utile, quelqu'un m'a donné à lire des papiers concernant une *Marie-Josèphe* qu'on veut croire une sainte et dont l'histoire serait, m'assure-t-on, une preuve constante à l'appui de la Salette. J'essaie d'avaler cette pièce copieuse qui me dégoûte et me révolte aussitôt. A chaque instant cette personne qui dit avoir une mission que je ne discerne pas, fait parler Notre Seigneur comme ne parlerait pas un commis-voyageur un peu intelligent. Cela ressemble aux sottises démoniaques dont les spirites sont émerveillés. Je m'arrête au milieu de cette ignoble lecture.

30. — Jacques s'est décidé à courir à Montpellier, chez les D... en la maison de qui notre

néophyte a fait son abjuration — pour laquelle, sans doute, il fallait du décor — gens abominablement riches et désireux de le voir, j'ignore pourquoi. Jacques est encore plus curieux de les connaître et surtout de savoir ce qu'il y a de réel dans les affirmations réitérées et gueulées de X... qui s'est porté garant des intentions sublimes de ces animaux disposés à me couvrir d'or, avant même que j'aie eu l'occasion ou la pensée d'exprimer un désir quelconque de cette assistance à laquelle je suis infiniment éloigné de croire et dont l'idée seule me fait vomir. Voici la lettre de mon cher filleul :

Je reviens de Montpellier absolument déçu. Il n'y a, au moins pour le moment et pour longtemps sans doute, absolument rien à espérer des D... qui son bien les gens les plus déconcertants que j'aie jamais vus. Je tâcherai de t'expliquer ça. Ils sont la parfaite image du catholicisme (qu'on dit florissant) d'Amérique. Très riches, solidement établis dans le monde, pas du tout pieusards, très orthodoxes, et, en même temps, très confortables et privés absolument de *l'esprit* de l'Église. C'est invraisemblable. Ils n'ont pas trouvé mieux que l'Évangile, non, mais ils ont *ajouté* à l'Évangile une philosophie prise à Chicago. En un mot, des *catholiques antilatins !!!* Spectacle

profondément déprimant. Jamais ils ne le comprendront. Quant à X...il s'était engagé sans aucune promesse ni ouverture quelconque de leur part. Ils en ont été fort étonnés. Cette fois, c'est un peu plus fort que notre voyage à F... Je n'en veux pas à X... qui vient de naître, mais il n'est pas permis d'être si enfant.

Décembre

1er. — A X. :

Jacques a dû vous écrire déjà le résultat de son voyage. Il était parti sans conviction, uniquement soutenu par l'espérance de m'être utile. A sa place, je n'aurais eu aucune confiance, ayant dit ou écrit souvent que le plus étonnant de tous les miracles, — égal pour le moins à la résurrection d'un mort — serait de déterminer un riche à l'accomplissement d'un acte généreux. Mais la démarche de ce pauvre Jacques à laquelle je me serais opposé, si je l'avais prévue, comment imaginer qu'elle dût être à ce point mortifiante et inutile ?

Il paraît que vous vous étiez engagé de la façon la plus téméraire et que les D... n'avaient fait aucune promesse. On ne peut pas être plus enfant ni plus léger que vous ne l'avez été en cette affaire stupide n'aboutissant qu'à la déception et à l'excessive humi-

liation de mon infortuné filleul qui a dépensé son temps et son argent pour le seul plaisir de contempler des gens riches. De cela je ne peux prendre mon parti. S'il ne s'était agi que de moi, si j'avais été seul humilié, je n'y penserais déjà plus, sachant très bien, que tous les riches *sans exception*, sont les esclaves du démon et par conséquent incapables de toute noblesse. Mais je ne me résigne pas à cette ignoble avanie subie pour moi par Jacques que vous n'auriez jamais dû embarquer sans une certitude absolue.

Si vous n'étiez pas un enfant idiotifié par une longue pratique du protestantisme, vous sauriez que les Américains, même catholiques — à leur manière — sont, en raison de leur ascendance bâtarde, les hommes les plus étrangers au sentiment de l'*honneur*. Un Français aurait eu honte de laisser Jacques venu par pure charité, quitter sa maison avec un pareil poids sur le cœur. Fût-ce de mauvaise grâce, il aurait voulu faire quelque chose.

Voilà donc, mon cher X..., ce que vous avez fait dès votre entrée dans l'Eglise. Avec des intentions que nous voulons croire très bonnes, mais par l'effet d'une légèreté inconcevable, vous avez blessé deux âmes, celle de mon filleul et la mienne. Vous en êtes encore à ignorer qu'on ne doit jamais promettre ce qu'on n'est pas sûr de pouvoir tenir. Je vous prie, en conséquence, de ne pas vous occuper de mes affaires. Vous êtes un ami trop dangereux. C'est Dieu qui

pourvoit à mes besoins depuis beaucoup plus de vingt ans, Dieu seul. Je suis le pauvre de Dieu et je ne dois pas compter sur les hommes, particulièrement sur les hommes riches dont vous êtes ébloui et qui sont, en réalité, les amis, les serviteurs du diable, capables seulement de procurer la haine et le désespoir.

2. —Dédicaces pour René Martineau :

Le Révélateur du Globe. — Vagissements de l'écrivain nouveau-né.

Propos d'un Entrepreneur de démolitions. — Souvenir lointain de l'époque où je commençais à me démolir moi-même. Il y a beaucoup de sottises dans ces vieilles pages.

Un Brelan d'Excommuniés. — Pauvre brelandier que j'étais alors ! Je jouais avec fureur sans m'apercevoir jamais que mon trèfle avait quatre feuilles.

Histoires désobligeantes. — Il y a là, en effet, deux ou trois histoires qui me désobligent moi-même et que je voudrais raturer dans une édition future. J'étais dans la puante atmosphère du *Gil Blas*, à quelques milliards de lieues de *Celle qui pleure.*

Sueur de Sang. — C'est le moment de ma vie qui m'étonne le plus. Vingt-trois ans s'étaient écoulés depuis le Drame. J'ai pu le *revivre*, comme par miracle, et je crois vraiment que ce livre est la meilleure his-

toire qu'il y ait de l'Année terrible. Il est vrai que je ne pouvais avoir — ayant été un combattant — les mêmes impressions que les frères Margueritte qui tétaient encore en 1870.

Ici on assassine les grands hommes. — Qui pourrait-on bien assassiner aujourd'hui ? Question à poser à l'Académie de Stockholm.

La Femme pauvre. — Un de mes amis rencontre un personnage qui lui dit : « Je suis un homme juste. On raconte partout que Léon Bloy est une horrible canaille. On l'accuse d'être un faux pauvre, un cambrioleur, un assassin disponible, un ivrogne crapuleux, un calomniateur infâme, un envieux et un lâche. Il paraît même qu'il a des mœurs épouvantables. Je m'en fous. A-t-il du talent, oui ou non ? Telle est la question pour moi. Eh ! bien, voici : Léon Bloy *ne sait pas écrire.* Instruisez-vous, ô Martineau. »

Le Mendiant Ingrat. — Qu'est-ce qu'un mendiant ingrat ? C'est celui qui, ayant reçu d'un riche une aumône de deux sous, ne donne pas sa vie et celle de tous les siens pour payer le bienfaiteur. Si ce mendiant est Notre Seigneur Jésus-Christ, le bienfaiteur est quitte de la Sueur de Sang, des Crachats, des Soufflets, de la Flagellation, de l'Ignominie, du Crucifiement et de la Mort. Il ne reste plus que la Résurrection et la Gloire qui lui seront certainement acquises par surcroît.

Christophe Colomb devant les Taureaux. — Ce petit livre d'un auteur qui se nourrissait exclusivement de vache enragée.

Je m'accuse.... — d'être un déserteur de l'armée innombrable des cochons et j'espère humblement ne pas échapper à mon châtiment.

Je lis depuis quelques jours, à petites gorgées, un livre acheté fort cher, il y a deux ans : *Histoire abrégée de la possession des Ursulines de Loudun et des peines du Père Surin.* L'auteur est le P. Surin lui-même. Il n'y a peut-être pas de livre aussi étonnant. Ce père jésuite dont la canonisation, je crois, est demandée, avait appelé sur lui les tourments des religieuses qu'il exorcisait et qu'il parvint à délivrer. Il fut, plus de vingt ans, obsédé de la façon la plus terrible, se croyant un damné, sans que rien ni personne fût capable de le faire changer de sentiment. Je n'ai rien lu de pareil à cette confession où il s'accuse de ses bonnes actions, comme s'il se fût agi des plus grands crimes.

Le confesseur me remontra qu'on ne s'accusait point de ses bonnes œuvres et que je me moquais. Je lui répondis que c'était sincèrement de quoi je me sentais coupable, parce que l'ordre de Dieu étant

qu'un damné ne puisse plus faire le bien et n'en fasse point en effet, j'étais plus coupable d'avoir renversé cet ordre, étant actuellement réprouvé, que si j'avais tué tous les hommes ; la vue que j'avais de la majesté divine me paraissant si grande que tous les crimes du monde n'étaient à mes yeux que des fautes légères en comparaison de mon opposition à cet ordre divin. Ainsi je me confessais en damné et non pas en homme vivant sur la terre qui a encore quelque espérance.

Tout ce passage, avec la réponse excellente du confesseur, peut paraître stupéfiant autant qu'incroyable. Quelle admirable simplicité pourtant ! Les vies des saints ne présentent rien de plus beau.

4. — Réponse de X..., tout fumant de rage :

Monsieur, par *charité* chrétienne, je m'abstenais, jusqu'à ce jour, de vous juger dans mon for intérieur. Après l'abominable lettre que vous m'avez écrite — que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire — ma *charité* chrétienne m'oblige à vous conseiller plus de modestie et plus de *charité*. Je n'ai point été placé par Dieu sur votre chemin *pour vous faire des rentes* (!) et je crains bien, monsieur, que nous n'ayions jamais eu la même conception, la seule chrétienne, du vrai travail et de la vraie piété. Je resterai donc, à

votre égard, dans les sentiments de la plus pure *charité*, tout disposé, etc.

Le goujatisme imprévu d'un néophyte si charitable ainsi constaté, voici ma réponse à cette réponse :

Je pense, mon cher X..., que vous m'avez écrit dans un moment de délire ou d'ébriété, et qu'ayant retrouvé votre équilibre, vous sentirez que vous avez le devoir de me demander pardon.

Vous rougirez sans doute de cette phrase aussi injuste que grossièrement injurieuse : « Je n'ai pas été placé sur votre chemin pour vous faire des rentes. » Vous-ai je donc demandé quelque chose ? Oubliez-vous que c'est vous-même qui, spontanément, m'avez tout offert, jusqu'à l'hospitalité somptueuse de vos Américains pour moi, pour ma femme et mes filles, comme si la place des gens craignant Dieu était chez des millionnaires ?

Si vous êtes réellement devenu chrétien, c'est que des *pauvres* ont prié et souffert pour vous.

Vous parlez beaucoup de *charité*. Quand vous serez un peu instruit, ce qui vous manque déplorablement, vous saurez que cette vertu capitale est fondée sur l'humilité, laquelle consiste à reconnaître ses torts, à recevoir sans murmure les reproches qu'on a mérités et à se faire tout petit devant ses *aînés* et

ses *supérieurs*. J'attends vos excuses. Votre vieil ami.

Grande tristesse. J'ai vu un pauvre homme semblable à un naufragé qui perdrait ses forces et serait sur le point de lâcher l'épave. Ce soir, pendant la prière en commun, la pensée d'Eve s'est tout à coup présentée à moi comme une consolation. Je voyais cette Mère inimaginable dont tous les êtres humains sont les enfants et de qui la pénitence dut être une chose au delà de toute compréhension, puisqu'elle voyait avec une intelligence prophétique pouvant être comparée à celle des anges toutes les conséquences de sa faute à travers la forêt des siècles.

5. — Lettre de Pierre van der Meer de Walcheren, ce Hollandais aimable, écrivain célèbre dans son pays, qui vint me voir l'an passé. Il demande la permission de venir, ce qui est accordé spontanément et avec joie. [A la distance de trois années, comment ne verrais-je pas dans ce fait l'accomplissement immédiat de la consolation pressentie la veille ? Je sais aujourd'hui que cet étranger qui m'est devenu si cher, m'était envoyé par la Mère de tous les *vivants*.]

Deuxième réponse de X..., très cochonnée :

Non, monsieur, je ne vous dois aucune excuse et ne vous en ferai aucune et je ne désire désormais aucune relation avec vous, ce qui ne m'empêche pas de nourrir à votre égard les sentiments les plus *charitables.* Mes supérieurs savent me diriger comme il le faut. Mais je ne vous ai jamais reconnu et ne vous reconnaîtrai jamais tel, ni vous, ni Jacques Maritain...

On aime à se souvenir des anges gardiens quand on pense que ce charitable est médecin et qu'il a une clientèle. Autrefois, au temps du *Pal*, je lui aurais écrit pour en finir : « Je ne peux que féliciter l'Eglise de l'acquisition qu'elle vient de faire en votre personne. Elle était déjà pourvue de saltimbanques, il ne lui manquait plus qu'un dentiste. »

Le roman comique de cette conversion qui encombre mon Journal menaçant de devenir fastidieux, je me hâte de le résumer. Mon pauvre filleul, étrangement revenu du néophyte qu'il pensait avoir conquis, ne vit plus en lui que contradiction et mensonge. Il crut même à une singulière et démoniaque obsession. Que penser d'un baptisé de la veille, inaugurant sa vie religieuse en repoussant du pied et reniant avec fureur ceux qui ont voulu le sauver, qui

l'ont peut-être sauvé, en effet, du cabanon ? J'ai appris un fait épouvantable. Aussitôt après son baptême, X... aurait couru *s'excuser* chez les pasteurs !...

D'apôtres que nous étions au début, nous devînmes presque immédiatement de « sales jésuites », des « menteurs infâmes » (?). Des épithètes plus énergiques encore nous furent servies, car ce charitable est facilement crapuleux. Quelques amis s'étant groupés autour de nous, chacun obtint sa ration d'injures, sans qu'il leur fût possible d'y rien comprendre. Je n'ai jamais rien vu d'aussi étrange.

Il paraît que le malheureux est atteint de la rage de pollicitation, virus observé dans les bassins du Rhône et de la Garonne. Il promet la lune à tout le monde et se tire d'affaire ensuite sans nul embarras. Dans un moment de calme relatif, ce nouveau catholique a envoyé à Jacques une dissertation véhémente et du protestantisme le plus infect, d'où il ressort qu'il a la mission spéciale de passer parmi les hommes pour faire leur bonheur. Si cette mission souffre des échecs, c'est la faute des hommes qui ont tel ou tel « interdit » (telle ou telle prévarication habituelle), qui empêche l'action

de la Providence. Tout est de la faute des pauvres à qui dès lors on peut tout promettre en sûreté de conscience et sans aucun risque. Doctrine puisée manifestement chez les Américains catholiques et milliardaires où notre imbécile a fait son abjuration.

« Ce malheureux », m'écrivait un exorciste, « a un tempérament d'une violence anormale, avec une impulsion irrésistible et *inconsciente* à l'exagération, au mensonge méridional. A cela s'ajoute le venin reçu de Luther qui a rempli son esprit d'erreurs, qui a plongé sa volonté dans le désordre (qu'il prend pour l'activité) et qui lui fait croire à une mission spéciale, à une inspiration directe, etc.

« En même temps il a certainement une nature d'enfant et un fond généreux. Ce qu'il y a de désolant, c'est qu'il soit arrivé au baptême sans aucune préparation, sans aucun balayage préalable. Les prêtres se sont mis à plat ventre devant lui, manifestant un ébahissement sans bornes qu'un « frère séparé » pût songer à se convertir, admirant son « courage chrétien », le recevant comme un *sauveur*, manquant absolument enfin aux devoirs les plus évidents. (Il y a eu dans la *Croix du Tarn*, je crois, un

récit de cette conversion, article à faire vomir un crocodile.) On ne l'a pas instruit, il est allé au baptême comme à une manifestation. On l'a trompé sur ses devoirs envers ses enfants, lui conseillant d'ajourner leur baptême, pour ne pas exaspérer leur mère. *La charité avant tout !* Il ne sait pas ce que c'est que l'Eglise, il ne sait pas qu'il n'a plus qu'à se taire et à recevoir. *L'autorité* d'un vrai prêtre l'aurait redressé sans doute et aurait pu en faire un vrai chrétien. »

11. — Fin du feuilleton. X... m'a envoyé des excuses ridicules.

A Jacques :

... Puisque tu dois le revoir, dis-lui qu'il m'est très facile de lui pardonner ses injures, puisqu'elles ne m'ont pas offensé, mais nous ne voulons pas qu'il remette le pied chez nous. Ceci est formel et il faut qu'il le comprenne. Je ne refuse pas absolument de le voir ailleurs, jamais ici. D'abord parce que la confiance est partie. Nous le croyons un menteur ou tout au moins un versatile déséquilibré. Puis, nous voyons en lui un *goujat*. Un homme dont l'âme ne serait pas basse n'aurait jamais pu, même dans un accès de colère bête, dire et surtout écrire certaines paroles...

Il a découvert avant-hier, qu'il n'avait pas été « *suffisamment* doux et humble de cœur », ce qui est d'un comique ineffable. Aujourd'hui ou demain, il découvrira peut-être, quelqu'un aidant, que ses excuses ont été héroïques. Alors les injures pourront recommencer. Tu as mille fois raison de dire que cet individu ne pourra jamais me comprendre. C'est un catholique resté protestant, je connais ça. Pourquoi et de quel droit un tel bavard est-il entré dans ma vie ? Encore une fois, dis-lui que je lui pardonne très volontiers, ma femme aussi, mais qu'il doit nous laisser tranquilles désormais. La sottise et la duplicité nous sont également insupportables.

Etant, d'ailleurs, latin *ad unguem*, je discerne infailliblement le ridicule, et il a été vraiment trop copieux.

Evénement immense. Pierre van der Meer [aujourd'hui mon bien-aimé filleul depuis trois ans] me demande un prêtre pour l'instruire. Il est catholique de désir et voudrait le devenir tout à fait. Je pense aussitôt à un chapelain du Sacré-Cœur qui lui conviendrait.

Vers la coopération. Œuvre de M. l'abbé Cuq. Papier envoyé par quelqu'un qui veut m'instruire. C'est l'épicerie dans le sacerdoce. L'abbé Cuq « fournit les huiles, cafés, savons, encens, etc., à des conditions défiant toute concurrence

loyale ». J'essaie de penser à l'Evangile en considérant ce prospectus où je lis, entre autres choses, ceci : « Chocolat délicieux *Saint-Bernard,* garanti pur cacao et sucre vanillé. Excellente œuvre catholique. » On insinue que c'est une manière de combattre le *modernisme.* Cela vient naturellement des Bouches-du-Rhône.

12. — Visite à l'abbé L... au Sacré-Cœur pour van der Meer. Prêtre pieux et intelligent, admirablement disposé pour moi et pour ceux, quels qu'ils puissent être, que je lui présenterai. Je lui donne le *Salut par les Juifs* avec cette dédicace : « Ce livre sorti de plusieurs années de prières et de souffrances, qui eût été remarqué, il y a trois siècles — quand il y avait encore des amants de la Parole de Dieu — mais qui ne peut plus intéresser personne aujourd'hui. »

15. — Présentation à l'abbé L... de van der Meer. Celui-ci revient satisfait de l'accueil, mais je ne vois pas d'autre résultat que le conseil de s'instruire et le prêt d'un *Concile de Trente.* Il me semble qu'il y avait mieux à faire.

A Philippe Raoux :

... Vous n'ignorez pas que Pie X exige la première communion dès l'âge de sept ans. Ce décret est d'une

importance extrême, d'une portée infinie. C'est la rupture définitive avec toute la tradition gallicane. Notre admirable pontife voyant clairement et surnaturellement que le monde croule, que la société chrétienne agonise, a décidé la Croisade universelle de l'Innocence. Les petits enfants recevront désormais le Corps du Christ dans leurs âmes pures encore, au lieu de le recevoir, comme auparavant, beaucoup plus tard, dans leurs âmes souillées déjà, et le Sacrement pourra, dès lors, produire tous ses merveilleux effets.

Ce qui est tout à fait remarquable, c'est que ce décret est comme une déclaration de guerre à l'Episcopat, au Clergé tout entier. Jamais il ne s'était rien vu de pareil. Songez donc ! Tous les curés de France, depuis les plus considérables jusqu'aux plus infimes, comptent traditionnellement sur l'époque de la première communion comme les concierges sur le jour de l'An. Il y a les toilettes, les cierges, les cadeaux en argent ou en nature, d'autres avantages encore. Naturellement les évêques troublés de préoccupations économiques sont peu disposés à changer ces choses et, presque partout, la première communion perd son caractère surnaturel pour devenir, du côté des parents, *une fête de famille* où la vanité a le beau rôle, et du côté du clergé, de plus en plus, une formalité profitable.

La conséquence inévitable et certainement prévue

par Pie X, c'est un instinct universel de résistance par l'inertie ou l'échappatoire pouvant aller jusqu'à la désobéissance formelle. Vous savez peut-être que nos évêques fort éloignés d'obéir avec promptitude et simplicité ont, d'un commun accord, présenté au Pape leurs *objections* et que le Pape a répondu par un commandement absolu qui le met aussi haut que ses plus grands prédécesseurs.

De tout cela résulte la situation extraordinaire que voici : un simple prêtre qui veut faire son devoir sera forcé, quatre-vingt dix-neuf fois sur cent, de donner à un enfant le sacrement de l'Eucharistie en priant les parents de n'en rien dire à personne, afin d'échapper à la colère et aux châtiments de son évêque. Nous en sommes là...

16. — A l'abbé L..., chapelain au Sacré-Cœur :

Mon cher abbé, l'issue de votre premier entretien avec van der Meer m'a un peu déconcerté. J'avais espéré une marche plus rapide. Vous avez sans doute vos raisons. Permettez-moi cependant de vous raconter une petite histoire assez douloureuse.

L'an dernier, un jeune juif, brillant ingénieur, marié, père de famille, esprit très cultivé, homme de la plus rare distinction intellectuelle et morale, vint me voir, un beau jour d'été. Extraordinairement sollicité par la grâce, impressionné par mes livres et forte-

ment travaillé par moi depuis quelque temps, il s'avouait vaincu, ne trouvant plus en lui d'objections. Je me rappelle avec attendrissement cet homme si noble se jetant dans mes bras et me disant : « Je suis chrétien enfin ! je veux être chrétien comme vous. » Nous pleurâmes ensemble. *Ecce vere Israelita in quo dolus non est*, pensai-je.

Ma réponse fut très simple : « Apprenez seulement le questionnaire du catéchisme des petits enfants que vous connaissez, d'ailleurs, en partie, puis demandez le baptême. C'est votre droit strict, et le saint diacre Philippe n'exigea rien de l'eunuque éthiopien, sinon un acte de foi et de désir. La grâce du sacrement fera le reste. »

La suite est infiniment déplorable. Il alla trouver un prêtre, un quelconque sulpicien bourré de formules qui ajourna le baptême, disant qu'il fallait auparavant s'instruire à fond, comme si Dieu demandait à ses pauvres enfants d'être des théologiens. Il lui prescrivit la lecture de je ne sais combien d'ouvrages apologétiques, Freppel et autres, qui devaient infailliblement rebuter et faire vomir un homme déjà très occupé pour ne pas dire surmené par ses fonctions. Il alla jusqu'à lui dire cette parole véritablement monstrueuse : « Votre conversion ne doit pas être un mariage d'amour, mais un mariage de raison ! ! ! »

Résultat. Le zèle de mon néophyte ainsi rebuté s'est

complètement éteint et tous les fruits, qui pouvaient être immenses, de cette conversion magnifique ont été perdus. Je ne voudrais pas être au lit de mort de ce prêtre...

Je vous ai envoyé un enfant très doux et très humble que Dieu appelle. Pourquoi ne le laissez-vous pas venir tout de suite à Jésus-Christ? *Ego plantavi, tu sacerdos riga, Deus incrementum dabit.* L'admirable Pie X ne vous parlerait pas autrement. Vous lui donnez à lire le copieux *Concile de Trente*. Assurément il n'y a pas de lecture plus profitable à proposer à un homme *déjà réconcilié*, mais autrement, est-ce possible? est-ce prudent surtout?

Il vous obéira, étant, jusqu'à ce jour, un homme de bonne volonté, mais l'Ennemi dans les griffes duquel il est encore, ne manquera pas de se servir de cette lecture même pour lui présenter des difficultés en apparence insolubles dont il n'a présentement aucune idée. Vous voyez la suite.

Pourquoi ne pas avoir une magnifique et plénière confiance en Dieu ? N'est-ce pas lui qui forme tous nos bons désirs ? Mon jeune ami en est rempli. Que peut-on lui demander de plus ? J'avais espéré, rêvé, — les yeux fixés sur notre Saint Père de Rome, dont la surnaturelle confiance est un des plus beaux spectacles qu'on ait jamais vus — qu'il pourrait être baptisé à Noël ou, du moins, à l'Epiphanie et que de merveilleux effets s'ensuivraient. Dois-je renoncer à

ce rêve ? Je suis triste et angoissé. Puisse Notre Seigneur et Ma Dame de Compassion à qui j'ai donné ma vie, vous inspirer !

18. — Dédicace d'un de mes rarissimes exemplaires du *Désespéré* :

A mon incomparable ami Pierre Termier. Voici ce fameux *Désespéré* revu et corrigé pour vous, tel à peu près qu'il sera présenté dans une édition future. Il n'y manque plus qu'une préface que je n'écrira peut-être jamais.

D'autres livres venus plus tard sont mieux écrits ou plus fortement pensés, mais je crois qu'on a raison de me nommer toujours l'auteur du *Désespéré*. Il n'existe probablement pas de livre aussi complètement *ingénu*. Qualité merveilleuse que je ne retrouve plus dans aucun de mes tiroirs. Le titre, d'ailleurs, est une antiphrase pour cacher très mal l'optimisme le plus exalté. Vous l'avez compris, mon cher Termier.

Vous n'étiez pas alors entré dans ma vie et j'imagine que je vous aurais fait horreur. Il fallait, au temps marqué, que Ma Dame de Compassion daignât me présenter à vous. J'étais, à cette époque, déjà si lointaine, trop peu décemment vêtu.

Visite d'un ami. Il s'agit de la première communion de son fils qui devait être très prochaine et il nous oppose une parfaite obstination. Nous

avons beau lui parler de Noël. Il ne voit pas de différence entre ce jour et un autre. Ignorance épaisse et foi modique. Surtout impuissance à concevoir le Surnaturel. On doit voir cela partout.

19. — Un vrai prêtre, indigné du refus qui m'est toujours fait des documents indispensables à l'histoire de Mélanie, me communique la lettre qu'il vient d'écrire à celui qui me les refuse :

... A mon sentiment, ce qu'il faut, c'est, pour les *dirigeants* d'abord (les prêtres surtout) si dénués, hélas ! d'esprit surnaturel, une histoire de Mélanie écrite magistralement par un chrétien de haut vol doublé d'un grand artiste, *afin qu'il n'y ait aucune prise à la moquerie*... Il faut, dès le commencement, que l'orgueil du lecteur et son intelligence soient subjugués par *l'impression d'une supériorité accablante*... Vous aviez senti, d'autre part, que cette histoire ne pouvait pas être écrite par vous à cause des sentences de l'Index dont vous avez été victime... Dans ces conditions, je regardais l'intervention de Léon Bloy, le *doux* mystique et l'artiste rêvé, comme une grâce du ciel... Quelque chose me dit au cœur que vous pleurerez un jour d'avoir empêché son œuvre.

Que va penser ou sentir l'abbé C. de cette lettre qui le réduit à rien et le met en demeure, comme de la part de Dieu, de s'effacer devant moi ?

A Mme Pauline B., en la priant de ne pas m'accuser de négligence :

Considérez en moi un pauvre homme condamné à courir toujours à la cuisine, soit parce que le feu est sur le point de s'éteindre, soit parce qu'il va trop fort et menace de carboniser le rôti. En d'autres termes, je ne cesse d'écrire de divers côtés à des prêtres ou à des laïques, pour des encouragements, des remontrances plus ou moins respectueuses, des conversions, des abjurations ou des repêchages. Car on s'adresse beaucoup à moi, depuis quelque temps... Bientôt on me demandera des miracles. Alors, n'est-ce pas ? je serai tout à fait dans mon élément.

22. — A une dame qui m'a envoyé des fruits :

Ainsi donc vous avez pensé à moi, vous avez voulu me faire ce plaisir. C'est exactement comme si vous m'aviez donné le baiser le plus affectueux. J'ai le chagrin de ne pouvoir vous offrir en retour que l'amitié d'un pauvre écrivain regardé généralement comme une bête féroce dans le monde affable et charmant où nous avons le bonheur de vivre. Mais vous savez

que les juges se trompent quelquefois. Dans mon cas très particulier, je vous prie d'imaginer — si cela est possible à Saint-A., — un agneau dissimulé sous la peau d'un tigre, ou, si vous le préférez, un vieil âne très doux sous la menaçante carapace d'un rhinocéros. Vous vous formerez ainsi une idée approximative de l'auteur de tous mes livres...

24. — Lu le *Procès de Jeanne d'Arc* publié chez Hachette par Joseph Fabre, je ne sais en quelle année. L'injustice atroce de ces juges ecclésiastiques du XVe siècle est vraiment angoissante. Ils n'ont pas changé d'ailleurs, ou si peu. Mais ils ne disposent plus du pouvoir séculier, heureusement pour moi et quelques autres.

25. — Noël. Première communion de Thérèse Brou, arrière-petite-nièce de Jeanne d'Arc. Impression délicieuse, attendrissement profond. J'ai prié de grand cœur pour cette enfant qui représente à ma pensée, sur son humble chaise, à un pas de moi, toute l'histoire de la France chrétienne.

27. — Un ami a envoyé des bonbons. Jeanne le remercie, mais sa lettre faisant allusion au petit nombre de mes lecteurs, elle répond que, n'eussé-je pour me lire que les Trois Personnes divines, cela suffirait.

29. — Pierre van der Meer devait être baptisé dans huit jours, à l'Épiphanie, en même temps que son fils, aimable enfant de sept ans. Mais ce petit garçon est atteint de la coqueluche et le sacrement est nécessairement ajourné.

1911

Janvier

1er. — Décret du Pape blâmant avec énergie les prêtres d'affaires, tous ceux, réguliers ou séculiers, qui prennent part à des opérations industrielles ou financières, de quelque nature qu'elles soient. Ordre leur est donné de se démettre dans le délai de quatre mois. Coup terrible pour un grand nombre. Pie X mourra assassiné, très probablement.

2. — L'abbé C... qui me refuse les documents dont j'ai besoin est un homme qui ne veut pas s'humilier et que, pour sa punition, Dieu prive d'intelligence. Mon parti est pris. Je publierai ce que je possède, avec une introduction. Ce sera tout.

4. — En copiant pour l'éditeur la *Vie de Mélanie* écrite par elle-même, ce qui décuple pour moi l'impression de la lecture, je crois recevoir quelque chose de ce que la Bergère a reçu elle-même dans sa petite enfance de Bienheu-

reuse, et le livre me paraît facile maintenant.

D'autre part, songeant toujours à Napoléon, la lecture intermittente d'Albert Sorel est l'occasion d'une vue d'ensemble de plus en plus précise de cette époque inouïe qui semble commencer à Louis XVI pour finir à la Restauration. Napoléon est au centre et je conçois mieux ce préfigurant de l'Esprit-Saint. Sorel m'avait paru un cuistre, je vois désormais en lui presque un grand homme.

Lettres de van der Meer et de son aimable femme. Ils ne savent comment exprimer leur joie de nous connaître et surtout de sentir qu'ils deviennent chrétiens. Ils se disent « fous de désir ». Quelle bénédiction sur nous, sur moi ! « Dites-vous bien, Monsieur Léon Bloy, que vos livres ont eu une profonde influence sur notre transformation. »

5. — J'écris à van der Meer que le « monsieur » qu'il me donne protocolairement est une injustice, ayant travaillé et souffert, trente ans, pour devenir enfin Léon Bloy tout court. C'est comme si, parti du grade de caporal, j'étais devenu, après beaucoup de campagnes et de blessures, maréchal de France. Le « monsieur » me fait rentrer dans le rang.

7. — « Attendez que j'aie accompli mon *évolution* », nous dit un moribond que nous essayons de convertir.

9. — Excellente rosserie ecclésiastique. L'abbé Rataud, curé de Notre-Dame des Victoires, à qui j'avais fait recommander un brave ouvrier, non content d'avoir fait attendre ce pauvre homme, trois heures, avant-hier, l'a fait encore attendre aujourd'hui fort longtemps pour lui répondre enfin qu'il ne pouvait pas l'employer, étant pourvu. Les pauvres, à commencer par Notre Seigneur Jésus-Christ, sont désignés pour toujours attendre et pour n'être jamais employés.

10. — Pierre van der Meer vient me voir. Je ne cesse d'admirer les opérations divines dans cette âme de *primitif*.

12. — L'archevèque de Rouen, Mgr Fuzet, dans une lettre pastorale sur la première communion des enfants, dit, invoquant « le bon sens », qu'il ne faut « rien décider à la légère, rien précipiter ». C'est une leçon qu'il donne au Pape.

13. — A propos des lépreux et du Père Damien, l'apôtre de Molokaï, diminutif polynésien de *Moloch*. Au moyen âge, en Bretagne, il y avait

une terrible cérémonie liturgique, une sorte de messe mortuaire célébrée pour les lépreux au moment où chacun de ces misérables allait être relégué, pour y mourir affreusement, dans un lieu solitaire. Je pense à cette liturgie sur la France lépreuse qui semble condamnée à périr...

15. — Lettre du chimiste qui vint me voir le 24 novembre dernier. Il me dit avoir conversé longuement avec un prêtre qui lui a affirmé que Mélanie, reçue deux fois par Pie IX (!!!) a désavoué *par écrit* son secret, etc.

Il y a quinze jours, ce prêtre avait reçu une lettre de Rome l'informant que le Secret de la Salette est condamné depuis longtemps. Mensonge qui devient fastidieux.

Ce chimiste a un don particulier pour mettre la main sur des prêtres sots ou infâmes. Je voudrais qu'il m'épargnât de telles saletés.

16. — Je reçois mon congé. Notre propriétaire, personne mystérieuse, paraissant n'être qu'un prête-nom, je crois démêler que c'est par la volonté d'un certain prêtre, actuellement curé d'une des plus riches paroisses de Paris, que nous sommes expulsés. Notre chagrin fait partie de ses combinaisons de curé d'affaires. Effet probable du récent décret papal. Dans

quatre mois il faut avoir bâclé toutes les spéculations ecclésiastiques. Cet aimable côté de la Butte aura été vendu à des sauvages et transformé ignoblement par des entrepreneurs ou des architectes que Dieu confonde ! Montmartre, alors, n'existera plus.

21. — Le malheur, une fois de plus, tombe sur nous. Véronique est gravement malade, Congestion pulmonaire. Danger de mort.

22. — La maladie suit son cours effrayant, mais un bon médecin envoyé par la Providence a pu l'enrayer. Ricardo Viñes venu, pour déjeuner, dans notre douloureuse maison, est prié par la malade de lui faire un peu de musique très douce qu'elle entendra de loin.

Cette journée — fête de la Sainte Famille — a renouvelé pour moi les souvenirs les plus cruels. Ce matin, à l'église, je ne cessais de pleurer, me rappelant nos années terribles. Mais alors nous avions peu ou point d'amis. Le temps de la miséricorde est enfin venu.

24. — Le médecin déclare Véronique hors de danger.

25. — La *Correspondance Romaine* du 31 décembre a publié ceci : « Léon Bloy *illuministe*, décédé récemment ».

La propriétaire, informée de mon indignation et sachant que j'aurais le droit de rester jusqu'en octobre, m'écrit une lettre comique, me suppliant d'avoir de la *générosité* et de déménager vers le milieu de mai. Mon entêtement nuirait à une pieuse boutique, c'est clair.

26. — La convalescence maintenant est certaine.

27. — L'alerte terrible de ces derniers jours nous a tous déprimés. Je ne parviens pas à me ressaisir complètement ni à réaliser ceci que nous avons vu notre Véronique sur le point de mourir.

28. — Le petit van der Meer est toujours couché et le baptême du père et du fils ajourné par conséquent. On avait fixé la Chandeleur. Je propose saint Matthias apôtre de l'Esprit-Saint, patronage extraordinairement précieux.

29. — Véronique, ayant reçu la communion dans son lit, a eu un mot charmant : « C'est la première fois que j'ai dit au Bon Dieu d'entrer. » En effet, le prêtre, monté avant nous, avait frappé à la porte.

Il m'arrive je ne sais quelle visite. Je me cramponne comme je peux à tout être humain pouvant me donner quelque consolation. La

tristesse m'écrase et toute force m'abandonne.

31. — Le moribond dont il fallait attendre « l'évolution » vit encore. « Plus tard », me dit-il, « plus tard, vous verrez ». A quoi je réponds : « Plus tard, je ne verrai rien, si je suis mort. Je peux mourir cette nuit. » Tout est inutile,

Un chanoine Féron, professeur au séminaire de Tournai, a entrepris d'expurger les *Martyrs* de Chateaubriand. Partout où il rencontre le mot *amour*, il le remplace par le mot *violence !* etc. C'est à croire qu'un démon obscène tourmente cet homme vertueux.

Février

3. — A Termier qui m'a envoyé hier cent francs plus que nécessaires, « pour que notre journée de la Chandeleur ne s'achève pas sans quelque chose qui ressemble à la joie et au sourire » :

Vous me l'avez donné souvent, ce quelque chose, mais, en ce jour de Chandeleur, j'y ai été particulièrement sensible. Janvier nous a traités si cruellement ! Véronique revient de loin, mais si lentement et il lui faut des soins si attentifs, si continuels ! C'est une

sorte de miracle que ma pauvre femme dont la sollicitude a sauvé cette enfant soit encore debout. Elle-même avait été malade peu auparavant. Je n'aurais pas eu tant de force. Oui, j'avais besoin d'un peu de réconfort, car je n'ai jamais senti de tristesse plus noire, même dans les pires jours. Avec cela il faut chercher un nouveau gîte, chose infiniment difficile, les propriétaires ayant pris à tâche, par leurs exigences, d'exaspérer les pauvres jusqu'au désespoir...

6. — Secours extraordinaire apporté avec simplicité par la sœur de Martineau qui ressemble à une princesse très douce et très humble, et que je vois aujourd'hui pour la première fois. Sa présence, quelques heures, fait de la lumière et de la chaleur dans notre maison.

8. — Dédicace du *Salut par les Juifs* :

A Alfred Pouthier, voici mon meilleur livre et l'un des mieux imprimés qui soient. Comptez les mots, comme vous compteriez les fourmis d'une fourmilière, et dites-vous que le total représente à peine les gouttes de sueur et souvent les larmes que ce livre de si peu de pages a réellement coûtées. Autrefois, au temps des belles cathédrales, le *Salut par les Juifs* eût été singulièrement remarqué et m'aurait peut-être valu au moins la *braise* de quelque joyeux bûcher. Aujourd'hui il n'y a plus pour le lire que quel-

ques mordus comme vous dont chacun, il est vrai, me donne l'illusion d'une multitude.

11. — A la sœur de Martineau :

Ma chère Madeleine, vous êtes si haute par le cœur que je ne croirais pas vous plaire en vous parlant du bien que vous nous avez fait, que vous nous faites en ce moment, et qui est plus grand que vous ne pensez. Mais vous ne trouverez pas mauvais que je vous parle de vous-même.

Vous avez certainement senti combien notre rencontre a été extraordinaire. Je vous ai vue pour la première fois, il y a quelques jours à peine, mais depuis dix ans déjà, vous étiez entrée dans ma vie et, tout de suite, à une grande profondeur. Votre frère m'avait dit vos peines et Dieu voulut que j'en fusse touché d'une manière grave, très particulière, bien qu'aux yeux du monde, vous ne fussiez pour moi qu'une étrangère. Les personnes habituées uniquement aux impressions et aux jugements vulgaires ne peuvent concevoir que la parenté de la chair, la proximité visible. Il y a bien autre chose pourtant. Il y a la *parenté spirituelle* qui est un mystère.

Nous avons tous, dans ce vaste monde, des frères et des sœurs qui ne nous seront montrés que dans la vie future, des âmes extrêmement éloignées de nous en apparence et qui, cependant, nous sont plus

proches quelquefois que les âmes de ceux qui tiennent à nous par les liens du sang. Ma vie, vous le savez, a été exceptionnellement douloureuse. Eh ! bien, quand je souffrais presque au-dessus de mes forces, il m'a semblé souvent que je payais pour d'autres, pour des inconnus qui ne pouvaient pas payer et que ma souffrance passait au-dessus des têtes plus ou moins chères qui m'entouraient pour aller infiniment loin, pour aller à des captifs, à des opprimés vivants ou défunts qui correspondaient mystérieusement à moi. C'est ce que notre sainte Église nomme la Communion des Saints et c'est un des Douze Articles de la Foi.

Il arrive cependant que ces inconnus pour qui on souffre et pour qui on prie, sont manifestés quelquefois sensiblement, dès cette vie, et c'est ce qui nous est arrivé. Car je suppose que, sans le savoir, vous avez vous-même souffert pour moi. S'il n'en était pas ainsi, comment se pourrait-il que j'eusse été poussé irrésistiblement à prier pour vous, Madeleine, comme je n'ai jamais prié pour personne ? Comment aurais-je pu vous sentir tant d'années si près de moi, si implorante et si douce ? Voilà, chère amie, ce que je sentais le besoin de vous écrire, du fond de mon cœur.

12. — Pouthier m'apporte un lambeau d'article où je suis dit « le *chanoine dévergondé* de

la cathédrale des écrivains catholiques où Barbey, Hello, Huysmans tiennent les emplois d'évêques ».

Les *Loups* ont donné, en même temps que mon portrait, un article long et insensé de Marc Stéphane qui prétend m'admirer.

Une agonisante m'envoie ceci de Moravie :

« Souffrir passe, avoir souffert ne passe jamais. »

13. — A Belval Delahaye, directeur des *Loups :*

Je reçois la collection des *Loups*, votre volume de vers et je me hâte de vous remercier. Je devrais aussi remercier, semble-t-il, Marc Stéphane. Mais mon embarras est extrême. Je suis un pauvre bonhomme d'écrivain public, n'ayant à ma disposition qu'un tout petit dictionnaire de cantonnier, et j'avoue n'avoir pas compris. Ce bon monsieur dit-il du bien de moi ou du mal ? Je n'en sais rien. Une gracieuse lettre dont il m'honora, il y a bientôt deux ans, lettre trop bienveillante sans doute, m'informait, de la façon la plus précise, que j'étais un « individu répugnant » ; quatre jours après, une autre lettre proclamant que j'étais le plus brave garçon de la terre. Alors je ne sais plus. C'est peut-être une simple nuance que mon intelligence fruste est incapable de discerner.

Quoi qu'il en soit, je remercie. Cela fait du bien

d'entendre parler de soi de temps en temps. Cela donne l'illusion d'être enterré.

14. — Forcés de chercher un nouveau gîte, nous avions cru le trouver à Meudon. Il faut y renoncer. Rodin y habite et le voisinage de cette divinité ne vaut rien pour nous.

17. — Le baptême des van der Meer est décidément fixé au 24.

19. — J'apprends la mort d'un vieillard que je voyais tous les jours à la Basilique depuis six ans et qui édifiait par sa piété. Il avait cette particularité de marcher dans la rue, ayant toujours à la main son vieux chapeau, quelque temps qu'il fît. « Il marchait toujours », m'explique-t-on, « en la présence de Dieu et c'est pourquoi il restait continuellement découvert ». On l'enterre aujourd'hui.

20. — A Pierre van der Meer. Je l'entretiens dans sa joie et son espérance. « Je suis votre parrain *d'en bas*. Vous avez été fait chrétien pour me secourir spirituellement. »

Nous avons une petite bonne d'une saleté monstrueuse. Il y a des êtres sur qui pèsent des générations d'ordure et qui ont une tendance invincible vers le fumier.

22. — Dans le *Journal*. Titre d'un article : La Peste. *L'instruction publique.*

23. — On m'a présenté à Auteuil un prêtre qui voulait me connaître. Peu intéressant. C'est un vieillard gras qui veut paraître bonhomme, très savant, me dit-on, et dénué d'illusions sur le clergé contemporain. Et c'est tout. Il semble n'avoir rien à dire. En réalité, il ne dit rien. Il paraît aimer le calembour et ignore complètement mes livres. Pourquoi a-t-on voulu me le faire connaître ? Je ne peux penser à lui sans que le mot *flaccidité* se présente à mon esprit.

Location à Bourg-la-Reine.

Extraordinaire décoration, par les enfants, de mon vaste cabinet de travail où on déjeûnera demain, après le baptême. Plantes et fleurs partout.

24. — Saint Matthias. Baptême à Saint-Médard, paroisse actuelle de nos filleuls. Admirable et combien impressionnante liturgie de la Régénération des adultes et de celle des enfants ! Le père a reçu les noms de Pierre-Matthias et le fils ceux de Pierre-Léon, patronages offerts par moi, et les voici chrétiens et tout lumineux. Il me semble que je deviens aveugle de joie. Je ne sais plus le temps qu'il fait. C'est comme

s'il pleuvait de l'or et des parfums. Suis-je donc quelqu'un du ciel pour avoir pu donner ces âmes à Dieu, ces chères âmes qui parleront pour moi contre tous les chiens de l'enfer à l'heure de mon agonie ?

25. — Le *Mercure de France* rachète à Juven le *Sang du Pauvre*. Je suis enfin débarrassé de cet épouvantable éditeur.

26. — Curieuse lettre de mon chimiste :

Combien on a tort de croire que la chimie est une science ingrate ! Elle est, au contraire, pour celui qui sait voir au delà de ses cornues, féconde en enseignements.

A la vérité rien ne semble plus banal qu'une synthèse précise, plus froid qu'une analyse brutale. Et pourtant cette synthèse et cette analyse, considérées dans leur essence, sont toujours une confirmation de la grande loi des compensations qui régit le monde moral aussi bien que le monde physique.

Dieu est Un, la Création est une. Tout a été ordonné suivant un plan d'ensemble qui se vérifie dans les détails les plus infimes et dans les manifestations les plus grandioses. Tout se compense absolument, rigoureusement, et c'est dans l'élément le plus indispensable à notre vie, dans l'air que nous respirons que nous trouvons l'exemple le plus saisissant, la

confirmation la plus indiscutable de cette immuable loi.

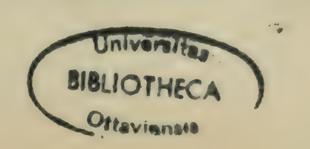
L'air est composé de 20 parties d'oxygène, gaz vital par excellence et de 80 parties d'azote, gaz éminemment mortel. Si le quantum d'oxygène était augmenté, notre vie serait bien plus agréable, mais nos combustions seraient trop rapides et nous serions *cuits* à bref délai. Si, au contraire, la proportion d'azote était plus grande, les manifestations vitales, diamétralement opposées, aboutiraient au même résultat. Nous serions rapidement intoxiqués.

L'oxygène est le symbole du bien, l'azote le symbole du mal. Il y a eu de tout temps, il y a actuellement, il y aura toujours quatre fois plus de méchants que de bons. Si le coefficient des bons augmente, c'est l'allégresse générale, on est trop heureux. Si les méchants prennent le dessus, les catastrophes surviennent.

Nous payons un jour de bonheur relatif par quatre jours d'angoisses et de soucis de toutes sortes.

Il y a quatre fois plus de pauvres que de riches, c'est-à-dire qu'il faut les souffrances physiques et morales de quatre déshérités pour compenser la joie d'un repu...

L'oxygène et l'azote, le bien et le mal impossibles à dissocier ! Que de mystères, que d'enseignements au fond d'une éprouvette !



Décourageante visite de cet ingénieur israëlite dont j'ai raconté l'histoire, le 16 décembre dernier. Je lui parle de ses belles dispositions du 25 août 1909. Il n'en reste, en apparence, rien. Le malheureux pense que la Foi est un état d'*anesthésie*. L'histoire des van der Meer que je croyais capable de le toucher ne fait aucune impression sur lui et je suis profondément malheureux.

27. — Voici ma réponse :

Très cher ami, je me sens pressé de vous écrire, violemment pressé. *Coarctor nimis*. Vous m'avez dit, hier, un mot désolant qui me trouble et m'afflige. Désolant parce que *médiocre* et qu'un homme tel que vous ne doit pas dire des choses médiocres, surtout à moi. Je dois reconnaître, il est vrai, que vous en avez eu un peu de honte presque aussitôt ; mais tout de même vous l'avez dit, ce mot déplorable qui me poursuit, et cela m'a suffi pour vous voir captif dans une bien triste prison.

Vous avez parlé d'*anesthésie*. La foi chrétienne, *substantia rerum sperandarum*, vous semble une anesthésie. Si les mots ont un sens précis, cela signifie que le croyant est un malade privé de sensibilité morale et surtout d'activité intellectuelle. Léon Bloy, par exemple, pour ne nommer que ce seul croyant,

est un de ces malheureux innombrables — parmi lesquels il s'est inexplicablement rencontré de très grands hommes — qui ont renoncé à penser et sont ainsi devenus incapables d'agir et de sentir. En d'autres termes, le fait d'adhérer à Dieu qui est la Vie même, ce qui n'est possible que par la Foi, serait une abdication formelle de la vie.

Comment est-il possible que vous soyez descendu jusqu'à cet étage ? Vous que j'ai vu si haut un jour il y aura bientôt deux ans ! Et cela me crève le cœur et je ne sais plus que vous dire. Je ne suis pas un prêcheur, vous le savez bien. S'il m'a été donné parfois de toucher certaines âmes, au point de procurer leur transformation, c'est uniquement parce que je leur montrais la mienne et je me désole de ne pouvoir ainsi atteindre la vôtre. Quand on n'a pas la foi, on ne peut pas savoir ce que c'est qu'une âme, parce qu'on ignore nécessairement ce qu'elle a coûté. *Magno pretio empti estis*, disait le juif saint Paul, votre immense cousin germain.

Vous voulez le bien, cela est fort évident pour moi. Vous êtes même tout disposé à vous dépouiller. Mais quel bien ? Vous parlez *d'améliorer* la condition de ceux qui souffrent. Comment pouvez-vous croire que cela est possible, si vous n'avez en vue que leur bien-être matériel ? Et vous êtes forcé de n'avoir que cela en vue, puisque vous n'avez absolument rien à donner à leurs âmes. Nul n'a fait autant pour eux,

matériellement, que les hommes de grande foi que l'Eglise nomme les Saints. Mais les saints savaient que le corps humain n'est que l'apparence de l'homme et ils travaillaient surtout pour les âmes, lesquelles ne meurent pas. Ils savaient aussi que la Souffrance est bonne, surnaturellement, pour tous, et que l'homme qui ne souffre pas ou qui ne veut pas souffrir est un enfant déshérité du Fils de Dieu qui épousa la Douleur, car celui-là seul peut entrevoir le prix de son âme qui accepte de souffrir.

Vous ne prétendez pas sans doute, comme font les socialistes, qu'il n'y ait plus de pauvres et que la souffrance disparaisse de ce monde. Alors, *qui donc paierait* ? Cela ferait une société de pourceaux insolvables d'une hideur indicible.

Je n'en parle pas *à mon aise*. J'ai souffert volontairement et par vœu formel, depuis environ trente-six ans, beaucoup plus que vous ne savez, beaucoup plus que je n'ai dit ou écrit, et je ne voudrais pas, pour des milliards, n'avoir pas eu cette vie terrible qui m'a mis au seuil de la Joie. Je l'ai tant désirée pour vous, cette joie, et j'aurais été si heureux de payer ! Car voici la loi spirituelle. Chaque fois qu'un homme jouit dans son corps ou dans son âme, *il y a quelqu'un qui paie*.

Vous avez eu des joies, étant homme de cœur et d'esprit, mais la Joie, vous ne la connaissez pas. C'est une merveilleuse fille de Dieu, voilée de sang et d'or-

dures, qui fait peur au monde. « Si tu savais », disait Rusbrock l'*Admirable*, « les jouissances que Dieu donne et le goût délicieux du Saint-Esprit » ! Pourquoi n'en voulez-vous pas ?... Je vous embrasse de tout mon cœur, avec une grande compassion.

Quelle artiste nous découvrons en Christine van der Meer, la compagne de Pierre-Matthias! Elle invente et réalise, avec une habileté inconcevable, des broderies qui donnent l'illusion de la peinture des plus anciens Primitifs. Par l'effet d'une combinaison ou disposition des soies que je suis bien incapable d'expliquer, elle obtient les reliefs, les ombres, les reflets, les vibrations de la lumière, comme pouvaient le faire, avec leurs pinceaux du Paradis terrestre, les Giotto, les Fra Angelico, les Filipo Lippi dont elle est cousine germaine à la mode de l'éternité. Ses broderies, dont elle seule paraît avoir le secret et la pratique, sont de véritables *toiles* d'une ingénuité merveilleuse et *pénitente* où chaque figure a l'air d'exprimer la joie de souffrir d'amour, de pleurer à la porte du ciel.

Mars.

2. — A la sœur de Martineau :

Chère Madeleine, je suis peut-être bien présomptueux, mais je pense à vous si affectueusement qu'il me semble que vous devez attendre une lettre de moi. Puis nous voici en carême. C'est le temps où les chrétiens véritables, les amis de Dieu, ceux qui connaissent l'amour et la douleur, doivent se souvenir plus tendrement les uns des autres. Alors, naturellement, mon cœur va vers vous avec une grande douceur et le désir profond que mon amitié, que je veux croire voulue de Notre Seigneur et de sa Mère en larmes, vous soit consolante.

J'ai pensé, mon amie, que vous seriez touchée d'apprendre une très belle histoire que voici :

Au commencement de décembre, un jeune Hollandais que je connaissais à peine, l'ayant vu seulement une ou deux fois l'année précédente, vint me dire de la façon la plus humble qu'il voulait devenir catholique, ayant été sans religion jusqu'alors et même incertain de l'existence de Dieu. Il ajoutait que la lecture de mes livres l'avait décidé et me priait de le présenter à un prêtre qui eût la charité de l'instruire. Je connaissais précisément un chapelain du Sacré-Cœur, excellent prêtre, remarquable

par son esprit autant que par sa charité, qui devait convenir parfaitement à mon néophyte, lequel est un poète fort estimé dans son pays et que la niaiserie d'un directeur banal aurait peut-être rebuté.

Le résultat a dépassé mon espérance. Vendredi dernier, 21 février, fête de Saint-Matthias, ont eu lieu le baptême de ce nouveau chrétien, le baptême de son fils, charmant enfant de 7 ans, et enfin le mariage catholique du père et de la mère. J'étais le parrain du père et du fils, ma femme, la marraine du père et notre Madeleine la marraine du petit garçon. Je vous laisse à penser si nos cœurs débordaient.

Sachez que ces nouveaux venus dans l'Eglise ont des âmes magnifiques. Je voudrais vous faire lire leurs lettres. Ils ne savent comment exprimer leur joie, leur reconnaissance. Si le martyre leur était présenté, ils l'accepteraient avec ivresse. Je les ai vus hier, avant-hier, je les verrai demain. C'est à peine si on peut se regarder sans être sur le point de fondre en larmes. Et voyez, Madeleine, quelle bénédiction pour moi ! Ces bien-aimés ne cessent de dire que leur conversion est mon œuvre ou du moins que je l'ai irrésistiblement déterminée. C'est comme si Notre Seigneur Jésus me baisait sur les lèvres, de son adorable Bouche. C'est comme si sa Mère, Ma Dame de Compassion me prenait dans ses bras et me pressait sur son Cœur. Je ne sais pas exprimer cela...

Vous savez la terrible peine que nous avons eue,

si peu de temps auparavant, la dangereuse maladie de notre Véronique. J'ai pensé que nous avions ainsi acheté cette joie merveilleuse, car vous ne l'ignorez pas, douce Madeleine, fille aimée de Dieu, il faut tout acheter, tout payer.

3. — Brou me passe un livre (!) de Charles Morice. *Il est ressuscité*. C'est Jésus qui se montre à Paris et se fait interviewer. Certes cette brochure n'est rien, mais faut-il que le pressentiment d'une manifestation divine quelconque soit universel pour que même ce boulevardier n'y échappe pas !

4. — Voici une petite corvée. Feuilles de recensement à remplir. Le travail est insignifiant, la chose m'inspire une répulsion extraordinaire. Je me souviens du châtiment de David au deuxième livre des *Rois*. J'ai confiance, d'ailleurs, en ces mouvements de dégoût instinctif qui ressemblent à des avertissements surnaturels.

Lettre extraordinaire. On voudrait de moi une copie en caractères gothiques avec enluminures, de l'*Exégèse des Lieux Communs*. Travail énorme. « Votre prix sera le mien », m'est-il dit. Adresse dans un bureau de poste à Paris.

Signature : Serge Barclay de Tolly. Ce personnage serait-il un descendant du ministre de la Guerre, en Russie, en 1812 ? Il va jusqu'à m'offrir une villa confortable dans la province de Kiew.

5. — Réponse :

Monsieur, votre lettre est, en effet, très « insolite ». Passionné comme je le suis pour l'histoire et, en particulier, pour l'histoire de Napoléon, j'ai été saisi en lisant le nom fameux de Barclay de Tolly. Si cette lettre n'est pas une mystification, — ce que pourrait me faire craindre l'adresse très étrange qui m'est donnée — je serai forcé de constater le miracle le plus surprenant à notre époque d'américanisme : Un grand seigneur s'intéressant à un artiste pauvre !

En principe, votre proposition ne me déplaît pas, mais elle m'épouvante un peu. Il y a des difficultés que je vous dirai quand j'aurai l'honneur de vous voir. Je crois même que j'aurais beaucoup mieux à vous offrir que ce que vous demandez. Mais cela, je ne veux pas l'écrire.

Puisque vous voulez bien m'assurer de votre « profonde admiration », je présume que vous n'auriez aucune répugnance à me voir chez moi. Ma santé est bonne, mais je marche péniblement, et je vis en solitaire. Une auto vous mettrait à ma porte rapidement et j'imagine que notre entrevue n'aurait rien de banal. Voulez-vous qu'il en soit ainsi ? Une dépêche me

fixerait chez moi. Mais je voudrais que ce fût bientôt. J'aime les choses qui se font vite. Puis, comme Napoléon, en 1812, je crains votre jonction avec un autre Bagration.

[Cette affaire n'a jamais eu de suite, *naturellement.*]

7. — Lettre désespérée d'un prêtre en disgrâce et relégué dans une paroisse impossible. Je ne sais comment cela finira pour ce malheureux incapable de résignation, exaspéré jusqu'au délire par le mercantilisme sacerdotal dont il est témoin. Je le réconforte comme je peux, sans beaucoup d'espoir. Croit-il être plus malheureux que je ne l'ai été depuis quarante ans ? Et je n'ai pas toujours été *seul.* Cependant je n'ai jamais cessé d'espérer. Pourquoi n'a-t-il pas confiance ?

Dieu vous veut où vous êtes, dans le dénûment, la solitude et le mépris. Vous avez la prière, l'Écriture ; faites-vous ermite et sanctifiez-vous. Vous naissiez à peine que j'étais déjà malheureux. Voilà quarante ans que je fais antichambre et que tous les domestiques me crachent à la figure. Est-il donc si difficile d'accepter ce que Dieu veut ?

8. — La Basilique du Sacré-Cœur, promenoir de touristes, surtout dans l'après-midi. A côté

de moi, quatre femmes évidemment en joie ou de *joie*, soûles peut-être, riaient sans interruption et le flot des visiteurs passait et repassait, devant le Saint Sacrement exposé, comme des bestiaux. Il est inconcevable que le Supérieur ne fasse rien pour empêcher cette constante profanation.

9. — Aucune nouvelle de Barclay de Tolly. Le silence de ce Russe ou prétendu Russe et l'obligation fort gênante où je suis de l'attendre chaque jour, me sont pénibles, je l'avoue, sa lettre m'ayant donné à espérer. Est-ce une basse et cruelle mystification ? Il faudrait pouvoir écarter cela.

16. — Christine donne à Jeanne une broderie magnifique, Notre-Dame de la Salette dans la gloire de son Apparition, les deux enfants l'écoutant à ses pieds. Dessin naïf et profond, témoignage d'une âme affamée des choses divines. Mais c'est bien ce que j'ai dit plus haut, une suggestion douloureuse qui convient d'ailleurs ici. Même dans sa gloire éblouissante, Marie est toujours la Dame de Compassion et de Transfixion. On la voit pleurer, et on entend tout un monde sangloter dans l'Invisible.

Véronique se met au piano et improvise, pa-

roles et musique, une chanson de l'incohérence la plus délicieuse. C'est sa belle vie complètement revenue. Quelles joies nous réserve cette enfant et quel salaire de toutes les souffrances du passé !

On me raconte ceci. Le curé de Saint-Laurent, l'abbé Olmer si apprécié dans un de mes livres, avait inventé un bonhomme automatique placé à la porte de son église et aspergeant d'eau bénite les personnes qui glissaient une pièce de deux sous dans sa tire-lire. Il paraît que l'autorité diocésaine a trouvé cela, tout de même, un peu trop fort et lui a défendu de continuer.

18. — Visite d'un inspecteur de la Sûreté venu pour m'interroger sur l'ignoble Rouquin [voir le *Vieux de la Montagne*] qui va être enfin coffré et jugé. Je prends soin de ne certifier aucun fait dont je ne pourrais donner la preuve immédiate, mais je fournis des opinions absolues, déclarant que je tiens l'individu pour un sale bandit capable de toutes les vilenies et de toutes les sortes de crimes qu'on peut accomplir sans danger pour la mâchoire ou pour la colonne vertébrale.

21. — On parle de la mère de Mélanie, Ber-

gère de la Salette dont je transcris la *Vie* merveilleuse.

Cette misérable femme, si cruelle envers sa fille et d'une dureté de cœur presque incroyable, obéissait assurément à une impulsion d'en bas, irrésistible pour elle. Les hommes dont la conscience est trouble ont peur et horreur du Surnaturel, de l'Absolu. Il se pourrait même que, dans le cas très exceptionnel de l'ignorante mère de Mélanie, il y ait eu comme un reste de sentiment chrétien très faussé lui faisant voir ou pressentir en cette enfant une démoniaque. Chez Mélanie, en effet, et dès sa petite enfance, le Surnaturel transparaît d'une manière trop *excessive* pour que sa mère, livrée à l'esprit du monde, n'en ait pas été bouleversée.

Pensée qui grandit en moi, síngulièrement.

22. — Nouvelle lettre du prêtre désespéré à qui j'écrivis le 7. Aucun de mes arguments n'a porté. Il veut avoir raison de se révolter, de se ronger le cœur, de juger les autres sans se juger lui-même. Il semble évoluer du côté du protestantisme. Déjà il en parle la langue. Je n'ai plus rien à dire à ce malheureux. Un évèque paternel pourrait le sauver en courant charitablement après lui. Fénelon, qui n'était pourtant

pas un saint, n'eût pas hésité, on peut le croire. Mais l'évêque de ce prêtre en agonie est trop occupé de gymnastique et de fanfares.

23. — Lettre nous disant que Rome devient un lieu dangereux. Les Italiens vont avoir une exposition universelle que le Pape contrarie, ayant décidé que les grands pèlerinages n'auront pas lieu cette année. Fureur des exposants et boutiquiers de toute espèce qui avaient compté sur ces visiteurs. Je me suis dit souvent que Pie X doit bien penser qu'on ne supportera pas longtemps un Vicaire de Jésus-Christ aussi gênant.

25. — Forcés de nous abriter dans un café, nous sommes victimes d'un phonographe qui s'oppose à tout effort de conversation. Peste moderne devenue universelle. Je prévois le jour où les prédicateurs seront remplacés en chaire par ces instruments diaboliques. On m'assure que cela se pratique déjà en Amérique dans certains temples.

Lettre puante d'un jeune sot que j'ai congédié et qui s'efforce de rentrer par la fenêtre ou par le tuyau de la cheminée. Il croit que je ne peux pas m'empêcher de le chérir et il me nomme son « doux père ».

26. — Dimanche de *Lœtare. Réjouis-toi.* Il me tombe justement une réclame pour la *Jurançonne*, « liqueur et élixirs de Lourdes ». La brochure est ornée d'un médaillon d'Henri IV, *Galliæ restitutori !* et présentée par un comte Xavier de Cathelineau. C'est une belle affaire. Il s'agit de s'enrichir en soutenant l'Eglise. Le nom de cette liqueur est emprunté à ce fameux vin de Jurançon dont le père de Henri IV fit boire, dit-on, quelques gouttes à son fils nouveau-né, la parpaillotte et chienne de mère s'écriant : « C'est la brebis qui donne le jour au lion. »

C'est à Lourdes, dit le papier, que nous avons décidé d'installer nos usines ; car notre œuvre étant foncièrement catholique, nous avons cru de notre devoir de la dédier à la Vierge miraculeuse en nous établissant près de son sanctuaire. *Tant vaudra l'affaire, tant vaudra l'Œuvre.*

Lourdes est nommée « la Rome française ». Ce document ajoute peu de chose à mon mépris qui est au complet depuis longtemps.

28. — Un reporter quelconque m'écrit qu'il voudrait m'interviewer sur la question des égli-

ses de village. Il voudrait savoir ce que je pense après Maurice Barrès. Ma réponse :

Monsieur Barrès est un si grand homme qu'il n'est pas convenable ni même possible de penser « après lui ». D'ailleurs, je déteste les interviews. J'ai écrit plusieurs volumes qu'il vous est loisible de consulter pour connaître mon sentiment sur divers objets. Je vous prie donc de me priver de votre visite.

J'agrée, conformément à votre désir et dans la mesure de mes moyens, l'assurance de votre profond respect et de votre admiration, mais j'aimerais mieux de bonnes injures. Elles me rajeuniraient de trente ans. J'ai l'honneur, etc.

30. — A un avocat *généalogiste* (!?)

Monsieur, voilà quatre ans que vous vous moquez de moi. Ne trouvez-vous pas que la mystification, la fumisterie d'un prétendu héritage, a suffisamment duré ? Vous me parlez d'un avoué de Périgueux, d'un avocat à choisir, de je ne sais quels héritiers avec lesquels il faudrait s'entendre. Il faut croire que cette farce vous amuse et que vous avez du loisir. Moi je suis un artiste que les tripotages d'argent font vomir, et j'ai voué ma vie à de nobles œuvres, ce qui vous semblera sans doute bien ridicule. Avec un peu d'effort, cependant, vous concevrez peut-être ma répu-

gnance à distraire une parcelle de mon temps pour égayer des gens d'affaires qui m'ont choisi pour leur plastron.

A une jeune fiancée :

Votre père m'apprend vos fiançailles, nouvelle qui nous a fort surpris. Je pourrais, à cette occasion, vous envoyer les lieux-communs de circonstance dont la liste est assez longue et que j'ai malheureusement omis dans mon *Exégèse*. D'autres se chargeront volontiers de vous les offrir, n'en doutez pas. Étranger, depuis longtemps, aux allégresses et congratulations d'ici-bas, je me contenterai d'accomplir ce que votre excellent père me demande amoureusement et j'ai commencé dès ce matin, avec une grande douceur.

La féerie de ce jour parle de la joie des cœurs de ceux qui cherchent la Face du Seigneur, et les deux leçons de la messe, Épître et Évangile, parlent de Résurrection. En un sens profond, tout sacrement est une résurrection et ne peut être que cela. Celui que vous voulez recevoir vous fera toute nouvelle et vous « exhibera toute glorieuse », comme l'Église épousée du Christ, « n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et irrépréhensible ». Telles sont les paroles de l'Esprit-Saint qui seront lues à votre messe de mariage.

Je ne connais pas M. Pierre C..., mais il suffit qu'il

soit aimé de vous et des vôtres. Je ne peux que le féliciter, en déplorant un peu qu'il soit, d'après votre père, mon « admirateur fervent », ce qui l'expose à mécontenter le sien. Qu'il y prenne garde ! Mais vous me le présenterez un jour et je serai peut-être assez heureux pour le guérir.

Avril

1. — Lettre de mon ingénieur israélite m'apprenant qu'il entre demain dans une clinique pour se faire opérer de l'appendicite. Il a trouvé ma lettre du 27 février « extrêmement belle et émouvante », mais il a renoncé à me répondre, n'étant pas encore « prêt à certaines acceptations ». Mais, « quand je suis très oppressé ou fatigué, je dis le *Pater* que Termier et vous m'avez enseigné et cela m'apaise, me rafraîchit incroyablement. *Je déplore que le catholicisme ne se borne pas là, sans quoi je serais déjà catholique.* Vous avez ma promesse que, demain, je le dirai avant mon opération. »

Tenebrœ densissimœ super terram Aegypti. Pauvre malheureux !

5. — Bouleversante dépêche m'apprenant qu'il

vient de mourir d'une pneumonie infectieuse, après trente-six heures seulement de maladie...

6. — A Termier :

Votre dépêche reçue hier soir, très tard, m'a accablé. Ce matin à la messe, *vêtu des vêtements de ce mort*, j'ai prié et pleuré pour lui. Voici sa dernière lettre venue samedi. Un de ses derniers actes, une de ses dernières pensées ont donc été pour moi. Pauvre chère âme sans lumière ! Cette lettre que vous ne lirez pas sans un serrement de cœur, était une réponse désolante à la mienne que je vous ai lue, le 28 février, et dont j'ai gardé copie.

Désolante, oui, en ce sens que l'esprit de ce malheureux ne se laissait pas pénétrer, quoique le cœur fût profondément touché. Il disait le *Pater* avec joie. Tout est donc à espérer. Plût à Dieu qu'il eût dit aussi l'*Ave Maria* que j'ai dû certainement lui conseiller !

Mais, dites ! quelle effrayante responsabilité sur ce misérable prêtre de Neuilly rebutant et dégoûtant une telle âme qui s'offrait, il y a deux ans, et qu'il avait le devoir de précipiter au baptême ! Si je savais son nom, il recevrait de moi une lettre terrible.

Je remarque et je vous prie de remarquer que votre ami sera enterré demain, fête de Notre Dame de *Compassion* !...

7.

A l'occasion de cette mort, un mécréant que j'aime sans pouvoir le transformer, me parle de l'état de son âme, à lui, des comptes à rendre. « Certaines fois », dit-il, « je m'applaudis, je m'admire pour telle bonne action, mais une petite voix vient interrompre mon contentement : Tu cherches à t'en faire accroire. Tu es fier de toi pour ceci ou pour cela ; oui, mais te rappelles-tu cette autre chose que tu fis à telle époque et qui te souille le cœur, etc. ? » Quelle tristesse de ne pouvoir amener de telles âmes aux pieds d'un prêtre !

7. — *Un rire de Cinquante-cinq milliards.* Sous ce titre un journal a osé publier une image de la plus énorme infamie, « photographie prise après un banquet du Club des Quatre-cents, ce cercle fameux des multimillionnaires américains ».

« On peut évaluer à cinquante-cinq milliards la fortune des joyeux soupeurs réunis ici pour rire à gorge déployée. »

Cette somme gigantesque, supérieure au total des budgets de tous les Etats du monde, suppose, pour chacun de ces soupeurs, une moyenne de 150 millions, — ramassés dans quelles ordu-

res ! Elle représente les larmes et le sang des deux tiers au moins de 'plusieurs générations sur la surface entière du globe !

C'est cela, sans doute, qui les fait rire, ces effrayants animaux dont les faces de croquants bâtards apparaissent d'autant plus abjectes. On se sent désarmé et découragé en présence de ce défi à la Justice, de cette incroyable horreur. Dieu est trop loin et trop silencieux, vraiment...

Mais que penser d'une nation où pullulent et triomphent de tels malfaiteurs dont l'impunité déshonore la conscience humaine?

11. — Un missionnaire m'envoie cette note :

Lu dans une chapelle du Pas-de-Calais un étonnant distique au-dessous d'un tableau (?) représentant la Passion. Au pied d'une croix plongée dans les ténèbres de la neuvième heure sont agenouillées des carmélites au visage béat. Puis cette légende :

C'est sur ce mont sacré que les chastes abeilles
Vont *picorer* le miel des divines vertus.

12. — Mercredi Saint. Première communion de Pierre van der Meer et de son fils, au Sacré Cœur. Renouveau des impressions surnaturelles reçues au même lieu, en 1906, à la première

communion de mes autres filleuls, Jacques, Raïssa et Véra.

La pensée seule du déménagement me donne la fièvre, mais je continue à croire, et de plus en plus, que cette expulsion de Paris est une grâce de Dieu qui ne veut pas de nous comme *combustibles*. Il y a soixante ans que Mélanie conseillait à ceux qui voulaient l'écouter de ne pas habiter Paris condamné aux flammes.

14. — Visite de cet abbé qui me fut présenté le 23 février et que je commençais à oublier, n'ayant gardé de lui que le souvenir d'une heure d'ennui. Cette fois il a des choses à dire, et quelles choses ! Ce prêtre a choisi le Vendredi Saint pour m'apporter un peu de poison, en salissant un autre prêtre qu'il sait mon ami. Je proteste comme je peux, mais le venin produit son effet. Alors, après le départ de cette soutane, commence une angoisse étrange, peu explicable, puisque je présume la calomnie, mais horriblement douloureuse.

18. — Seul avec les enfants, j'essaie de dissiper une tristesse affreuse, incompréhensible. Cet état de déreliction devient si cruel que je demande secours à ma Véronique, la priant de

me venir en aide, lui disant que je porte, depuis plus de trente ans, un très lourd fardeau qui m'écrase et dont rien n'a pu me délivrer, quelque chose de terrible que Dieu a mis sur moi, une sorte de pressentiment aussi angoissant que la vision précise des plus épouvantables malheurs. La chère enfant, émue de tendresse, me console de son mieux en me montrant son âme de sainte.

Le Secret de Mélanie dit qu'en 1864 Lucifer et un grand nombre de démons seront déchaînés. C'est précisément cette année-là que ma vie parisienne à commencé. Il est étrange que je le remarque aujourd'hui pour la première fois. Véronique, apprenant ce fait, en est saisie.

19. — A l'abbé O... que je soupçonne d'être un espion de l'espèce la plus dangereuse :

Monsieur l'abbé, votre visite, le Vendredi-Saint, à l'heure précise où on crucifiait Notre-Seigneur, m'avait laissé la plus pénible impression. Le *choix* de ce jour et de cette heure par un prêtre pour démolir un autre prêtre, m'avait un peu bouleversé. Aujourd'hui je crois entrevoir une trame d'espionnage et de calomnies où j'ai décidé de n'avoir aucune part et c'est uniquement pour me dégager de toute présumable complicité que je vous écris. Je tiens à déclarer que

je ne crois pas aux accusations effroyables que vous avez portées contre l'abbé L... que je pense connaître mieux que vous. Il a ses défauts, sans doute, ainsi que la plupart de ses confrères les plus respectables, mais *cela*, non, jamais ! Ah ! que vous eussiez mieux fait, vendredi, d'aller adorer la Croix, en lisant le sublime office du jour !

22. — A un artiste malheureux qui croit avoir besoin de mes conseils :

J'apprends par votre sœur que vous parlez de moi avec enthousiasme et je sais aussi que vous avez, en ce moment, beaucoup de peine. Ces deux motifs me portent à vous écrire. Vous n'ignorez pas que ma vie déjà longue a été plus que très pénible. C'est donc avec une terrible expérience et, si j'ose le dire, avec l'autorité d'un artiste chrétien à qui vous voulez bien accorder un peu de grandeur, que je vous dis du fond de mon âme : *Vous n'avez rien à craindre.* L'épreuve extraordinaire dont vous souffrez actuellement est voulue de Dieu et me donne à croire que vous êtes parmi les *prédestinés.*

Si vous voulez que je vous parle de moi, contentez-vous de savoir que le *Désespéré* est à peu près une autobiographie et que la *Femme pauvre,* livre plus douloureux encore, en est une autre, quant à la deuxième partie. J'ai donc enduré tout cela et même d'autres tourments que je ne pouvais pas raconter

parce qu'ils auraient paru trop invraisemblables. Eh ! bien, j'ai toujours mis ma confiance en Dieu, m'efforçant de le servir, malgré ma constante indignité, et Il m'a gardé comme la pupille de son œil, me consolant lorsque j'étais dans l'extrême tribulation et me secourant de la façon la plus merveilleuse toutes les fois que j'étais en péril. Donc ayez confiance, vous aussi, et méprisez les fantômes dont on veut vous épouvanter. Vous serez gardé et bien gardé pour peu que vous vous montriez fidèle.

26. — Essayé de lire un livre qu'on m'a recommandé : *Quelques traits de la vie du R. P. Paul de Moll, bénédictin, 1824-1896*. Je n'y parviens pas. On nous présente ce religieux comme le plus immense thaumaturge des siècles et les « quelques traits » sont un répertoire de ses miracles continuels. Cela fait une masse de plus de 200 pages. Cela se passe en Belgique et c'est écrit en belge. Par trois fois le livre m'est tombé des mains. J'ai la sensation de lire les réclames pour les pilules Pink ou la Tisane américaine. Un immense ennui tombe sur moi et, en même temps, je suis saisi d'une secrète horreur. Avec saint Gérard Magella je me sentais dans le voisinage de Dieu, avec ce Père Paul, c'est le contraire.

Mai

2. — Véronique au jardin, voyant un rouge-gorge sur un arbre, l'appelle d'un petit clappement de langue ; l'oiseau descend peu à peu, s'approche comme fasciné et vient se poser dans sa main où elle lui donne à manger. Notre petite bonne a été témoin de ce fait que Véronique ne nie pas.

3. — Au pied de la Croix, Mélanie a trouvé le Paradis terrestre qui est la Souffrance et il n'y en a pas d'autre. En réalité l'homme est toujours dans le Jardin de Volupté. Seulement après la Chute, il s'est vu nu, il a vu nus la terre et tout ce qui est sur la terre ; il a connu que la Souffrance n'est autre chose que la Volupté toute nue.

Les étonnantes pages de Mélanie, *La Bonne Année,* ont fait naître en moi le désir de montrer sous cet aspect le Paradis terrestre et ce sera l'objet de mon Introduction.

Interview drôlatique fabriqué par Brou et par moi-même, en vue de me délivrer de l'obsession d'un reporter enragé que je ne voulais

pas laisser pénétrer dans ma maison. Le pauvre diable a signé cela, hier soir, dans l'*Intransigeant.*

COURTOISE VISITE AU « MENDIANT INGRAT »

Chez Léon Bloy

La Butte rapidement grimpée, je m'arrêtai, indécis, devant le 40 de la rue du Chevalier-de-la-Barre, j'avoue même que ce ne fut pas sans appréhension que je tirai la sonnette de l'antre redoutable. L'aménité bien connue de Léon Bloy m'enlève toute velléité de me vanter d'un accueil chaleureux ; il vint lui-même ouvrir, prit ma carte et sans la lire me demanda ce que je venais f... chez lui.

— Vous interviewer, cher maître !

Léon Bloy, à ces mots, se précipita sur une trique probablement accrochée en permanence au bouton de sa porte et siffla un molosse qui vint en grognant se ranger à ses côtés.

Puis il lut ma carte, m'examina curieusement et voyant mon air consterné, se mit à sourire, déposa sa trique, renvoya son chien et, d'une voix extrêmement douce qui me fit froid dans le dos :

— M. Toussaint, me dit-il, votre nom me désarme.

Je suis dévot, nul ne l'ignore, et le rappel de tous les saints évoqués par votre nom me fait penser au jour des morts. Entrez donc, vous sortirez vivant d'ici.

Vous semblez ignorer que je ne me prête à aucune de ces saletés que vous nommez interviews, et qu'à la dénomination de « cher maître », je préférerais les derniers outrages. Cependant, pour une fois, et seulement par égard pour votre nom, je vous écoute :

— On dit que vous quittez Montmartre. Pourquoi ce départ ?

— Parce que je suis exactement informé que Paris va sauter ; qu'ayant encore à embêter mes contemporains, je ne veux pas servir de combustible à l'incendie qui se prépare et dont vous serez, je le crains bien, une des premières *bûches*.

— Que pensez-vous de l'Eglise et de ses rapports avec le gouvernement ?

— Je ne sais pas ce que vous entendez par l'Eglise, je n'entreprendrai pas de vous éclairer ; la vie est trop courte ! Quant au gouvernement, je serai plus explicite. Depuis quarante ans la France est gouvernée par des gens à qui personne n'oserait confier son porte-monnaie.

— L'aviation vous intéresse-t-elle? Suivez-vous les progrès des aéroplanes et des dirigeables ?

— Passionnément ! J'apprends chaque jour avec la plus extrême satisfaction qu'un de ces acrobates s'est cassé la figure.

— Avez-vous une opinion sur la question marocaine et redoutez-vous pour vos compatriotes une guerre prochaine ?

— Je ne connais des Marocains que les reliures, mais je préfère de beaucoup la peau de truie pour mes exemplaires de luxe. Quant à la guerre prochaine, je l'attends avec impatience, persuadé qu'elle sera exterminatrice et que le nombre des imbéciles — vous entendez, Monsieur ! — sera considérablement diminué.

— Et la jeune littérature ?

— Il n'y a pas de jeune littérature, il n'y a que des gens de talent et des Jean-f...

En terminant ces derniers mots, il me fixa, en ajoutant :

— Je ne sais à laquelle de ces deux catégories vous appartenez...

Ce fut son dernier mot ; la patience commençait à s'épuiser, le molosse, surpris de la longue urbanité de son maître, donnait des signes d'impatience, je pris la fuite.

Maurice Toussaint.

4. — A un petit jésuite qui me harcèle depuis quelque temps et de qui j'ai reçu, ce matin, une lettre de huit pages presque illisibles, disant qu'il m'aime comme personne ne m'a

aimé et qu'il est mon plus vieil ami, m'ayant « connu sur le Calvaire ».

Je n'ai pas répondu à vos lettres antérieures pour les raisons que voici : 1° Je n'aime pas les Jésuites. Vous avouez vous-même que votre correspondance peut être *interceptée*. Tel est l'esprit de la maison de saint Ignace et cela me fait horreur. Vous m'aimez et vous m'admirez parce que vous êtes très jeune. On saura vous guérir de cette maladie. 2° Vous vous recommandez de... qui me doit plus qu'il ne sait, mais qui, devenu Jésuite, m'a fermé son cœur, comme vous me fermerez, un jour, le vôtre. 3° Votre écriture est illisible. Je ne sais rien de plus décourageant, de plus irritant que ce travail de déchiffrage infligé à un homme qui a peu de temps et peu de patience. Votre avant-dernière lettre m'est tombée des mains. J'y ai renoncé dès la première page. Cette fois, j'ai eu plus de constance et le travail a été dur, mais je ne suis pas beaucoup plus avancé, un trop grand nombre de mots m'ayant échappé. 4° Enfin je suis désormais forcé de n'écrire que peu de lettres ; mes amis plus nombreux que vous ne pensez, le savent et respectent mes occupations. Vous priez pour moi. Je vous en remercie. C'est ce que vous pouvez faire de mieux.

6. — Un moribond à qui nous avons fait accepter les sacrements, au prix de très grands

efforts, et dont la persistante vie ressemble à un miracle, semble aller mieux. Sa femme, ce matin, me demande de sa part le *Salut par les Juifs*. S'il peut avaler ça, le retour à la santé parfaite est espérable.

Nouvelle lettre de mon petit jésuite. Cette fois il a soigné son écriture, mais il ne démord pas et il est peiné « jusqu'aux larmes » de mes prévisions. Je suis pourtant bien forcé de me défendre. Il me dit que, dans son milieu, il n'entend que des vulgarités ou des sottises et que c'est pour cela qu'il a compté sur moi. Beau profit d'appartenir à la compagnie de Jésus !

8. — J'apprends l'arrestation du Rouquin. Tout arrive.

11. — Apparition du *Vieux de la Montagne*, cinquième volume de mon journal. Cette nouvelle me surprend au milieu des préparatifs de notre déménagement. Faire un livre, même détestable, c'est quelque chose, mais il faut être auteur pour savoir l'horrible tribulation des *dédicaces* ou des envois, surtout quand on déménage.

12. — Appelé chez le juge d'instruction pour éclairer ce magistrat sur la moralité du Rouquin, je ne peux que répéter ce que j'ai déjà dit, le 18 mars, à l'inspecteur de la Sûreté ; mais à la

sortie, je gagne le prix de vertu en m'abstenant de gifler impétueusement un usurier venu au Palais pour quelque sale manigance et qui s'avise de me reprocher avec aigreur certaines infidélités.

21. — Après plusieurs jours d'énorme fatigue, on est à peu près installé à Bourg-la-Reine. Pour notre bienvenue, le curé, du haut de la chaire, nous annonce un accident d'aéroplane arrivé, ce matin, à Issy-les-Moulineaux, et qui a coûté la vie à notre misérable ministre de la Guerre, Maurice Berteaux. J'avoue ne sentir ni compassion ni douleur de cette mort « subite et imprévue ». J'apprends, un peu plus tard, que cet ennemi de Dieu qui méditait, on peut le croire, quelque turpitude supérieure à réaliser sans délai, a été littéralement fauché.

22. — La course en aéroplanes de Paris à Madrid, commandée par feu Berteaux, a continué. Un nommé Védrines a été vainqueur. Cent mille francs gagnés et gloire immense. Les feuilles renseignées par ce héros limousin qui n'est pas gascon pour un centime, racontent que, passant au-dessus des Pyrénées, il a été forcé de combattre des *aigles* qui s'opposaient à son vol. Victor Hugo nous manque pour chanter ça.

24. — Dédicace pour le *Vieux de la Montagne :*

Mon cher Pierre Termier. Le voici, ce *Vieux* tout plein de vous. Persuadez-vous qu'il n'y a presque pas une page que vous n'ayez écrite avec moi, tellement nous sommes ensemble depuis si longtemps !

25. — Raoux propose cette suscription aux images reproduisant la mort de Berteaux : « On ne fait jamais tout le mal qu'on veut faire. »

29. — Envois du *Vieux de la Montagne.*

A Félix Raugel :

En attendant la *tunica molesta* et le bûcher qui doit nous réunir un jour.

A Léon Bonhomme :

Wells a imaginé un bonhomme invisible à la condition d'être complètement nu. Léon Bonhomme, vêtu décemment, je veux le croire, est tout de même invisible. C'est plus fort.

31. — Autre envoi.

A Ricardo Viñes :

Le vieux de la Montagne fut, au XIIe siècle, le fondateur estimé d'une brillante école d'assassins.

L'auteur de ce livre est un type dans le même genre, à ceci près qu'il ne trouve pas de disciples, ses leçons coûtant trop cher. Alors, on vivote comme on peut, en égorgillant des animalcules.

Juin

1er. — Suite des envois ou dédicaces.

A Frédéric Brou :

Je voudrais écrire sur cette page quelque chose qui valût l'encre et le papier. Je ne trouve que ceci : Je vous ai vu pour la première fois, le 20 août 1904. Vous êtes le locataire principal de trois de mes livres dont l'un, le plus douloureux, vous est dédié. Cela va faire sept ans sans le moindre accroc. Nous sommes donc en pleine année *climatérique* de notre amitié, c'est-à-dire celle où nous devons nous brouiller, si c'est le destin.

A Jeanne Termier :

A la filleule littéraire du Mendiant ingrat, aïeule surtout des poètes à venir qui croiront en Dieu et chercheront son Fils adorable parmi les « balayures » de ce monde.

A René Martineau :

Je vous ai connu tourangeau, il y a dix ans, vous êtes devenu versaillais et moi je suis descendu de la Montagne. Nous ne valons plus rien pour l'*assassinat*, et les Lieux Communs, impatients de se venger, nous guettent comme des tigres. Mais ils ne nous suivront pas où il nous reste d'aller : vous, mon ami, vers la sereine Histoire, et moi vers le Martyre sanglant, lorsque Celle qui pleurait, au lendemain de ma naissance, aura versé assez de larmes pour obtenir que je devienne son témoin.

A André Dupont :

De toutes vos forces vous avez voulu me glorifier ou, du moins, me donner un peu de cette justice que tant d'autres me refusent. Soyez-en béni et Dieu fasse que cette charité vous soit infiniment profitable. Je vous porte dans mon cœur, depuis sept ans, mon cher André. C'est plus qu'il ne fallait à la gestation des amitiés antédiluviennes.

2. — A G. V... :

Encore une dédicace. On ne connaît pas assez ce supplice consécutif à la production d'une œuvre. Il est vrai que c'est une occasion d'étager ses sentiments. Pour la plupart de mes envois d'auteur, je me tire d'affaire en invoquant les adverbes les moins

capables de m'enchaîner. Pour vous, ce sera la conjonction :

G. V... ET son ami passionné L. B...

Ce privilégié conjoint m'a lâché d'une façon infecte, quatre mois plus tard.

4. — A Thérèse C... :

« La fourmi n'est pas prêteuse », mais, quelquefois, elle donne très volontiers. C'est ce que La Fontaine a ignoré. Or je suis du genre *formica leo*. Ecrit par une chaleur extrême qui me rend fort imbécile.

5. — *Charles Gaubert anarchiste*, par Eugène Martha (?). Il y a un peu de talent dans ce livre et des allusions que je ne saisis pas. L'horreur et le néant de l'anarchie y sont montrés par ou sans la volonté de l'auteur, quelquefois d'une manière assez angoissante. Il y a surtout la guerre aux œuvres d'art, l'incendie du Louvre, instinct bizarre et singulièrement démonstratif du trouble cérébral procuré par cette doctrine de mort et de ténèbres. Qui est Martha ? On dirait une femme en certains endroits.

6. — Une pauvre femme depuis longtemps étrangère à la pratique des sacrements et même

hostile, s'étant décidée à la confession, pénètre dans une église et demande un prêtre. Elle voit venir un religieux extrêmement remarquable par sa haute taille, sa figure exceptionnellement amaigrie par la pénitence, et l'intense lumière de ses yeux. « J'ai cru voir Notre-Seigneur », a-t-elle dit. Elle se confesse et aussitôt voit sortir du confessionnal un tout autre prêtre, de petite taille, plein d'embonpoint et de physionomie très ordinaire.

7. — A un jeune homme :

... Vous m'écrivez des lettres de huit pages, alors qu'il suffirait de m'écrire vingt lignes très *simples*, sans aucune *littérature*. Vous comparez ma pauvre Véronique à « ces Vierges sublimes... ». Vous me comparez moi-même à un « réservoir immense de splendeur ». Vous osez m'écrire, avec un manque de tact inouï, que je me dois « absolument à vous comme une femme coquette aux malheureux qu'elle attise » ; vous parlez de ma « personnalité géante » et de mes « regards de tendresse paternelle ». Votre ami R... qui n'a certes pas le sens du ridicule, me nommait « son doux père ».

Je trouve cela insupportable, odieux et il n'y a pas de plus sûr moyen de me déplaire. Je veux croire que vous êtes très jeune et je ne vous repousse pas. Mais

je suis un *solitaire* très occupé. J'exige qu'on m'écrive avec simplicité et pas plus de vingt lignes.

Dans quatre jours, le Rouquin passe en correctionnelle, Brou et moi sommes assignés en témoignage. Nous serons sans doute copieusement injuriés par son avocat, secrétaire coquebin de l'illustre Joseph Menard un de mes ennemis intimes. C'est de l'agrément qui nous arrive.

9. — Lu le nouveau livre de Baumann, *La Fosse aux Lions*. Mauvais titre n'éclairant pas le sujet. C'est une tentative de retour aux idées bonaldiennes et patriarcales du gentilhomme terrien. Cela se passe en Vendée, dernier pays dit-il, où il y ait encore des paysans chrétiens. Quoique désespéré d'avance, Baumann semble espérer que ce retour est possible. Le suffrage universel est, hélas ! invoqué. Style terne, malgré une volonté trop évidente d'être tragique et coloré. Les acteurs sont riches, donc sans intérêt pour moi.

12. — Jugement du Rouquin. Je suis le premier témoin appelé. Ma déposition est suffisamment dure, mais très courte. Je savais Brou formidablement armé, je le croyais déter-

miné à écraser l'immonde personnage, et je ne voulais pas déflorer son triomphe. Désappointement complet. Brou ose à peine parler d'une voix sourde, peu intelligible, chargeant aussi peu que possible un adversaire qu'il avait promis d'accabler. Vainement le substitut met les choses au point, rappelant le passé malpropre et les mœurs infâmes de l'inculpé déjà condamné à Grenoble ; l'heureux et rayonnant Rouquin, allégé des accusations de sa principale victime, s'est tiré d'affaire avec huit mois de prison seulement. L'année prochaine il pourra recommencer ses farces.

Son avocat a malheureusement oublié de nous injurier, ce défenseur héroïque ayant assez d'attendrir les juges sur la misère qui incitait son client à rafler l'argent qui lui passait par les mains.

A la sortie, reprochant à Brou la faiblesse déplorable de son attitude, il m'a dit n'avoir pu se résoudre à frapper un homme par terre. Me voilà fixé. Il est de ceux qui pensent qu'il faut *être bon* pour la vermine.

Note supplémentaire. Lorsque le Président m'a commandé de lever la main : — Ah ! oui ! ai-je dit, en obéissant après un soupir. Ce ma-

gistrat surpris m'a fait observer que je montrais de la répugnance. Pas de réponse. J'aurais pu dire, imprudemment, que ce geste imbécile n'a jamais empêché aucun coquin de mentir.

13. — Un pauvre religieux m'écrit : « Le péché est une blessure, les péchés sont des blessures, mais l'amour-propre est un empoisonnement ».

15. — A une amie. Je la mets en garde contre les reproches à mes livres qu'elle pourrait entendre dans son milieu, lui expliquant que la forme du pamphlet dont on parle avec tant d'aigreur n'est pour moi, en réalité, qu'une cuirasse, une armure pour protéger le *missionnaire*. Si je n'étais pas ce qu'on veut appeler « le redoutable phamphétaire », je n'aurais jamais pu faire avaler mon christianisme. Tout le monde m'aurait vomi.

17. — Tous les journaux sont remplis du « Circuit européen d'aviation ». Quarante ou cinquante aéroplanes partent demain matin. Je pense qu'il conviendrait de dire les prières des agonisants.

18. — Il y avait ce matin plusieurs centaines de mille hommes pour voir s'envoler les avia-

teurs. Dès le commencement deux se sont tués. L'un d'eux, un officier, a été brûlé vif.

Dédicace pour la *Femme pauvre* :

Quand vous relirez ces pages, ma chère amie, dites-vous que ce n'est presque pas un roman et qu'il est bien vrai qu'il y a des créatures de Dieu qui souffrent ainsi. Cette pensée ajoutera quelque chose à votre douceur et vous fera plus forte contre l'illusion banale de ce qu'on est convenu d'appeler le *bonheur* dans notre prison douloureuse.

19. — Jeanne me raconte un rêve extraordinaire. Elle voyait une femme vêtue de blanc, blanche elle-même d'une blancheur inouïe. Elle se croyait en présence de la Sainte Vierge lorsque cette apparition lui dit intellectuellement : *Je suis la Peste !*

21. Dédicace pour le *Désespéré* :

Mon bien-aimé filleul Pierre-Matthias, voici un rarissime exemplaire de ce livre célèbre qu'aucun éditeur ne veut réimprimer, on ne sait pourquoi. Tu verras, en lisant cette quasi-autobiographie, dans quel bain d'huile bouillante elle dut être écrite et tu sais, par la série de mon *Journal*, aussi bien que par la *Femme pauvre*, ce que Dieu a mis sur mes épaules pendant le quart de siècle qui a suivi. Penche-toi

sur ce puits noir et dis-toi profondément que, peut-être, il a fallu toutes ces tortures d'un pauvre homme pour que tu devinsses chrétien.

23. — A Termier :

J'étais triste et vous m'avez consolé une fois de plus. Je ne sais pas mieux que de vous copier ce que m'écrivait un artiste pauvre que j'ai eu la joie de secourir quelques fois : « Vous avez à votre compte, au grand Livre de l'Eternel, un livret de caisse d'épargne que je vous envie. » Vous voudriez, dites-vous, pouvoir m'envoyer « la voie lactée ». C'est précisément ce que vous faites depuis des années, puisque vous m'envoyez votre cœur.

« Aucun homme ne peut *voir* que ce qui est en lui », écrivais-je, il y a plus de dix-sept ans.« Si nous voyons la voie lactée, c'est qu'elle existe *véritablement* dans notre âme.» Après cela que Messieurs les astronomes disent tout ce qu'ils voudront. Cela fait passer le temps de la vie et c'est moins bête que de jouer à la manille ou de pratiquer l'aviation. Je pense obstinément qu'un simple *Pater*, dit avec foi par un homme très humble, a plus de puissance pour percer le ciel que le télescope le plus gigantesque et que tout ce qui n'est pas la Prière est illusion.

Je mourrai sans récompense terrestre, c'est fort probable, mais sans illusions ni déceptions trop cruel-

les de ce côté de la vie, et si j'ai le bonheur de décrocher quelques étoiles, comme prétendait ce bavard, ce sera pour les mettre dans le cœur de quelques amis tels que vous.

Mon chimiste à qui j'ai envoyé le *Vieux* me remercie d'une manière déconcertante. Il n'a vu absolument dans ce livre que les pages concernant les Juifs, sans y rien comprendre. Je rallume pour lui ma lanterne :

Je réponds à votre « étonnement » par mon extrême stupéfaction. Ainsi donc vous n'avez remarqué dans tout mon livre que les quelques pages sur les Juifs, et ces pages vous les avez lues avec les lunettes de M. Drumont ! C'est décourageant. J'espérais plus de vous que de beaucoup d'autres et voilà tout ce que vous pouvez me donner : un article de la *Libre Parole* et cette distinction bondieusarde et insensée de « deux races juives, celle de Jésus et celle de Judas », laquelle distinction prouve que vous n'avez pas même lu les pages dont vous vous *étonnez*, puisque c'est précisément cette distinction vitupérée par moi, comme une chose du plus bas étage intellectuel, que vous m'opposez.

Je parle dans l'Absolu, je croyais que vous l'aviez compris, et vous ne semblez pas vouloir de l'Absolu.

Alors comment nous entendre ? Puis vous venez bien tard. C'est en 1892, il y a dix-neuf ans, que j'ai publié le *Salut par les Juifs* où la question juive est traitée à fond et d'infiniment haut, dans le sens du chapitre XI de saint Paul inspiré de l'Esprit-Saint, en son épître aux Romains que vous semblez ignorer. Tout récemment en 1909, j'ai publié le *Sang du Pauvre* où se trouvent les mêmes affirmations aux deux chapitres XVII et XVIII qui sont parmi les choses dont je suis le plus fier ; et vous n'avez pas bronché. Pourquoi ?

Enfin vous entreprenez de m'opposer à moi-même en citant ceci ou cela. *Quantum mutatus !* vous écriez-vous. Vain triomphe. Même en écartant l'hypothèse de l'antiphrase ou ironie, souvent présumable chez moi, il ne me coûte rien d'avouer qu'à l'époque, lointaine déjà, du *Désespéré,* sans remonter aux temps mythologiques de mes années de lycéen, j'ai pu dire ou écrire des sottises que mon âge plus mûr a restituées au néant. J'appelle ça un changement heureux et normal.

Mais il y a autre chose que vous ne voyez pas, m'ayant si peu ou si mal lu ; c'est la méthode d'argumentation devenue mienne de saint Thomas d'Aquin, laquelle consiste à épuiser l'objection de l'adversaire, en le laissant parler tant qu'il peut. C'est ce que j'ai fait dans le *Salut par les Juifs*, livre assez fortement construit, je crois.

Rien de plus facile, vous le savez, que de dénaturer la pensée d'un auteur en isolant certains textes ou les combinant avec astuce. On l'a beaucoup fait contre moi. Telle n'est pas votre pente, je le sais. Vous m'ignorez, tout simplement. Alors lisez-moi. C'est le conseil que je donnais à une dévote, bienveillante par miracle, quoique liseuse de la *Croix*, dans les deux lettres qui vous ont si fort étonné. Comme vous, elle m'avait servi les « deux races »... C'est vous dire à quel rez-de-chaussée vous me paraissez descendu. Vous pouvez remonter encore, mais il faut vouloir l'Absolu.

24. — Brou à Bourg-la-Reine. Il voit, devant une maison d'assez belle apparence, un groupe de gens en deuil fort affairés. L'un d'eux sonne. Un individu en bras de chemise entr'ouvre la porte, demandant ce qu'on désire. « Nous sommes les héritiers, est-il répondu, et nous voudrions visiter l'immeuble pour nous rendre compte. » Refus énergique de l'homme en bras de chemise qui ne veut pas de cette invasion un dimanche et qui ferme sa porte. Mécontentement du groupe. Brou s'approche. « Que voulez-vous ? » lui demande-t-on avec fureur. — « Mais », répond Brou, « je suis héritier aussi. » Il s'attendait à un engueulement. C'est seulement

la stupéfaction la plus intense, la consternation même qu'il produit et il s'éloigne, songeant qu'il vient de jeter un pavé dans une grenouillère.

25. — Des amis récents, gagnés par mes livres, ont décidé de nous recueillir cet été, à la campagne, dans les environs de Périgueux, où ils nous ont accommodé une petite maison. Notre départ est fixé au 4 juillet.

28. — Songe de Jeanne. Nos chers amis, Borrel et Raugel, étaient à Rome et voyaient le Pape. Ils lui donnaient, à genoux, un de mes livres. A la première page Jeanne lisait ces mots écrits par moi en très gros caractères : *Seul contre tous, je lutte désespérément pour ramener la foi dans les cœurs morts*. C'est tout. Jeanne avait l'impression d'une force, d'une précision extraordinaires.

29. — Petit article d'André Dupont dans l'*Intransigeant :*

Le vieux de la Montagne, par Léon Bloy. « Cinquième roue du carrosse de ses lamentables mémoires. »

Les ennemis d'antan sont morts, ceux qui restent et qui ont perdu leur rancune avec leurs dents se refusent à risquer leurs pantoufles dans les mêlées.

Les jeunes ont à la fois de l'attrait et de la terreur

pour ce vieux pauvre qui menace et qui pleure. Ils évitent le contact de ce désespéré chargé de soixante ans de misère et ne consentent à prononcer son nom que chez eux, à voix basse.

Les injures se sont tues, l'admiration et la colère même se sont tues. « Il comprend alors que c'est le bon plaisir de Dieu qu'il soit seul parmi les tourments et il va seul dans l'immensité noire, portant devant lui son cœur comme un flambeau. »

Tout est inutile désormais, le courage, la pitié ou l'amour. Les âmes pendent trop bas.

En justicier obéissant, debout au seuil de l'Eglise dévastée, mendiant plein de sanglots et de prières, il attend la Vierge des Sept Douleurs, Celle qui rira au dernier jour.

30. — A Termier :

Avant-hier, vigile des saints Pierre et Paul, j'avais environ trente ans de moins. J'étais dans la petite église de Bourg-la-Reine qui nous est accueillante et douce. Je me suis retrouvé tout à coup, comme autrefois et comme d'autres fois, au milieu d'un incendie. Un jour, en Danemark, j'ai essayé d'exprimer cela : *L'Ami de Dieu !* Vous n'avez pas oublié cette page. Le cœur dévoré, les yeux brûlés de larmes, je pensais à vous, à votre malade, très particulièrement. Il me semblait qu'en un tel moment j'aurais pu lui

dire avec autorité: « Soyez guérie », et que cela n'aurait pas été en vain. Le miracle n'est pas autre chose que la suite nécessaire, infiniment simple, d'un acte de foi tout à fait complet, parce qu'alors le plus misérable des hommes substitue réellement, et totalement, à lui-même Jésus-Christ. Au sens évangélique le plus incontestable, Dieu est le serviteur très obéissant de ceux qui l'aiment et les mauvais chrétiens se doivent reconnaître à ce signe qu'ils ne peuvent pas faire de miracles. J'ai dit souvent ces choses. Qui veut les entendre et les comprendre ? Il faudra bien pourtant qu'on y vienne, puisque le christianisme est absolu, et que les montagnes elles-mêmes doivent obéir aux plus petits frères du Fils de l'Homme.

Notre départ est fixé à mardi matin. Dix ou douze heures de chemin de fer, c'est beaucoup pour moi. Mais il paraît que Dieu me veut migrateur sur la fin de ma vie et je n'ai pas mieux à faire que d'y consentir le plus joyeusement qu'il se pourra.

Juillet

4. — Départ. Voyage. Installation. Chaleur atroce, lassitude immense. Accueil affectueux de notre hôte, le docteur Ampelosse, malheureusement neurasthénique, privé de toute énergie vingt jours sur trente, et plus malheureusement

encore dénué de vie religieuse. Comment un tel malade a-t-il pu s'emballer pour moi, au point de déclarer à qui veut l'entendre que je suis un écrivain de génie, l'*unique écrivain*, et que c'est précisément la véhémence de mon enthousiasme chrétien qu'il admire ? Mystère de plus dans ma vie encombrée déjà d'un assez grand nombre de mystères.

En acceptant, avec autant de résignation que de joie, cette villégiature périgourdine, j'ai surtout espéré d'agir utilement sur l'âme de ce malheureux. Sera-ce possible ?

Notre petite maison, très paysanne, bien qu'aménagée asssez confortablement, est située au bord de l'Isle, l'aimable rivière de mon enfance, à quelques pas du château de Piélevé, demeure d'Ampelosse, et à dix minutes de Saint-Expédit, village rudimentaire habité par cent cinquante ou deux cents êtres humains d'une rusticité incontestable.

C'est à Piélevé que je fus hébergé quelques jours, l'année dernière, au début de mes relations avec l'excellent docteur qui conçut alors le projet, maintenant réalisé, de nous avoir tout l'été dans son voisinage.

5. — Vu la vieille église aux trois quarts dé-

truite et privée de tout le décor qu'elle put avoir au XIVe ou XVe siècle, longtemps avant les mutilations et profanations huguenotes, quand elle était, comme tant d'autres ruines actuelles, une église abbatiale où priaient des peuples chrétiens qui ne se souviennent plus, aujourd'hui, d'aucune prière. Mais la vétusté de ces pauvres pierres nous touche le cœur et nous pensons, avec un sentiment de très douce mélancolie, que c'est là seulement que nous pourrons, pendant trois mois, visiter Notre Seigneur Jésus-Christ.

Le curé non moins indigent que son église toujours déserte se réjouit d'apprendre que nous serons les assistants fidèles de sa messe quotidienne, exhalant des plaintes amères sur le paganisme incurable de ses paroissiens, à commencer par notre hôte qui devrait donner l'exemple à la canaille.

7. — Article de néant dans la *Correspondance de Rome* (?) où je suis, à propos du *Vieux*, traité de moderniste et d'illuministe !!!

Le thermomètre marque plus de 30° à l'ombre.

8. — Voyage à Périgueux pour quelques achats nécessaires. Je n'ai pas le courage ni le temps de pénétrer dans cette ville où je suis né, il y a si longtemps, mais qui ne peut plus me donner

que de l'amertume et dont le faubourg, voisin de la gare, me comble de dégoût.

9. — Passages incriminés par la *Correspondance de Rome.* Mauvaise foi évidente et sottise parfaite. C'est précisément ce qu'il y a de meilleur et de plus fortement chrétien dans mon livre. Chose touchante. On ne me reproche aucune erreur, mais simplement et uniquement d'exister, de dire que j'ai une mission, comme si chacun n'avait pas la sienne. Le reproche de *modernisme* ne signifie rien, sinon la vilenie et le besoin de mentir d'un accusateur qui veut *aiguiller* le soupçon. Mon cas, très honorable, est celui de Mélanie. C'est ma personne qui est détestée. Tout ce que nous disons, elle et moi, on l'accepterait peut-être de n'importe qui. Nous sommes les Antipathiques. Mais parce qu'on voit en moi un artiste, je le suis plus encore que Mélanie.

10. — Service funèbre et messe. Nous étions en tout quatre assistants, sans compter un crapaud venu pour chercher un peu de fraîcheur et une cigale égarée loin du soleil.

13. — Ce devrait être, aujourd'hui, jeûne et abstinence laïques, puisque c'est vigile du 14 juillet, la plus grande fête de l'année.

14. — Orage avorté, pluie médiocre aussitôt suivie d'une chaleur plus écrasante. Ni lettres, ni journaux. Le 14 juillet on ne distribue rien. Le dimanche de Pâques ou de Pentecôte, oui, mais non pas le grand jour de la Fête Nationale.

15. — A Mme de L... :

Vous avez voulu me faire le grand honneur et la grande joie de m'écrire que vous n'avez jamais « rien lu de plus beau » que ma *Femme pauvre* Il est vrai qu'on me l'a déjà dit, mais rarement d'une manière qui m'ait été aussi agréable et dans un moment plus opportun. Je vous remercie donc du fond du cœur d'avoir fait cette charité à un vieil écrivain que les hommes ont peu récompensé et qui n'espère d'eux aucun salaire, ayant uniquement travaillé pour Dieu. Vous l'avez compris sans doute.

Je vous admire, Madame, de n'avoir pas eu peur de montrer un peu de votre âme au monstre que je parais être et que je suis en effet, puisque j'appartiens à cette race perdue des êtres humains qui pensent encore et qui osent dire leur pensée.

16. — Dimanche, messe paroissiale. Incommodés par d'ignobles jeunes filles d'un château voisin qui ne cessent de rire et de grimacer, ayant apporté un journal de caricatures qu'elles

lisent pendant la messe. Qu'est-ce que ces petites salopes viennent faire à l'église ?

Le meunier, homme juste qui ne met que très peu de plâtre dans sa farine, me parle des « pauvres gens » qui sont forcés, par crainte de la pluie, de moissonner le dimanche, me donnant à entendre que ces païens sont dignes de compassion, sinon d'éloges.

Feuilleton extraordinaire de la *Gazette de France* expliquant que le patron des aviateurs est nécessairement le prophète Élie. On avait bien pensé à Hénoch, mais le char de feu a déterminé la préférence. Ce qu'il faut admirer ici, c'est qu'on ait pensé aux deux seuls hommes qui ne soient pas morts, d'après la tradition, pour patronner des gens qui se cassent invariablement les reins.

17. — On me donne des nouvelles de l'abbé Bethléem, l'auteur imbécile de *Romans à lire et romans à proscrire*, dont j'ai parlé dans le *Vieux*. Cet abbé me reproche surtout de propager les divagations de Mélanie, ses « visions imaginées ». Il est de ces prêtres-auteurs qui renieraient cent fois Jésus-Christ pour se venger d'un blâme. Bas-bleuisme ou putanat sacerdotal.

18. — Il paraît que l'évêque de Grenoble est mort... « Voici un autre mort », m'écrit Borrel, « et c'est peut-être la même chose dans l'absolu ». (Coupure de journal) :

› *Etats-Unis. Enseveli sous des sacs d'or.* — Un accident peu banal vient d'arriver à San Francisco, à un employé du Trésor. Conduisant un truck dans les sous-sols de l'établissement, cet employé fut soudain littéralement enseveli sous une masse de sacs d'or qui glissèrent d'un *caveau* auprès duquel il passait. Dégagé de suite par ses camarades, il fut relevé dans un tel état qu'on a peu d'espoir de le sauver.

Fin de la lettre de Borrel :

J'ai lu avec ravissement un canon du concile d'Orléans, au VIe ou VIIe siècle, où les évêques sont nommés les hôtes naturels des pauvres et des pèlerins, et un autre concile de la même époque déclare que ceux qui toucheront aux biens des hôpitaux seront considérés comme *meurtriers des pauvres.* Le progrès dû à Voltaire exige qu'aujourd'hui ce soit précisément l'inverse.

La terrible chaleur semble augmenter chaque jour.

20. — Notre curé dévore mes livres. Etant un homme simple et de bonne volonté, il ac-

cepte très bien qu'un laïque puisse avoir quelque chose à lui apprendre, ce qui est inouï de la part d'un prêtre habitué jusqu'à ce jour à se désaltérer exclusivement à la source de pissat d'âne qu'on est convenu de nommer la *Bonne Presse*. Je l'instruis, autant que je peux, du mouvement littéraire contemporain, en lui faisant observer la paralysie générale de nos écrivains catholiques. J'ai le bonheur d'être compris.

21. — Il y eut un temps où je ne faisais pas de villégiature et où je me croyais malheureux !

22. — Je commence à désespérer de mon ascendant sur Ampelosse et sur sa femme, plus obstinée que lui, me semble-t-il. Nulle hostilité visible, mais une si parfaite ignorance et un désir si évident de continuer à croupir ! Quand je parle religion, ce que je fais avec une prudence extrême, il est clair qu'*on aime mieux entendre ça que d'être sourd*.

24. — La chaleur devient telle qu'on se demande si tout ne va pas périr.

25. — A Jean de L... :

Après votre lettre du 5, après les *deux* lettres un peu enivrantes pour moi de Mme de L..., je mériterais des châtiments si je ne vous écrivais pas. J'y suis fortement déterminé, d'ailleurs, par le sentiment d'un

devoir qui paraît être mien tout à fait. Sans parler de la chaleur horrible qui m'écrase ici depuis vingt jours ni des moustiques furieux qui me dévorent, comment voulez-vous que je dorme en paix sachant qu'un homme aimé de moi semble installé dans cette affirmation déplorable qu'il « n'est pas parmi les fidèles de l'Absolu » ?

D'abord contradiction manifeste, puisque vous me lisez au point de « vomir tout le reste ». Puis contradiction encore et beaucoup plus grave, puisque vous êtes chrétien. Vous savez pourtant qu'il faudra, de gré ou de force, y venir un jour, que Dieu est l'Absolu dans tous les sens et que nous sommes à Lui par Notre Seigneur Jésus-Christ *in quo omnia constant* ; en sorte que, par l'effet de la plus étonnante inattention, vous dites, en réalité, que vous n'êtes pas au nombre des fidèles de Jésus-Christ.

Je suis tellement dans cette pensée de l'Absolu que, quand on ne me parle pas *absolument*, il me semble qu'on ne me dit rien du tout et alors — je ne comprends pas. Mon inintelligence, toujours en raison directe du Relatif, réalise parfois ainsi comme un spectacle monstrueux. Quand on me dit, par exemple, en donnant un coup de pied à l'Evangile, qu'il est possible d'être le disciple de Jésus-Christ *sans tout quitter*, je deviens idiot instantanément. C'est même un divertissement à offrir.

Observation identique pour l'antisémitisme dont

j'ai l'ahurissement et la douleur d'apprendre que vous n'êtes pas exempt. J'avais pourtant orné votre bibliothèque d'un bel exemplaire du *Salut par les Juifs*. Qu'en avez-vous fait ? Il y a surtout, oh ! surtout le chapitre XI de saint Paul aux Romains que vous ne pouvez guère contester. C'est l'Esprit-Saint qui parle. Il y est dit que les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance : *Sine pœnitentia enim sunt dona et vocatio Dei*. Cela est dans l'Absolu et terriblement formel. Donc les Juifs sont toujours le Peuple de Dieu et tout leur est promis. Combien d'autres textes encore ! Que m'importe alors qu'il y ait des usuriers, des spéculateurs infâmes, des francs-maçons ? Dois-je prendre la résolution de ne plus manger de pain, parce que la plupart des boulangers sont des voleurs ?

Imposture capitale, d'ailleurs, si on y insiste. Le sophisme diabolique du *juif* Drumont a été de faire croire que les Juifs sont des protagonistes ou, si vous voulez, des incitateurs, alors qu'il ne peuvent jamais être — *par Décret divin* — que des instruments plus ou moins subtils aux mains de leur maîtres temporaires — les chrétiens — qui ont crucifié *par eux* le Rédempteur. Je vous prie de lire avec attention chacun des mots de cet alinéa qui n'est pas un lieu commun.

La Parole de Dieu me suffit. Quand même *tous* les Juifs — ô absurdité ! — seraient des canailles, à l'exception d'un seul qui serait un juste, sous le *vela-*

men, cet unique porterait sur lui la Promesse, la Parole d'honneur de Dieu, dans sa plénitude et dans sa force, et rien n'y serait changé.

Au surplus sachez que je mange, chaque matin, un Juif qui se nomme Jésus-Christ, que je passe une partie de ma vie aux pieds d'une Juive au Cœur transpercé dont je me suis fait l'esclave, enfin que j'ai donné ma confiance à un troupeau de Youpins — comme vous les appelez — l'un présentant l'Agneau, un autre portant les Clefs du ciel, un troisième chargé d'instruire toutes les nations, etc., et je sais qu'on ne peut être chrétien qu'avec de tels sentiments. Tout le reste est contingence banale et n'existe *absolument* pas.

27. — Excursion dans une grande île de notre rivière. Ampelosse nous en avait parlé comme d'une chose extraordinaire et n'avait pas exagéré. Il me semble que je m'en souviendrai toujours, de même qu'on se souvient de ces images puériles et merveilleuses qu'on admirait dans l'enfance et qui semblent plus *réelles* que tout ce qui peut être vu au cours de la vie.

Illusion d'une forêt enchantée. Ombre et silence sous des chênes druidiques dont quelques-uns sont plusieurs fois centenaires. On veut, paraît-il, les abattre par spéculation igno-

ble et c'est de quoi pleurer. Je souffre de ne pouvoir sauver cette solitude sublime où pourraient être construits un ermitage et une chapelle. Nous revenons avec cette pensée triste et saturés d'admiration.

28. — La canicule atroce continue. Telles sont, par décret, mes villégiatures : l'horreur durement sentie de n'être pas dans l'Absolu qui doit être mon presbytère et dont je ne peux sortir qu'en m'exposant aux plus odieuses contingences météoriques et humaines.

31. — Je suis trop fameux en Moravie. Mon ami Josef Florian me fait connaître les sentiments plus que bizarres d'une religieuse de son pays qui paraît m'avoir lu. Cette sœur Véronique, Polonaise de l'Ordre de saint François, l'a chargé de m'écrire que je dois prier pour le Pape Léon XIII qui souffre dans « le feu de soif » pour n'avoir pas été attentif à la voix de Léon Bloy qui est, d'après elle, « le coq chantant ». Elle insiste pour que soit secouru par moi ce pape « qui ne voulut pas régner ».

A Josef Florian :

Votre sœur Véronique est dans l'illusion la plus étrange. Elle dit que Léon XIII est puni de *sad éso-*

béissance pour n'avoir pas été attentif à ma voix ! Evidemment sœur Véronique imagine, me supposant inspiré de Dieu, que je suis un homme fort célèbre dont la voix retentit très loin et très fort. C'est le contraire qui est la vérité. Je suis inconnu à peu près universellement, surtout à Rome, et Léon XIII n'a jamais dû entendre prononcer mon nom. Sans doute, à la rigueur, il aurait pu le connaître, s'il avait daigné faire un recensement *exact* de toutes les forces intellectuelles de la France. Travail de recherche peu compliqué qu'il aurait fallu confier à un homme d'un discernement supérieur et animé de l'esprit de justice. Mais Léon XIII, hélas ! n'avait de zèle que pour la politique, et quelle politique ! Ce malheureux pape n'a donc pu être coupable, en ce qui nous occupe, que d'une prévarication très indirecte, très aveugle, et non pas du tout comme l'entend votre franciscaine.

Je ne sais pas, d'ailleurs, comment il se pourrait, sauf miracle, même avec la meilleure volonté, que ma voix arrivât au Chef de l'Eglise. Apôtre, si on veut, du christianisme *absolu*, je suis et je dois être un objet d'horreur ou tout au moins de défiance extrême pour la plupart des membres du clergé moderne, évêques ou simples prêtres, qui veulent, au mépris de saint Paul, que l'Evangile soit « conforme » aux maximes du monde ! Si je devenais assez célèbre pour qu'il ne fût plus possible de m'étouffer,

mille voix ennemies s'élèveraient contre la mienne, et la vérité, en ce qui me concerne, n'arriverait pas jusqu'au seuil du Vatican. Vous l'avez éprouvé en Moravie, à l'occasion de *Celle qui pleure* que vous cherchiez à répandre et vous ne pouvez guère avoir d'illusions.

J'ai fait cependant ce qui m'était demandé pour l'âme de Léon XIII, persuadé que ce Pape est loin d'avoir accompli son devoir sur la terre et qu'il peut avoir beaucoup à souffrir. Mais, je vous en prie, dites à sœur Véronique que je ne veux pas qu'elle me prenne pour ce que je ne suis pas, c'est-à-dire pour un prophète et que ce rôle ne me convient pas du tout. Je suis seulement un pauvre homme essayant de dire la vérité à ceux qui la veulent entendre et c'est tout. Je ne lui demande que de me secourir de ses prières, mon chemin étant très rude.

Paris-Journal commence un roman de Paul Bourget, *La Grande Sœur*. Occasion peut-être de faire ce que je fis en Danemark pour *Fécondité* de Zola, une série de notules au jour le jour.

Je ne sais pas si je pourrai tirer grand'chose de ce feuilleton. La médiocrité du début est parfaite. Il s'agit d'abord d'un « manque d'adaptation entre la culture cérébrale et le milieu »,

c'est-à-dire d'un jeune homme pauvre qui donne des leçons dans une maison riche et qui en est ébloui jusqu'à « l'hypertrophie »! Je crois voir Paul à vingt ans.

Il se donne, d'ailleurs, tout entier dans ces trois lignes :

D'ordinaire l'existence (*sic*) humaine est d'autant plus profonde qu'elle est plus étroite, pourvu toutefois que cette étroitesse n'aille pas jusqu'à l'indigence.

Il veut dire probablement que la pauvreté enrichit le cœur, mais que la misère le ruine. Telle est sa traduction d'un axiome rudimentaire. Un peu plus loin :

Cet organisme trop vibrant était touché de névropathie, mais, on ne l'a pas remarqué assez (avant Bourget), le déséquilibre peut déplacer notre axe intérieur d'un côté ou d'un autre, vers le haut ou vers le bas (!). Le fils du petit libraire s'était, lui, déséquilibré par en haut.

Le fils du petit professeur, Paul Bourget, n'a pas eu cette aventure. Il a dû se déséquilibrer par les deux bouts, et c'est ainsi qu'il est devenu académicien.

Ce pauvre Bourget est si *étroitement* dénué de personnalité qu'il lui est impossible d'écrire sans emprunter des formes de Balzac ou de Stendhal et cela de plus en plus, me semble-t-il. D'autres que moi, sans doute, le remarqueront.

Août

1er. — Suite du feuilleton :

Quel physiologiste (Il paraît que Paul commence à sentir le ridicule d'être *psychologue* à perpétuité) expliquera la permanence, dans *les profondeurs inconscientes* d'un organisme de femme, d'un instinct avertisseur qui la met en communication avec l'enfant sorti de sa chair et les dangers qu'il peut courir ?

Le plus vigoureux de nos stylistes, Cambronne, aurait su répondre à cette question.

Il possédait cette faculté redoutable et si peu définie (Définis-la donc, imbécile !) qui est *l'imagination du sentiment.*

Si on se rappelle que c'est Bourget qui parle en se regardant lui-même, on comprendra le

mot *redoutable*. Fort contre l'ennui, comme Jacob contre l'Ange, cette lecture me promet tout de même un peu d'agrément.

J'apprends que les leçons du jeune homme pauvre lui rapportent cinq cents francs par mois, chose tout à fait vraisemblable. Il s'agit, n'est-ce pas ? de ne pas déconsidérer l'adolescence de Paul qui donna des leçons avant de devenir immortel. La pauvreté d'un jeune homme intellectuel consiste à être privé de châteaux et de dames aux ongles « brillants comme les pierres de leurs bagues », et l'indigence du même jeune homme, c'est de n'avoir que six cent francs de loyer et de se bourrer uniquement de pommes de terre.

2. — Borrel ne se lasse pas de me faire part de ses trouvailles :

... Sur le caveau provisoire d'un entrepreneur juif de sépultures, à Montparnasse, on lit ce mot stupéfiant : *Ascenseur*. Eh ! oui, les *maccabés*, tout comme vous et moi, prennent maintenant l'ascenseur pour venir respirer l'air frais. Renseignements pris, il est vrai qu'un ascenseur dessert les caveaux Provisoires. Mais faire de la réclame avec ça !

La République met au concours 100.000 francs

(Tombez à plat ventre) pour rémunérer un artiste (!) qui se sentira le cœur assez à l'abri du mal de mer pour portraiturer les gueules putrides de Mme Boucicaut et de Mme de Rothschild !!! Je ne me rappelle pas si le monument doit être en bronze ou en marbre, ou en une autre matière. Voyez-vous ce sujet proposé à Michel-Ange ! Ceci est affiché et placardé en blanc, couleur officielle de l'Etat, dans tout Paris.

Suite du feuilleton :

Les situations valent ce que valent les sensibilités. Sous des dehors gauches et maladroits, celle d'Eugène Montrieux était exquise.

Maigre récolte. Je savais déjà, depuis environ trente-cinq ans, que la sensibilité de Bourget est parfaitement exquise et que, par conséquent, sa situation, en tout temps et en tout lieu, particulièrement à l'Académie, n'a pu manquer d'être exquise. Style :

Il se sentait heureux, gai, léger, à respirer l'air de la jolie et claire matinée de mai. Il regardait le ciel d'un azur tendre, fin et vaporeux, la caresse du soleil sur les maigres arbres du boulevard parés de leur verdure nouvelle...

3. — Premières communions. Trois enfants seulement. Je me sens très ému en priant pour ces pauvres petits à qui sera refusée, sauf miracle, toute vie surnaturelle consécutive à ce sacrement, dans leur milieu bestial de paysans païens et hypocrites.

Malgré la chaleur, la belle amitié des Ampelosse a l'air de moisir. Déjà l'enthousiasme des premiers jours semble presque éteint. Nous ne savons pourquoi. Il est vrai que de nouveaux hôtes, un inconnu et sa femme, sont à Piélevé. Il ont sur nous cet avantage d'être quelconques et surtout d'ignorer Dieu, ce qui nous enfonce. On est toujours poli, attentif même à ne pas nous déplaire, mais nous devenons peu à peu inexistants et, dans le pays, on commence à voir en nous des amis pauvres hébergés. Situation nouvelle. Naguère, à Paris, on ne savait pas se passer de nous et la table était toujours mise. Quand nous arrivions, une ou deux fois par quinzaine, des cris de joie nous accueillaient. Tout ça est changé. Depuis plus de quatre semaines, pas une seule fois nous n'avons été invités à partager un repas. Nous pourrions mourir de faim à la distance d'un jet de pierre. C'est inouï en Périgord où il y a encore des traditions

d'hospitalité. Je n'y comprends rien. Quant aux espérances que nous avions pu concevoir pour les âmes de ces pauvres gens, il faut décidément y renoncer. Mais alors, que sommes-nous venus faire ici ?

4. — Suite du feuilleton :

On ne choisit pas son destin, puisqu'on ne choisit pas son amour. Il (le héros, c'est-à-dire Bourget) appartenait au groupe de ces jeunes plébéiens de forte culture qui reviennent, à travers Taine et ses élèves, aux antiques vérités sociales... Le malheur veut que chez la plupart de ces jeunes gens il y ait désaccord entre la raison et la sensibilité. Ils pensent traditionnellement et sentent romantiquement.

Notre Paul, heureusement équilibriste, a pu échapper à ce malheur. Si quelque chose est remarquable en lui, c'est le niveau identique de sa raison et de sa sensibilité et leur égal degré de température. Au surplus, il se reconnaît « beaucoup d'imagination », « ayant *composé*, entre sa quinzième et vingt-cinquième année, un millier de vers ».

Il traversait cette crise de la quatrième génération qui est l'épreuve de toutes les aristocraties, les in-

dustrielles et les financières comme les autres. On dirait que la nature sociale désireuse de retremper sans cesse les familles dans le creuset commun, répugne à la fixation des supériorités dans une même lignée. Elle procède tantôt par l'épuisement du type et la dégénérescence, tantôt, etc.

Bourget, qui est au moins un duc dans l'aristocratie du roman-feuilleton, est heureusement privé de lignée et par conséquent n'a pas à craindre l'épuisement de son type. Il nous fait entrevoir d'ailleurs, un peu plus loin, que « les réalités de la vie sexuelle » ont dû être, « pour son adolescence chaste, une épreuve extrêmement douloureuse ».

6. — Suite du feuilleton. — La main d'un industriel, très riche, naturellement :

Elle était bien remarquable cette main, si intellectuelle dans sa vigueur, avec ses doigts longs et déliés.

Paroles de l'industriel :

On ne dit pas : ma fortune, mon établissement, on dit : la fortune que je laisserai à mon fils, etc. On dit : mon héritage. Pour un père, c'est le plus beau mot de la langue.

Mais alors, quand on n'est pas père ou qu'on ne peut pas l'être, quel est donc le plus beau mot ?

Le besoin de se survivre dans ses œuvres par quelqu'un de son sang est une des plus belles choses humaines.

Idée peu géniale empruntée par Paul à son ami Frédéric Masson, dans l'Introduction ridicule de celui-ci à son assommante histoire du Roi de Rome.

Tout de même, survivre à Bourget dans les œuvres de Paul Bourget !!! Entendez-vous cela, ô chastes étoiles ?

7. — Rien à glaner dans le feuilleton. Il y a un jeune homme, riche bien entendu, qui sanglote et pousse des cris d'horreur, parce que sa maman fait la noce, ce qui est, on en conviendra, aussi neuf que vraisemblable, d'autant plus vraisemblable que cet adolescent paraît ignorer l'existence de Dieu. Son précepteur Paul Bourget, colonne de l'Eglise, a oublié de l'en informer.

Notre curé continue à dévorer mes livres avec le plus joyeux appétit. C'est si nouveau pour lui ! Remarque étrange. Il ignore les Mar-

tyrs Auxiliateurs dits *Apotropéens* qui furent les grands Invoqués du Moyen Age, bien que sa pauvre vieille église soit dédiée à l'un d'eux. « On ne nous en a jamais parlé au séminaire », m'explique-t-il. Quel enseignement leur donne-t-on à ces pauvres séminaristes ? Rupture lamentable des Traditions anciennes. Interruption de la vie sublime dès le XVI[e] siècle.

Entrepris ma très difficile Introduction à la *Vie de Mélanie*.

8. — La chaleur augmente encore. Un thermomètre exposé au soleil, quelques minutes, éclate à 62°. On succombe dans cette fournaise.

9. – Suite du feuilleton :

C'est une vérité banale qu'à souffrir à deux on souffre moins.

C'est peut-être l'*unique* explication du mariage de Paul. Mais je renvoie cela à l'auteur de l'*Exégèse des Lieux communs* qui nous dira peut-être ce qui se passe quand on est trois ou quatre ou même cinquante. Style :

Eugène n'aurait-il pas tenté de secouer la pointe enfoncée dans son cœur en se révoltant *là contre* ?

Le délicat et timide Eugène (lisez Paul) n'avait jamais pu lire sans s'y reconnaître, comme jadis Maurice de Guérin, le vers fameux (cheville, pourquoi *fameux* ?) de La Fontaine : « Il était douteux, inquiet ».

Ceci pourrait bien venir de moi. Barbey d'Aurevilly m'a raconté plus d'une fois, et j'ai dû le dire à Paul, qu'une de ses grandes impressions de jeune homme avait été le début de cette fable *Le lièvre et les grenouilles* récité par son camarade à Stanislas, Maurice de Guérin. « Il y faisait tenir », me disait Barbey, « toute l'élégie de l'inquiétude ».

Ah ! si Bourget pouvait savoir que je lis avec un tel soin sa *Grande Sœur !* Arrive une histoire de montre absolument imprévue, hors-d'œuvre inexplicable qui se présente comme des cheveux de cuisinière sur la confiture. C'est tout simplement la montre de Paul, un « miracle de bijouterie » qu'il fallait bien placer quelque part et qu'il fait sonner « avec un joli timbre argentin et clair ». Mais il refuse de dire le prix qu'elle lui a coûté, craignant de passer pour un « prodigue », et il continue sa petite couillonnade dramatique.

Article de l'abbé Moreux, *Les Bizarreries de*

la foudre, où sont racontés, en assez grand nombre, des faits réellement bizarres où il semble que la foudre se soit complue aux plus étranges mystifications : gens mis plus ou moins complètement à nu par le tonnerre ; objets transportés à distance, avec détails comiques, etc., etc.

Partout c'est la fantaisie, le caprice *à l'état de règle*, souvent la facétie macabre, et tout cela nous apparaît tel *parce que* nous sommes dans l'ignorance la plus profonde des lois qui régissent l'électricité.

Celui qui parle ainsi est un *prêtre!* Cet ecclésiastique ignorant saint Paul n'est pas même averti par ce fait qu'il raconte comme une singularité : « La foudre tombe sur un buveur dégustant du vin dans un gobelet d'argent ; elle lui arrache la coupe des mains et la transporte au milieu d'une cour, sans renverser une goutte de liquide. » *Spiritualia nequitiæ in cœlestibus.*

Reçu *Le Christ et la Patrie* par Grillot de Givry. Je lis par curiosité cette étude antimilitariste. Lieux communs déclamatoires pour dissimuler une frousse sentimentale. Confusion systématique, obstinée, de l'internationalisme avec le catholicisme. « Il n'y a pas de race élue »,

ose-t-il dire, et cela pour les Hébreux aussi bien que pour les Français. Il insiste avec une véhémence fort ennuyeuse sur cette rengaine : « Le meurtre isolé fait horreur, le meurtre en grand nombre est glorieux. » Tel est le niveau intellectuel de cet occultiste.

10. — Je croyais que l'excessive chaleur était le pire mal. Il y a les mouches en nombre infini qui me tourmentent sans relâche, me donnent la fièvre, me désespèrent et cela quand j'ai le plus besoin de toute ma force. Je suis à l'endroit le plus difficile de mon *Introduction.*

11. — A André Dupont :

Je reçois votre petite lettre qui ne dit pas un mot du fâcheux accident dont vous avez été victime. Légèreté ou distraction inconcevable. Il a fallu une feuille lue, hier matin, pour me l'apprendre. Ainsi donc vous étiez officier de cavalerie à mon insu, et vous avez été *tué* avant-hier par une auto, ayant fait auparavant une copieuse noce. C'est du propre. Vous comprenez avec quel saisissement j'ai pu lire ça.

N'y pensons plus. J'ai reçu votre article du *Catholique* et j'en suis très content, mon cher défunt. Je regrette seulement que vous n'ayez pas un cimetière plus agréable que cette revue belge. Tout de même vos quatre pages m'ont un peu réconforté.

12. — Lettre de Florian, suite de l'histoire de sœur Véronique, peu compréhensible pour moi. Cette sœur veut que Léon XIII ait été parfaitement informé de moi et de mes écrits « par l'intermédiaire de mon ange gardien et de l'ange gardien de ce pape » ! Elle dit savoir, par révélation, que Louis XVI, loin d'être saint et martyr, « est un maudit en enfer pour des péchés cachés *contre le VIe commandement* », ce qui est curieux. Mais elle affirme aussi qu'un roi de France doit sortir de la « semence » de Naundorff. Puis, quelque chose d'inouï concernant Boniface VIII, Basile II et Napoléon considérés comme de très grands saints ! C'est tout à fait fantastique.

Je voudrais que cette personne parlât ainsi de certains grands acteurs historiques *dont je n'aurais pas dit un mot* dans mes livres qu'elle me semble avoir lus à travers la traduction de Florian, sans les comprendre, et dont elle me paraît hypnotisée. Le Bulgaroctone, par exemple, en service près de « la Sainte Vierge » et « tout proche de saint Michel » ! Voilà ce qui me dépasse complètement.

« Je la croyais seulement pieuse », me dit Florian. « Maintenant je vois que ces choses

lui viennent de quelque compréhension surnaturelle de votre œuvre. Il est certain qu'elle a le don de discernement des esprits. »

Je pense, moi, qu'il faudrait mettre à l'épreuve son *humilité*. Ce serait décisif.

14. — *Appel aux petites âmes !* Titre d'une brochure pieuse découverte par un de mes amis.

18. — Dédicace du *Salut par les Juifs* à une jeune fille :

Voici celui de mes livres que je préfère et qui m'a le plus coûté. Il n'a que 160 pages, mais dites-vous que chacune d'elles est peut-être une goutte du Sang de Jésus au Jardin de son Agonie, et priez quelquefois pour le pauvre homme qui les a recueillies à genoux et en pleurant.

Nous remarquons, une fois de plus, comme une chose bizarre que, depuis notre installation ici, nos hôtes ne nous ont pas une seule fois prié de manger chez eux, omission dont nous n'aurions jamais pu être capables. Nous ne savons que penser.

20. — Orage raté, comme plusieurs autres déjà. Tonnerre et pluie, tout juste pour exaspérer le soleil et les insectes.

Bourget cesse d'être *notable*, mais l'Angle-

terre est en feu et on s'y massacre. C'est une consolation.

21. — Mon filleul Jacques Maritain m'écrit qu'il a eu l'occasion d'assister à un *congrès cantonal* sous la présidence de Mgr Gibier. Cet excellent évêque de Versailles est persuadé que le salut de la France est dans la gymnastique et ses malheureux curés, eussent-ils des âmes contemplatives, sont forcés de s'en occuper. Le pontife confond évidemment les deux vocables : Régénération et *rétablissement.*

Exploit, qu'on me certifie authentique, d'un curé de Paris s'adressant aux enfants qu'il prépare à la première communion. « Eh ! bien, mes enfants », leur dit-il, « qui est-ce qui veut communier l'année prochaine avec brassart ou cette année sans brassart ? Que ceux qui sont pour le brassart lèvent la main ».

Tous, naturellement, ont levé la main. Et voilà comment le pape est obéi.

22. — Achevé l'Introduction à la *Vie de Mélanie.* Je ne sais ce que vaut ce travail qui m'a coûté les plus pénibles efforts.

Parcouru un opuscule d'Ernest d'Hello reçu ce matin, série de prières médiocres, raclure de vieux tiroir. Hello était un hôte bienveillant et

ambitieux, toujours disposé à l'hospitalité la plus somptueuse ; mais il vit venir chez lui trop d'idées pauvres qu'il croyait opulentes, qu'il traitait en conséquence et qui le ruinèrent.

Fin inattendue, tout à fait soudaine, de *la Grande Sœur* de Bourget. J'avais renoncé à mes notes, mais j'espérais au moins l'*explication du titre.* Il faut renoncer même à cela et se dire que ce roman-feuilleton inerme et châtré ressemble à ces cartes énigmatiques qui eurent du succès, il y a vingt ans : « Où est le concierge ? Où est le garde champêtre ? etc. » En attendant la solution, l'impuissance de cet académicien paraît avoir quelque chose d'*oriental.*

25. — Lettre délicieuse de mon cher filleul Pierre-Matthias van der Meer annonçant sa très prochaine visite, accompagné de sa femme Christine et de leur aimable enfant.

26. — Depuis deux jours les feuilles sont remplies de la disparition de la *Joconde* inexplicablement volée au Louvre. Que signifie cette rage contre les œuvres d'art qu'on fait disparaître quand on ne s'efforce pas de les détruire ? Je ne regrette pas beaucoup *le sourire mystérieux*, n'ayant pas la fine sensibilité de Paul, ami de ce lieu commun. Il serait curieux

d'entendre là-dessus l'auteur de la mystérieuse *Grande Sœur*.

29. — Idée flottante. Si, pour mon livre sur Napoléon, je relevais dans le *Missel* romain ce que disait la Liturgie, chacun des jours les plus importants de la vie de cet homme extraordinaire ! Cela me donnerait peut-être l'ossature surnaturelle de sa destinée.

31. — Visite à Ampelosse que je trouve morne et accablé. Impossible de secourir ce malheureux qui se refuse à toute consolation religieuse et qui n'a près de lui que des inférieurs préférés à nous. J'ai pensé souvent que la neurasthénie qu'on rencontre partout maintenant et qui a tellement le caractère d'une illusion diabolique, devrait être traitée par l'exorcisme. Abolition de la volonté, impulsion fréquente vers le suicide, comment ne pas reconnaître l'Ennemi à de tels signes et aussi comment ne pas voir que ce mal, si parfaitement inconnu *avant* 1864, s'est propagé surtout depuis l'institution démoniaque du *divorce ?*

Tout cela est horriblement triste et il est temps que viennent à notre secours nos filleuls bien-aimés.

Septembre

3. — Ils sont venus hier soir, nos cher filleuls, les van der Meer. Je suis prié de lire mon Introduction à la *Vie de Mélanie* et je n'aurai jamais un succès plus enivrant. Une chère âme pleurait dans la lumière... Je commence à voir l'importance de ce travail accompli avec tant de peine et l'extraordinaire secours que j'ai reçu.

4. — Visite à Ampelosse de Pierre et de moi. Aveux lamentables de cet obsédé qui se croit inguérissable et qui parle en désespéré. Vainement je lui conseille d'aller trouver Pie X qui le guérirait peut-être. Il objecte absurdement l'impossibilité du voyage. Sa femme pourrait l'y décider et c'est assurément ce qu'elle ne fera pas. *Amariorem morte mulierem*, a dit Salomon.

6. — On tâche de vivre dans la fournaise. Parlé avec notre curé de l'affreuse misère d'âme d'un grand nombre de membres du clergé. Ainsi passent les heures brûlantes.

8. — Messe de la Nativité de Marie. Pierre à

l'harmonium accompagne le violon de notre Madeleine et mon délice est inexprimable. En dehors de nous, une seule assistante chenue et désertique dont le pauvre curé eût été forcé de se contenter si nous n'existions pas.

9. — Il est parlé du manque de foi de beaucoup de prêtres. Thème trop connu. Universel soupir de toutes les âmes simples et droites en présence de cette horreur.

Messe du petit Pierre-Léon. Ce cher enfant prédestiné et ne respirant que pour Dieu a retenu à peu près exactement tous les gestes du prêtre à l'autel. Il s'efforce de les reproduire devant un petit tabernacle fabriqué par lui, s'étant accoutré de je ne sais quels simulacres d'ornements. Du fond de son éternité, avant même qu'il créât le visible et l'invisible, Dieu se complaisait en cette âme délicieuse qu'il tire à lui de si bonne heure, avec tant de force.

10. — Appris la mort de Joseph Menard. Il était devenu député et pouvait se croire promis à toutes les cimes. Fin d'une vie laide et médiocre.

Donné quelques-uns de mes livres au curé. Dédicaces :

Le Fils de Louis XVI. Lisez attentivement l'épigraphe et dites-vous que je n'ai pas écrit la dixième partie des horreurs que suppose un tel sujet historique.

Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne. Si ce livre vous donne autant de joie qu'il représente de douleur, vous mourrez de plaisir avant d'en voir la fin.

L'Invendable. « Inachetable » serait peut-être mieux dit. Songez qu'on ne pourrait pas nourrir un honnête cheval avec ce que me rapporte ma littérature.

Exégèse des Lieux communs. L'Oraison dominicale et la Salutation angélique sont aussi des lieux communs — éternels. Mais le Bourgeois les ignore.

Pages choisies. Plût à Dieu qu'un ange eût été chargé de ce choix ! Des 400 pages de ce pauvre bouquin, que resterait-il ?

13. — Destruction d'une avenue d'arbres magnifiques dont la vue nous enchantait. Nous les voyons couchés sur le sol, abattus par la volonté d'un ignoble propriétaire. Il est au pouvoir d'un goujat de détruire les plus belles œuvres de Dieu.

14. — Je ne vois presque plus Ampelosse. Mon ennui est extrême de trouver toujours près de lui cet homme de néant, son hôte et son ombre, dont la compagnie paraît lui suffire et

je suis consterné, effrayé, en songeant que mon voisinage, pendant trois mois, lui aura été si parfaitement inutile.

17. — Le curé devait dîner chez nous. Ne le voyant pas venir, nous décidons de le relancer. Pierre, plus agile que moi, court au presbytère et le trouve encombré d'un curé du voisinage, un ecclésiastique bellâtre et sot qui nous a déjà dégoûtés deux ou trois fois, mais dont il ne sait pas se débarrasser. Ce confrère, ministre sans aucun zèle et probable espion, lui fait peur. « Nous, les prêtres, d'abord, les laïques après. » Ainsi a parlé l'intrus pour s'imposer à sa table et l'empêcher de venir à la nôtre. C'est un pasteur gyrovague et pique-assiette, fort empressé de plaire aux dames des chefs-lieux de cantons circonvoisins. J'ai su qu'on peut le rencontrer partout excepté au milieu de son troupeau qui, d'ailleurs, ne souffre pas de son absence, n'ayant aucun besoin de son ministère. Combien sont-ils, dans le ci-devant royaume très chrétien, ces épouvantables prêtres ?

20. — Déjeuner avec Pierre chez le curé. Tout allait bien lorsque arrive la soutane mentionnée le 17. Alors je ne sens plus que de la crispation de cœur et un extrême besoin de

« dissiper ce superbe ». Je parle naturellement de mon horreur pour les prêtres mondains qui ne désirent certes pas le martyre, de ceux qui expédient leur messe en un quart d'heure, ce qui est le cas de celui-ci. Je parle surtout de mes notes journalières sur les hommes et les choses d'ici et, en particulier, sur les ecclésiastiques, ce qui semble faire impression. Remarqué, entre autres vilenies, une assez forte nuance de mépris pour saint Benoît Labre, sentiment de séminaire que je combats aussitôt en plaçant cet admirable guenilleux auprès de saint François de Sales toujours exalté par les élégants du sacerdoce, comme un géant auprès d'un pygmée.

22. — Jeanne Termier m'écrit avoir entendu ceci au réfectoire de la Salette : « La Salette n'a pas encore eu son Lasserre ! » On a fait ce qu'on a pu pour l'avilir, mais cet opprobre lui a manqué jusqu'à ce jour, c'est bien vrai.

24. — Madeleine fait irruption avec fracas, toute ruisselante. En jouant avec le bateau du meunier, elle est tombée dans l'eau, heureusement peu profonde en cet endroit, et a pu se précipiter immédiatement à la maison où sa mère l'aide à changer de vêtements. Mais cela

pouvait être grave et nous en avons été un peu bouleversés. Occasion de sentir combien je suis, aujourd'hui, peu armé contre les terreurs, les chagrins ou les catastrophes qui ont rempli ma vie douloureuse.

25. — A Alfred Pouthier :

Le terrible soleil s'éteint, mais moi, je ne m'allume guère. J'ai eu tout juste assez de forces pour écrire les quarante pages de mon Introduction à la *Vie de Mélanie*, dur pensum qui est, m'assure-t-on, un chef-d'œuvre. J'y consens très volontiers, mais il ne me reste plus un globule de génie. J'avais cependant promis et même rêvé de vous conditionner une lettre sublime, aussitôt après ma libération. Il faut donc enfin que je m'exécute, que je marche sans appareil de locomotion, c'est rude.

Vos *Soliloques* me plaisent. Je le dis très haut. Certaines pièces m'ont vivement impressionné, je le déclare. Vous avez eu les honneurs du Silence et c'était justice. Vous êtes chevalier de cet Ordre insigne dont je suis le Grand Maître. Il convient alors que vous grimpiez à moi comme le lierre grimpe à un vieux chêne insulté par les ouragans. Tout cela est dans la nature.

Malheureusement je n'entends rien à la poésie. Je suis le bourgeois du Surnaturel, le philistin du Miracle, et je comprends rarement ce qui m'est dit en des

lignes d'inégale longueur par des personnes chevelues qui entreprennent de me révolutionner. Lorsqu'il m'est arrivé d'écrire sur Baudelaire, Verlaine ou Jeanne Termier, vous avez dû admirer la virtuosité peu ordinaire de mes réticences et combien j'excelle à ne rien exprimer du tout. C'est bien simple. Je ne *sais* pas.

Quand on me présente un poème, mon premier mouvement est de fuir dans la direction de mes puits, les puits de mon âme, si vous voulez. Il y a celui de la Douleur qui est sans margelle et dans lequel sont tombés deux de mes enfants. Il y a celui de l'Inquiétude, que je rencontre infailliblement aussitôt que j'ai réussi à esquiver le premier. Il y a celui de l'Espérance, insondable gouffre très fermé que je n'ai jamais pu explorer de l'œil qu'à travers les très vieilles planches de l'Arche du Déluge qui en interdisent l'accès — en pleurant et frémissant de ne pouvoir y abreuver tous mes chameaux. Il y en a d'autres encore que je n'ose dire... Je me réfugie là en homme pratique, assuré que les poètes ne m'y suivront pas.

Pourtant vous avez eu cette audace. Alors je vous dis qu'il m'est tout à fait égal que vous ayez suivi Baudelaire, avant de me suivre. Ce pauvre grand rêveur tourmenté sait, depuis longtemps, ce que vous avez paru entrevoir deux ou trois fois, c'est-à-dire que nous sommes tous, même les crapules, même les im-

béciles, infiniment plus près de Dieu que des créatures et qu'Il est notre unique Fin.

Toujours en homme pratique et qui ne s'en fait pas accroire, je me mets moi-même au défi d'avoir une autre pensée et vous qui me faites l'honneur de me suivre après avoir tant suivi Baudelaire, « en marchant au milieu de chiens mélancoliques », vous êtes bien forcé de sentir que nous voyons clair, lui du fond de sa tombe, moi du haut de ma montagne.

J'appareille souvent pour le ciel, très souvent.
Un homme, quel qu'il soit, m'inflige des supplices.
... La vie est une cité morte.
Avec une catin au seuil de chaque porte.

Eh ! oui, c'est là votre vision personnelle, plus précise et plus aiguë, me semble-t-il, que la vision de Baudelaire dont vous avez cru être l'enfant...

26. — Les journaux annoncent la mort d'Henry Houssaye, le dernier homme de talent qu'il y eut à l'Académie. Ce Corps illustre appartient désormais aux Hanotaux de la politique et aux Donnay ou aux Rostand de la chienlit nationale.

Immense catastrophe à Toulon. Le cuirassé la *Liberté* détruit par une explosion et détruisant autour de lui les vaisseaux voisins. On avoue 400 morts, sans compter les blessés. Cela immé-

diatement après les fanfares de triomphe proclamant « la renaissance de notre marine ».

27. — Mot de Delcassé ministre de cette marine renaissante : « C'est un *injuste* désastre » ? Dieu seul est coupable.

28. — Le célèbre Edison, si absurdement admiré par Villiers de l'Isle-Adam, a fait cette réponse à un interviewer berlinois qui lui demandait ses impressions sur l'Allemagne qu'il vient de parcourir :

— Il y a entre votre pays et la France une différence qui m'a frappé. En France, j'ai vu partout des cathédrales ; chez vous, partout des cheminées... Ce sont les cheminées que je préfère !

A rapprocher de cette appréciation célèbre d'un autre Américain : — A Paris vous avez la Vénus de Milo, mais à Chicago nous tuons cent mille cochons par jour !

Octobre

2. — Pignoufs-sur-l'Isle. Etrange petite ville balzacienne où des vestiges d'un passé lointain sont rencontrés par nous à chaque pas. On s'y

est beaucoup massacré à l'époque des huguenots. La très vieille église, fort curieuse, fut un lieu de pèlerinage, un centre de piété dans des temps anciens. Nous visitons la crypte où des cadavres très nombreux furent précipités et qui devint ainsi un ossuaire découvert seulement deux cents ans plus tard. L'industrie principale de ce chef-lieu de canton paraît être l'exportation des imbéciles.

6. — Ampelosse nous a proposé une excursion dans les bois situés au-dessus de Saint-Expédit. A cette hauteur une sorte d'étang ou de mare aux fées croupit sous de magnifiques ombrages. Le pauvre docteur tenait à nous montrer cette mélancolique image de lui-même.

En descendant un peu, nous voici sur un plateau sauvage où ne poussent que des genévriers et d'où l'on voit l'admirable vallée de l'Isle, rivière autrefois chrétienne qui se déroule maintenant, comme un scolopendre venimeux, dans cette campagne de Jésus-Christ que le blasphème et l'avarice ont empoisonnée.

Nous allons partir dans quelques jours. Dieu merci ! nous n'entendrons plus parler de cet affreux curé de L... parasite et cauchemar du nôtre. Cela devient une obsession d'épouser le

souci constant de ce pauvre prêtre à l'égard de son indigne confrère dont il nous raconte les turpitudes : mépris de ses devoirs, vagabondage continuel, cupidité, duplicité, curiosité tournée vers les femmes, les *Philothées*, comme on dit au séminaire, peut-être pis encore. N'ayant pas assez de caractère pour s'en débarrasser, il s'en plaint sans cesse. La nuit dernière, il avait été forcé de l'héberger et, ce matin, l'indigne prêtre, inquiet de ma présence à l'église, avait attendu mon départ pour bâcler odieusement sa messe, selon sa coutume. Cette histoire nous exaspère.

[Aujourd'hui, 11 juillet 1913, vingt-deux mois s'étant écoulés, on nous apprend la mort presque subite de notre malheureux ami, le curé de Saint-Expédit. La personne du pays qui nous en informe raconte que le jour même, dimanche dernier, il avait dû remplacer au loin le confrère absent, probablement affairé parmi les jupes, et revenir en toute hâte pour officier de nouveau dans sa propre église, après quoi il s'est couché pour mourir. Il y a lieu de supposer que cet excès de fatigue infligé à un homme déjà malade a été la cause déterminante de sa mort. Parasite même du cercueil, le frétillant curé de L. sera consolé sans doute par ses Philothées.]

7. — Périgueux. Il ne fait pas bon revoir, à soixante-quatre ans, les choses qu'on aima ou qu'on admira dans l'enfance. Sans doute, il y a Saint-Front, la fameuse cathédrale romano-byzantine vénérée par les archéologues du monde entier, dont la beauté colossale étonne mes compagnons et moi-même. Mais ce n'est pas la cathédrale aux vieilles pierres d'autrefois, *ma* cathédrale, et la restauration, quelque pieuse et attentive qu'elle ait été, en a fait une chose nouvelle qui déconcerte mes souvenirs. Cependant elle me force de penser à la Basilique de Montmartre qui n'est qu'une complication fâcheuse du même type et que le rapprochement écrase.

Douloureux serrement de cœur en apercevant de loin le petit domaine paternel, aliéné depuis longtemps, qui fut le lieu de ma naissance et de mes premières années. Le paysage même a changé. Plus un de ces chers arbres que je connaissais tous, que j'appelais par leurs noms amoureusement, chacun d'eux ayant été pour quelque chose dans les premières empreintes de mon âme. Un pâturage stupide les a remplacés.

Ainsi de tout le reste. J'ai voulu revoir la léproserie, bâtisse vénérable du XIIe siècle qui

me fit tant rêver. Cet habitacle plein de mystère, au pied d'un énorme rocher et séparé par la rivière de tous les humains de la plaine, était, il y a cinquante ans, la demeure isolée d'un vieux pêcheur que je vois encore et qu'on appelait romantiquement Jean-le-Gabarier. Aujourd'hui, c'est un chalet tyrolien ou alsacien avoisiné par des villas ridicules.

La nuit des embellissements modernes est tombée sur toutes les choses lumineuses. La rivière elle-même est embellie. Tout ce que j'ai vu si grand et si fier, quand j'avais quinze ans, est devenu cette morne élégance bourgeoise qui procure le désespoir.

La Tour de *Vésone* et les Arènes, ruines puissantes attestant la splendeur antique de la cité romaine que fut Périgueux, il y a deux mille ans, ornent maintenant des squares municipaux d'une *coquetterie* infernale !... Ma chère Tour située, autrefois, au milieu des champs, à l'ombre énorme de laquelle s'abritaient les bœufs quand ils arrivaient au bout du sillon, et dont les pierres indestructibles faisaient la joie des ânes paissants qui venaient y gratter leur dos..., ma pauvre vieille Tour encagée dans une grille et surveillée par un gardien qui vend

des cartes postales !... Nous fuyons avec rapidité vers Saint-Expédit.

11. — Retour à Bourg-la-Reine.

15. — Lettre à ce pauvre curé dont nous avons été les seuls paroissiens fidèles pendant trois mois et qui pleurait de nous voir partir. A propos de saint Blaise, Martyr Auxiliateur à qui son église est dédiée et dont je lui ai fait connaître l'importance comme Impétrateur céleste, je parle des patronages de paroisse ordinairement négligés par des curés ignares ou peu croyants :

Quand vous célébrez dans votre église déserte, quand le jeune rustre qui vous sert la messe ne répond pas ou répond mal, dites-vous que saint Blaise est là qui répond pour lui... On voit partout, dans les églises paroissiales, des autels plus ou moins *privilégiés* à la Sainte Vierge, à saint Joseph, etc. Mais le Patron, qui donc y pense ?... Vous aurez beau prier la Mère de Dieu et les plus grands Saints, ils vous répondront : — Adresse-toi à saint Blaise, tu es son département et nous ne devons pas empiéter sur lui.

19. — Petite catastrophe extraordinaire, si toutefois il peut être dit que l'*extraordinaire* ait

jamais été supposable dans ma vie. Les Ampelosse nous lâchent soudain, sans explication ni apologie, sans ombre de quoi que ce soit pouvant expliquer leur conduite, nous réduisant à penser qu'ils ont assez de nos personnes et que l'hospitalité peu coûteuse dont ils nous gratifièrent trois mois, les a guéris pour toujours de leurs sentiments. En réponse à une carte où je recommandais au docteur quelques objets laissés derrière nous, lui déclarant au surplus ma peine d'avoir vécu près de lui tant de jours sans avoir pu lui être utile d'aucune manière, je reçois une lettre foudroyante m'accusant de manquer de franchise, d'amitié, d'esprit pacifique et d'*avoir fait pleurer sa femme !*

Nous avons beau savoir qu'Ampelosse est un malade, c'est tout de même trop fort et je demande aussitôt des éclaircissements.

22. — On se décide à m'écrire de Paris où on est revenu, qu'on ne peut rien me dire *par écrit*, mais qu'une explication est nécessaire en effet et qu'on m'attend. C'est la femme qui parle cette fois, et le ton de cela est d'une hauteur inouïe.

Je réponds alors qu'étant peut-être quelqu'un, *quoique pauvre,* et âgé de soixante-cinq ans,

ayant d'ailleurs autre chose à faire et rien du tout à me reprocher à l'égard de mes bienfaiteurs, la haine du ridicule m'empêche d'accepter une pareille mise en jugement. Qu'on vienne bonnement me faire des excuses et que cela finisse.

Il y a des âmes qui semblent se perdre, Dieu les laissant tomber jusqu'au point connu de lui seul où elles trouveront leur tremplin. Jusqu'où celles-ci devront-elles descendre ?

25. — De Borrel. — Un supérieur de communauté disant l'office au chœur, apprend soudain je ne sais quelle catastrophe. Il s'arrête, ferme son livre et dit : « Mes frères, telle chose vient d'arriver. *Laissons l'office* et PRIONS. » !!!

27. — Je donne à mon filleul Pierre van der Meer le premier brouillon de mon Introduction à la *Vie de Mélanie*. En tête ceci :

Mon cher Pierre-Matthias, tu es le Benjamin de mes grands filleuls. Il convient donc que je te donne ce premier manuscrit du plus récent de mes ouvrages. Tu sais dans quelle tribulation il fut enfanté. Ces pages disputées aux mouches du Périgord te rappelleront l'une des stations les plus étranges, une villégiature incommode, mais non sans douceur pour nos âmes et dont le souvenir nous sera précieux.

Très aimé Pierre venu si tard dans ma vie, je pense quelquefois qu'il ne se peut pas que tu sois étranger aux peines extraordinaires et si longues qui ont précédé notre rencontre. Tout de suite, j'ai cru savoir que Dieu t'envoyait, parce qn'il y avait dans ton passé, ou dans celui de tes ascendants — peut-être aussi *dans le mystérieux avenir de tes descendants* — quelque chose qui correspondait à ma destinée et qu'en ce sens tu m'étais plus proche que la plupart de mes frères, beaucoup plus proche en vérité. C'est ainsi que je conçois toute l'histoire humaine, laquelle est un adorable monstre pour la pensée, un incommensurable tourbillon d'âmes se précipitant les unes sur les autres en un désordre apparent, mais divinement calculé sur l'ineffable répartition des Gouttes de Sang roulant par terre sous les oliviers de Gethsémani. Au sens absolu, la vie chrétienne est une agonie. *Prolixius orabat*, est-il dit de Notre Sauveur. Nous n'avons pas autre chose à faire.

Je sais enfin ou je crois savoir ce qui a déterminé notre brouille avec les Ampelosse. C'est une excellente dame de Pignoufs qui a fait le coup, une quincaillère notoire que nos hôtes nous avaient présentée comme une cousine très précieuse. Privés de tout lest spirituel et critique dans ce désert des intelligences et des âmes, nous avions cru légèrement à une amitié possible avec

cette vendeuse de clous à qui nous supposâmes de la bonté, sans nous méfier suffisamment de sa marchandise. Jeanne eut l'imprudence de lui confier en secret notre étonnement d'être traités de si haut par les châtelains de Piélevé qui avaient tant insisté pour nous avoir. La cloutière s'est hâtée de rapporter le propos, en ayant soin de l'envenimer d'un peu de limaille, et la châtelaine offensée, déployant une « susceptibilité de couturière », a versé des larmes de rage qui ont aggravé, à nos dépens, la neurasthénie de son malheureux conjoint.

Tout cela, d'ailleurs, est très normal et nous enseigne, une fois de plus, qu'il n'est pas possible, moralement ou intellectuellement, de communiquer d'un étage à l'autre. Les inférieurs et les supérieurs sont incompatibles. Les inférieurs sont toujours les pauvres, naturellement.

28. — Le sottisier catholique. Je trouve ceci dans un catalogue de librairie pieuse :

Lettres à mon cousin. Ce livre, d'une lecture attachante et dont l'intérêt se soutient comme dans un roman vécu, décrit, sous forme de lettres ou de journal; *les étapes d'une âme chrétienne à la poursuite du bien social.* L'auteur y fait de la mystique et de la

sociologie d'une façon littéraire(?) et vivante autant que précise et méthodique... L'ouvrage donne la sensation du *dynamisme* de la vie mystique !!!

31. — Un ami me remercie en plusieurs pages de lui avoir envoyé le *Vieux de la Montagne.* Sa lettre est datée de Mexico, 11 octobre, et mon livre a couru après lui de Jarnac à Alexandrie, puis à Bombay, à Singapore, à Shanghaï, ensuite à San-Franscisco pour l'atteindre enfin à Mexico. Il n'y a peut-être que mes livres pour galoper ainsi après leurs lecteurs.

Novembre

1er. — Ecrit au-dessous d'un de mes portraits :

Mon visage, peut-être, mon visage humain seulement, à l'exclusion de mon visage angélique bien inconnu des contemporains et de moi-même. Quand vous voudrez savoir, mon cher Pouthier, qui je suis exactement, ne me le demandez pas, ne le demandez à personne sinon à Dieu qui vous répondra peut-être que vous êtes un fort agréable garçon, mais qu'il ne veut pas vous confier un secret de cette importance.

3. — A Ampelosse, dernière tentative, malgré tout :

Je continue à ne recevoir aucune explication. Votre lettre stupéfiante, venue le 19 octobre, demeure pour moi une énigme dont vous me refusez la solution fort injustement. Brou qui a reçu votre visite a parlé de je ne sais quels bavardages qui auraient déterminé votre attitude nouvelle si surprenante pour moi. Est-ce donc à dire qu'il vous a suffi de n'importe quelle insinuation malveillante ou sotte, et surtout invérifiée, pour me retirer immédiatement votre amitié et même votre estime ? Ce serait inouï. Moi j'aurais besoin de preuves certaines avant d'accuser ou même de soupçonner un ami.

Il est vrai que vous m'avez fait connaître votre désir d'une entrevue. Cela ne se pouvait pas, d'abord parce que les quelques lignes exprimant ce désir semblaient peu amicales ; ensuite parce que cet appel, cette sommation plutôt, impliquait précisément le soupçon. Vous deviez avoir confiance en moi et me donner humblement l'explication que je vous demandais, en me priant de vous pardonner. Voilà tout.

Nous avons la certitude absolue de n'avoir encouru aucun reproche. Nous n'oublions pas l'hospitalité que nous reçûmes chez vous et nous ne l'avons pas oubliée un instant. *Nous n'oublions rien.*

Il est vrai, pour tout dire aujourd'hui, que, du

5 juillet au 10 octobre, nous n'avons pas été invités, une seule fois, à nous asseoir à votre table, alors que d'autres, — et quels autres ! — y étaient accueillis chaque jour. Nous n'y avions aucun droit sans doute, et l'intimité familiale doit suffire amplement à des chrétiens. Mais comment aurions-nous pu ne pas être étonnés de cette nouveauté d'attitude ? Le mystère commençait déjà. J'ai su que, dans le village, d'autres s'en étonnaient, se demandant si nous étions des locataires quelconques ou simplement des amis pauvres logés par bonté, mais tenus soigneusement à l'écart.

Habitué depuis quarante ans à tous les genres d'humiliation, je n'aurais jamais parlé de cela, supposant de votre part une certaine gêne procurée par nos habitudes religieuses, mais maintenant que nous sommes, paraît-il, les coupables, pourquoi ne parlerais-je pas de ce qui nous a fait de la peine ? Nous ne vous avions pas demandé cette villégiature, vous le savez bien. C'était un rêve caressé par vous amoureusement, toute une année à l'avance. Nous devions nous attendre à une continuation en Périgord des procédés si affectueux de Paris et nous n'avons pu être que fort surpris d'un tel changement.

Ah ! pauvre ami, que ma déception a été grande ! Je m'étais dit que, dans cette durée de trois mois, il y aurait entre nous de longs et confidentiels entre-

tiens où je mettrais tout ce que je peux avoir de cœur et d'intelligence, que notre amitié grandissant ainsi, je parviendrais peut-être à vous constituer un état d'âme plus heureux, à vous guérir même, à vous être enfin véritablement utile... et voilà où nous en sommes !

4. — Grande nouvelle. Mgr Amette est élevé au cardinalat. La vertu est toujours récompensée.

Autre nouvelle, plus glorieuse. La France, pour vivre en paix avec l'Allemagne, lui cède, sans compensation appréciable, la moitié du Congo. Etonnante application, par des athées pleins de coliques, du texte évangélique : *Et ei qui vult tecum contendere et tunicam tuam tollere, dimitte ei et pallium*.

5. — Je vais enfin commencer mon *Napoléon*. Mes immenses lectures ont assez duré et ne peuvent être continuées utilement. Puis il faut que prenne fin cette longue conspiration du silence dont j'ai tant souffert et un livre sur Napoléon serait peut-être le moyen.

Etrange aventure. La savante Mme Curie, veuve de l'inventeur qui a si mal fini, aurait enlevé, ravi à sa famille un ancien élève de son mari.

On s'étonne que le feu ait pu prendre dans une telle cheminée.

6. — « *Minuit* sonnait à toutes les horloges de Londres. » Cette phrase empruntée à tous les romans-feuilletons, de Féval à Montépin, donne en raccourci et fort expressivement l'histoire de Napoléon.

Maurice Barrès vient de faire, au dire de l'*Echo de Paris*, la découverte d'un phénomène physiologique vraiment extraordinaire. « Vous êtes », écrit-il à un jeune homme, « *le fils de deux soldats* ». Or l'explication se trouve immédiatement après dans le même numéro du même journal.

Le Mans. — Statue élevée au conventionnel René Levasseur (Chirurgien-*accoucheur*, aux armées du Nord — 1792).

Communiqué par mon filleul Jacques Maritain :

Défense de la philosophie ! « Ces modernistes », écrit Pie X, « qui posent en docteurs de l'Eglise, qui portent aux nues la philosophie moderne et regardent de si haut la scolastique, n'ont embrassé celle-là que parce que, ignorants de celle-ci, il leur a manqué *l'ins-*

trument nécessaire pour percer les confusions et dissiper les sophismes ». Et encore : « Quelle en est la cause habituelle (du modernisme)? Evidemment c'est un dédain superbe de l'antique sagesse, le mépris de ce *système philosophique* des princes de la scolastique que l'approbation de l'Eglise a pourtant consacré de tant de manières. » Et enfin : « Premièrement, Nous voulons et ordonnons que la *philosophie scolastique* soit mise à la base des sciences sacrées. Et quand Nous prescrivons la philosophie scolastique, ce que Nous entendons surtout par là — ceci est capital — c'est la philosophie que Nous a léguée le Dr Angélique... S'écarter de saint Thomas, surtout dans les questions métaphysiques, ne va pas sans détriment grave. »

8. — Réponse prodigieuse d'Ampelosse. « C'est par déférence pour Léon Bloy qu'il rompt un silence qui eût été *éternel* pour tout autre. » Il ne peut avaler que nous l'ayons accusé ou soupçonné de quoi que ce soit. C'est tout simplement « monstrueux » et il est « forcé de prendre mes soixante-cinq ans en très forte considération » pour supporter un pareil outrage.

A cette occasion et, par l'effet d'un goujatisme surprenant que je ne lui connaissais pas, il injurie bassement et ignoblement ma femme qui

a le tort impardonnable de n'être ni cloutière ni couturière, d'avoir été élevée ailleurs que dans les ateliers ou les boutiques, et surtout d'avoir épousé un artiste pauvre.

Jusque-là pourtant, c'est assez banal. Ce qui est vraiment prodigieux, comme je viens de le dire, c'est un passage bien inattendu sur le mépris qu'on doit avoir de la table, à commencer sans doute par la Cène Dominicale et les Agapes des premiers Chrétiens, — cocasserie sublunaire que je n'aurais jamais osé espérer :

Eh ! bien, oui, Léon Bloy, nous ne vous avons pas reçu à notre table pendant notre séjour à Piélevé. Cela est un fait indéniable et je vais vous dire pourquoi : c'est *parce que cela ne nous est pas venu à l'idée*. Pas une seule fois nous n'avons pensé vous avoir à notre table, pour la raison bien simple que la table ne *signifie* rien pour nous. Nous n'aimons ni manger ni boire, et, ce que je considère comme un vieux souvenir des *réunions des âges préhistoriques* qui faisaient se grouper des brutes tenaillées par la faim, n'a jamais eu de charme pour nous...

Il est effrayant de penser que celui qui écrit ces choses n'est pas même un imbécile !

10. — La *Revue du Temps présent* a publié

un article de Jean Loew sur l'exposition d'Henry de Groux au Salon d'Automne. L'auteur, qui déclare m'admirer profondément, est catholique, ce qui lui permet de voir à peu près distinctement certaines choses. Il a vu, par exemple, l'attraction exercée sur de Groux par le naturalisme le plus abject, ce qui a eu pour effet de lui faire peindre un « Zola aux Outrages » après son *Christ aux Outrages*. Victoire déplorable des pires instincts et faillite d'une vocation supérieure. Cet article est autant sur moi que sur de Groux et j'ai la meilleure part.

12. — A Jean Loew :

Cher monsieur, Je vous remercie pour les choses obligeantes que vous avez bien voulu m'écrire en m'envoyant votre article. Je l'ai lu *deux fois*. Cela, ai-je besoin de le dire ? m'arrive très rarement. Ce que vous dites d'Henry de Groux est à peu près exact. Vous avez très bien vu le *naturalisme* enragé de ce malheureux qui a cessé d'être un peintre depuis le jour où, devenant l'admirateur du plus énorme cochon de lettres, il a cessé d'être mon ami. Il est inouï qu'on parle encore de ce déchu qui est pour moi un décédé. Cependant il est inexact que de Groux ait mendié pour moi. Nous avons mendié ensemble, tout au plus.

Dans l'hiver de 91 à 92, au début de nos relations, alors qu'il était navré de misère et quasi mourant, nous l'avons recueilli, plusieurs mois, dans notre maison et je crois bien que nous l'avons sauvé, ma femme et moi. En retour de nos soins, il nous a traités d'une facon horrible, quelques années plus tard. J'ai raconté tout cela dans un de mes livres pour n'avoir pas à y revenir.

« Il n'aimait que son âme », dites-vous. Hélas ! qu'en a-t-il fait de sa pauvre âme ? Dieu sait pourtant ce que j'avais tenté pour l'orienter, pour l'aiguiller ! Quelqu'un sait-il que c'est moi qui lui ai donné le titre de son unique tableau, le *Christ aux Outrages* par lequel il est devenu célèbre. Je suis le parrain de sa fille aînée Elisabeth et ma femme est sa marraine. La pauvre enfant a-t-elle été élevée dans la haine ou seulement dans l'ignorance de nos personnes ! C'est une pensée fort amère.

Vous ne me flattez pas quand vous dites que je suis « moins écrivain que pamphlétaire ». Je pensais que quelques-uns de mes ouvrages méritaient mieux. N'importe, il y a de beaux endroits dans votre article : « Nous étions des chercheurs de Dieu, des compagnons de saints, on nous a menés à Guignol... », par exemple, et je vous serre affectueusement la main.

13. — Lu la vie de saint Didace honoré aujourd'hui par l'Eglise. « Son cœur », dit l'his-

torien, « était le plus bel hôpital qu'on eût jamais vu. Il y avait place pour toutes les misères de son temps ».

17. — De Philippe Raoux à qui j'ai communiqué la lettre colossale d'Ampelosse :

... Vous semblez avoir reçu la mission, envers ceux qui ne vous comprennent pas, d'extraire de leur tréfonds d'âme des réponses étonnantes... Il y a certainement, consignées dans vos livres, des choses inouïes qui ne pouvaient être répondues qu'à vous, des choses immenses, des monuments de l'âme de vos contemporains. Pourquoi faut-il que vous payiez ces trésors de préliminaires et douloureux ennuis ?

20. — Mort de mon frère Henri. C'était le seul qui eût des pratiques de vie chrétienne. Mais, intellectuellement, le pauvre homme était juste au niveau de la *Bonne Presse* et me considérait avec tristesse comme un Bloy qui avait fort mal tourné.

21. — J'apprends que le nouvel évêque de Grenoble a débuté en plaçant son diocèse, non pas sous la protection de Notre-Dame de la Salette, mais sous celle de Notre-Dame de la Garde. Il est marseillais. On peut s'indigner de cette

inconscience monstrueuse, mais comment faire pour s'en étonner ?

25. — De mon ami l'abbé Pient Cornuau :

Vous ai-je raconté un fait très impressionnant concernant Pie X ? Il n'y a pas longtemps, le Pape avait chez lui, en audience privée, Mgr Cazet, jésuite, vicaire apostolique de Madagascar. Ils causaient des temps affreux que nous traversons. Pie X parut tout à coup s'effondrer dans un abîme de tristesse, laissant tomber sa tête très bas, presque jusqu'à ses genoux, et se taisant. Mgr Cazet alors lui demanda respectueusement la cause de cette tristesse accablante et Pie X, relevant la tête, lui répondit : — Mon fils, ce que je vois est effrayant. Sera-ce moi? Sera-ce mon successeur? Ce qui est sûr c'est que le Pape quittera Rome et, pour sortir du Vatican, il lui faudra passer sur les cadavres de ses prêtres...

Ceci a été rapporté tout récemment à une personne sûre que je connais beaucoup, par un Barnabite, le P. Lechien, auteur d'un livre où il est parlé très convenablement de la Salette : *France et Papauté.*

27. — A Vincent d'Indy qui m'a envoyé son livre sur Beethoven :

J'ai été très touché de l'envoi de votre livre dédicacé si honorablement pour moi. Je vais le lire en

tremblant, car mon embarras est extrême. J'ai, avant tout, le devoir de confesser mon ignorance parfaite et mon incompréhension totale de la musique. Je n'y suis pourtant pas insensible. Beethoven, Chopin, d'autres encore, m'ont fait pleurer quelquefois, mais, par l'effet probable d'une étrange infirmité qui m'est toute personnelle, je ne parviens pas à voir en la musique autre chose qu'une technique infiniment compliquée en vue de sensations voluptueuses et surtout *imprécises*. Avec cela et malgré cela, je voudrais écrire pour les *Tablettes de la Schola* un article sur votre livre qui ne peut être, j'en suis très persuadé, qu'une œuvre des plus remarquables. Alors vous voyez ma peine, mon angoisse.

Heureusement il y a l'époque extraordinaire où vécut Beethoven. le grand Empire, la proximité de Napoléon qui fit, à sa manière, une si victorieuse musique par toute l'Europe. Contemporain, par mon désir et ma volonté, de ces événements prodigieux, j'aurais peut-être quelque chose à dire *autour* du grand musicien qui dédia ou voulut dédier à Napoléon sa *Symphonie héroïque*. C'est ma seule ressource et il me faudra une sacrée intuition de ce que j'ignore. Je vais essayer. En attendant le résultat fort incertain, je vous prie de croire à ma bonne volonté.

Décembre

3. — De Jacques Maritain :

...Nouveau miracle de Pie X. Il m'a été raconté, avec toutes sortes de garanties d'exactitude, par mon ami Dom Baillet, grand propagateur de tes livres.

Un séminariste habitant Rome était en train de chavirer dans le modernisme. Or voici qu'un jour il voit le Pape entrer dans sa chambre, lui reprocher ses pensées et l'admonester vivement. Hors de lui et croyant à une hallucination extraordinaire, le séminariste court au Vatican et demande une audience. Et le Pape (qui, naturellement, n'avait pas bougé du Vatican) lui fait répondre : *Dites-lui* que je n'ai rien à ajouter. Ce que je lui ait dit doit lui suffire.

4. — A Jacques de qui j'ai reçu, hier, une petite somme dont le besoin était extrême :

Mon bien-aimé filleul, Tu ne me parles que d'un miracle et il y en a deux. Voici le second. Hier matin, dimanche, nous étions sans le sou. En ce premier dimanche de l'Avent, nous avions « levé nos âmes vers Dieu », en essayant, comme le veut la Liturgie, de « revêtir Jésus-Christ » lequel, j'ai

honte de le dire, nous paraît toujours un vêtement trop étroit. Dieu, cependant « vir dolorum et *sciens infirmitatem* », qui tient compte, même des plus lâches velléités, avait daigné nous préserver de l'angoisse. Exceptionnellement j'étais tout à fait en paix. J'avais dit à Jeanne : « Je pense que nous ne serons pas sans secours, mais si rien n'arrive, j'emploierai nos derniers centimes à courir à Versailles. » A l'instant ta lettre arrivait.

A Termier qui est malade :

Ne pouvant aller à Vaugirard, je veux du moins vous écrire. On prie pour vous, ici, et si quelqu'un a le devoir de se souvenir de vous, à la veille de l'Immaculée Conception, c'est moi très certainement. Quel lien entre nous ! Il y a six ans vous me fûtes envoyé par Notre Dame de la Salette, pour me réveiller d'un sommeil de près de trente ans. Un autre aurait pu être choisi, cinquante autres, si vous voulez, mais non, c'est vous qu'il fallait, vous seul que six années de mon contact n'ont pu lasser ni dégoûter.

Dès lors quel changement dans ma vie ! J'ai pu écrire *Celle qui pleure* et voici que la *Vie de Mélanie* va paraître. Et c'est à vous seul que cela est dû, encore une fois. Si je suis aimé de la Souveraine, comme j'ai l'audace de le croire, combien ne l'êtes-

vous pas ! Songez donc. Si elle est ma débitrice, vous êtes mon créancier, et je suis insolvable ! Voilà donc une Reine des Anges forcée de penser à vous toutes les fois que je lui parle. Il m'arrive quelquefois de vous envier.

6. — Petite lettre de Marc Stéphane m'offrant ses excuses pour m'avoir autrefois « engueulé » à propos de Curie dont la veuve le dégoûte depuis qu'elle fait la noce.

Nos prêtres de Bourg-la-Reine ignorent que je suis un écrivain catholique, et cette ignorance paraît d'autant plus invincible que je leur ai donné quelques-uns de mes livres. [Après deux ans, elle dure encore (1913).]

10. — De Pierre Matthias van der Meer m'envoyant vingt francs :

Vehementer doleo, carissime mi Patrine Leo, quod non plus argenti ad te mittere possum. Accipe hunc obolum a liberis tuis spiritualibus quorum animæ nondum resonarent Deum sine tuo juvamine.

Christina, Petrus-Leo et ego te, uxorem filiasque tuas amabiles amplectimur magno amore. Jesus et sancta Maria te tuasque semper protegant. Petrus-Matthias.

A Pierre-Matthias :

Magnopere diligo te, fili mi. Avertat nos Deus noster ab opulentia pessima et ab execrabili filia ejus, hoc est cupiditate, scilicet « radix omnium malorum », dicit Apostolus.

Sed contra et aliunde, Prodigus in lucem profertur, simulque in exitium pharisœorum crescens est usque ad custodiam porcorum et orbitatem nimiam siliquarum.

Tunc, illa tempestate, surgit gaudens et vadit hilariter in Domum Patris panibus abundantem.

Talis est propensio tua, beate fili.

Christinam carissimam et parvulum Petrum dilectissimum flagrantissime amplector. Vale. L. B.

12. — Un ami, inquiet de mes *audaces,* fait observer que, quelle que puisse être ma mission particulière, je fais cependant partie du troupeau. — Mon père, dit Véronique, est *le chien du troupeau.*

Cet ami voudrait que, pour la *Vie de Mélanie,* je sollicitasse l'*imprimatur* qu'il croit nécessaire et que je n'obtiendrais certainement d'aucun évêque. En me donnant cet avis, il obéit à une impulsion qui l'effraierait, s'il pouvait la voir. Si je faisais ce qu'il me conseille, le livre ne paraîtrait *jamais* et je serais dans la foule

des lâches et des infidèles conduits par des évêques voués à Satan.

Précisément, le même jour, j'apprends qu'un libraire du nom de Weibel, éditeur de livres ou objets relatifs à la Salette, a reçu tout dernièrement la visite de son curé lui intimant de la part de Mgr Amette, ennemi personnel de la Sainte Vierge, la défense formelle de vendre désormais le *Secret de Mélanie*.

13. — Lettre d'un inconnu qui se déclare catholique et même, je crois, royaliste. Il aime Huysmans et déplore mes sentiments à l'égard de cette Colonne. Cependant il me croit *sincère* et me propose de discuter. S'il vient par surprise, je lui dirai : — Joseph de Maistre a écrit : « Si quelqu'un, dans une bibliothèque, se sent attiré par Voltaire, *Dieu ne l'aime pas.* » C'est la même chose pour Huysmans.

16. — Brou me lit une fantaisie amusante qu'il vient d'écrire. Il s'agit d'un individu qui n'a jamais su faire que des gaffes et dont c'est l'impérieuse vocation. C'est une sorte de don qu'il ne sait pas utiliser. Après de nombreuses tentatives dont l'énumération est fort comique, le malheureux est sur la pente du désespoir lorsque, soudainement illuminé, il s'avise de la di-

plomatie. Marc Twain n'a pas trouvé mieux.

17. — Niveau de l'évêque de Moulins. Paroles de ce pontife :

La vie de Mélanie est *trop* extraordinaire. On ne voit rien de comparable dans les vies des saints. Mélanie certainement ne ment pas, mais elle s'est trompée. Ces choses ne lui sont pas arrivées.

La personne qui me communique ce document ajoute : — On peut être aussi bête évidemment que l'est cet homme, puisqu'il fournit justement cette mesure, mais j'affirme qu'on ne peut pas être plus bête.

18. — On me fait lire une circulaire imprimée de l'éditeur Weibel informant sa clientèle de la défense à lui faite par l'Archevêque de Paris, le 27 juillet, de vendre le *Secret de la Salette* en haine et mépris du commandement formel de la Sainte Vierge : *Eh ! bien, mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple.*

Voilà trois semaines que la *Semaine religieuse* de Paris nous assomme du cardinalat de Mgr Amette, titulaire de Sainte-Sabine, et des fêtes ou cérémonies romaines à cette occasion. J'ignore ce qui a dû être manigancé par cet arriviste pour obtenir le chapeau rouge, mais il est

remarquable que le décrochage de son galurin ait été accompagné ou précédé immédiatement d'une telle déclaration de guerre à Marie.

Un journal racontant les pompes de l'entrée solennelle de son Eminence à Notre-Dame de Paris, termine l'article par ces mots :

... Les innombrables fidèles qui ont pu apercevoir hier le nouveau Cardinal peuvent se flatter d'avoir vu, sous la pourpre romaine qui le vieillit un peu, mais lui donne un air de majesté, *un homme heureux*.

Heureux et fier, sans doute, d'avoir pu se moquer ainsi de tout le monde, à commencer par la Sainte Vierge.

19. — *A la gloire des cafés.* Tel est le titre d'une chronique de *Paris-Journal*. Il y est parlé de « l'émoi lyrique » senti par ceux qui pénètrent dans un café. C'est une sottise de dire qu'on s'y abrutit. Les apéritifs « possèdent une valeur *rituelle* » et « le consommateur est une sorte de *communiant* » :

Et par là nous touchons à l'essentiel. En notre époque où les anciennes religions perdent un à un leurs temples et leurs fidèles, le café est un des lieux

où s'*élaborent* les nouveaux liens de l'humanité, les nouveaux émois religieux, les nouvelles participations au *Divin*. J'avouerai, si on me presse, que l'humanité, avide de communion, pourrait mieux choisir ses endroits... Mais notre temps se refuse à créer délibérément de grandes fêtes humaines... Sachons donc nous contenter des réalisations pauvres, mais spontanées et sincères, qu'il nous offre, et honorons d'un culte fait surtout d'espérance, les cafés, ces *chapelles provisoires*.

Cela n'est pas signé Marc Twain ou Jonathan Swift, comme on pourrait croire, mais, *très sérieusement*, d'un autre nom que j'aurai oublié dans un quart d'heure.

Le vieil hôtel où M. Denys Cochin hospitalise le nouveau chapeau de Mgr Amette est défendu, dit-on, par un portier redoutable. — C'est vrai, répondent les familiers, mais il nous faut ici un concierge bourru, autrement nous serions envahis par les mendiants ; ce serait *la vraie maison du bon Dieu !*

22. — A Termier :

Mon cher malade, Comment vous portez-vous ? Je ne sais rien depuis le 8, jour de l'Immaculée Concep-

tion. Vos filles m'ont dit, ce jour-là, que tout allait bien. J'en suis resté là et je me ronge de ne pouvoir courir chez vous.

« Le Rhin coule à travers mon âme », selon l'expression de Tauler. Préoccupations de toute sorte. On voudrait ne penser qu'à Dieu, en ce temps de l'Avent, à l'approche de Noël que j'entends qualifier partout de « fête charmante » et qui ne me paraît pas moins terrible que le Vendredi Saint. Homme d'Absolu, que tu es étrange !

Au lieu de regarder le Verbe nouveau-né, comme le bœuf pieux de Bethléem, je broute sa paille. Il vient d'accomplir ce voyage dans la chair des hommes, ce voyage incompréhensible et effrayant qui a fait tomber des millions d'anges, et me voici obstrué de Napoléon, de Beethoven, de Cromwell, etc., de mon éditeur même qui me fait attendre des épreuves, de combien d'autres amás de poussière !

Alors, que puis-je vous dire, si vous êtes encore malade, et que puis-je vous dire, si vous êtes bien portant ? Je vois bien ce que vous êtes pour moi, mais je ne vois pas ce que je suis pour vous, sinon une sorte de panier vide avec lequel vous revenez du marché...

Que nous dit, ce matin, l'Eglise ? Que l'Esprit du Seigneur repose sur la fleur sortie de la raçine de Jessé ; que cet esprit est septiforme, allant de la Sagesse à la Crainte ; qu'il ne jugera pas selon la vision des yeux,

ni selon l'ouïe des oreilles; mais qu'il jugera les pauvres selon la justice et l'équité...

Exclusion des riches qui n'auront pas même l'honneur d'être jugés. *Interficiet impium.* Voilà tout ce que leur accorde Isaïe parlant, le 22 décembre, devant le *præsepium*, disponible encore, où va naître le « Roi des gens ». Alors Marie s'élance vers Elisabeth et voici le *Magnificat !*

Et moi, je ne trouve rien à vous dire, demeurant là, non moins silencieux et certainement plus chétif que la pauvre âne qui n'osait pas braire de joie, espérant un peu d'être purgé de ma vieillesse « a vetustate purgatus », mais n'espérant presque plus de purger les autres de leur incurable jeunesse.

Vous serez sans doute affligé de me voir en si misérable état. Sans sortir de l'*étable*, je salue amoureusement le groupe Termier et j'embrasse de tout mon cœur le pasteur vigilant de cet aimable troupeau.

23. — On tue les gens à Paris, en plein jour, sous les yeux de tout le monde. Hier ou avant-hier, assassinat d'un garçon de recette, rue Ordener, détroussement de la victime en présence d'une multitude et fuite en auto des assassins.

Ce matin on apprend qu'une actrice enterrée, l'été dernier, *avec ses bijoux*, a reçu la visite nocturne de cambrioleurs inconnus venus pour

dépouiller son cadavre qui a failli les asphyxier. Telles sont nos mœurs.

[Aujourd'hui, à la distance de près de deux ans, je pense à la Roumanie mettant sur pied une grande armée de chacals pour envahir sans danger les champs de bataille de la guerre turco-balkanique où elle n'a pris aucune part. Juillet 1913.]

24. — A l'église, je suis accablé par un discours interminable d'un des vicaires pour démontrer aux paroissiens *l'existence des anges*.

La *Semaine religieuse* m'apprend que nous avons enfin un « Théâtre François Coppée » ! « Le nom du Poète auquel est dédié ce nouveau théâtre en dit le but et les tendances » !!! affirme le prospectus.

30. — A un ami, antisémite furieux, relevant à peine d'une maladie qu'on croyait mortelle :

D'après ce que vous m'écrivez, il est bien certain que votre compte était réglé. Votre guérison proclame, dites-vous, la faillite de la science. Soit. Faillite frauduleuse, ajouterai-je, proclamée depuis longtemps et combien de fois ! Mais votre guérison proclame bien autre chose. Comment et pourquoi avez-vous été rendu à l'apparente vie de ce monde ?

Voici ce que je suppose. Vous êtes l'ami, quelque

peu rétif et chicanier, il est vrai, mais quand même l'ami de Léon Bloy, et il se pourrait bien que votre résurrection fût un résultat tout simple, une suite *naturelle*, si j'ose dire, de la conversion de deux juives dont je fus l'apôtre et le parrain, lesquelles sont devenues d'admirables chrétiennes, — toutes leurs prières et toutes leurs œuvres devant avoir, en bonne justice, d'étonnants effets en retour sur moi et, par conséquent, sur ceux qui m'intéressent, ces derniers fussent-ils d'irréductibles contempteurs *Patriarchæ nostri Abrahæ*.

Je vous souhaite une heureuse année, en priant Dieu qu'il vous comble de ses bénédictions et de ses lumières.

Haine du Beau identique chez les catholiques modernes et les protestants, mais avec cette différence essentielle : chez les catholiques, c'est la déliquescence, chez les protestants, c'est la santé.

31. — Il me faut subir la lecture en chaire d'une lettre de notre cher cardinal, relative au cinquième centenaire de la naissance de Jeanne d'Arc, Pie X ayant exprimé le désir que cet anniversaire soit particulièrement honoré. Je n'ai retenu qu'un mot : « Seigneur ! BÉNISSEZ LES RICHES » !!! C'est ainsi que Son Eminence

parle à Jésus-Christ en présence du Saint Sacrement dans toutes les églises de son diocèse, aujourd'hui. C'est son premier geste cardinalice.

Il n'est pas inutile de rappeler, à propos de Jeanne d'Arc, que ce prince de l'Eglise — avant le chapeau — fit décommander à Paris, le 8 mai 1910, les illuminations et les pavois prescrits par lui-même et déjà préparés en l'honneur de Jeanne d'Arc, PARCE QUE le roi d'Angleterre venait de mourir, — *probablement aussi pour obéir à une injonction de l'Ambassade*, — imposant ainsi à l'Héroïne qui débarrassa la France des Anglais, le deuil d'un roi d'Angleterre !

Vilenie et ignominie qu'on a peine à concevoir, dont on ne voit pas d'exemples dans l'Histoire et qui ne pourront jamais être dépassées.

1912

Janvier

2. — Lettre d'un pauvre homme évangélisé par nous depuis deux ans, devenu enfin chrétien de pratique et très joyeux de sa conversion pour laquelle il nous bénit.

Réponse de l'ami antisémite à ma lettre du 30 décembre. Il n'a rien compris. Avec l'obstination et l'obduration invincibles des sectaires de son-école, il me reparle *exclusivement* des deux races (celle de Jésus et celle de Judas), comme si cela avait un sens. Rien à faire. C'est la présence du démon.

4. — Dans *Comœdia* :

De Montmartre à Bourg-la-Reine.

Là où le doux André Theuriet vécut, ceint de l'écharpe municipale, habite désormais l'amer Léon Bloy, l'auteur du *Mendiant Ingrat,* et il inscrit sur son changement d'adresse : « On est prié de ne pas encourager les visiteurs inutiles. » Il avait déjà écrit jadis : « Je chemine en avant de mes pensées en exil

dans une grande colonne de silence. » Baudelaire avoue, dans une lettre, n'avoir pas de quoi affranchir sa correspondance. En 1895, Léon Bloy notait ainsi sa misère : « Il n'y a pas à dire, je suis *admirablement* malheureux. Plus de chemise, plus de souliers, plus de chapeau, plus de vêtements. La détresse augmente chaque jour et nul expédient n'apparaît. On cherche le moyen de ne pas mourir. Ce matin, fête des Trois-Rois, il reste *un sou* dans la maison. Froid atroce, impossibilité de se réchauffer. Quand je m'éveille, le matin, j'ai souvent, depuis des ans et des ans, l'impression d'être un de ces misérables condamnés à la mort lente et qui, tout rompus des tortures de la veille, sont tirés d'un affreux sommeil pour endurer de nouveaux tourments... »

Ce n'est pas de la littérature, c'est de la vie gravée à l'eau-forte. Que les ombrages de Bourg-la-Reine soient cléments au pauvre écrivain !

Ce ton est nouveau. Est-ce à dire qu'on va cesser de m'insulter maintenant ? Cela me désoriente et me déconcerte.

8. — Confirmation de mon grand filleul Pierre-Matthias van der Meer. La cérémonie a lieu rue Las Cases, près de Sainte-Clotilde, en une petite chapelle dite des catéchismes. Tout de suite Pierre, placé au premier rang avec son fils qui est aussi mon filleul, m'apprend que

cet aimable enfant ne recevra pas le sacrement, un règlement diocésain ne le permettant pas avant l'âge de 11 ans. Qu'est-ce que ce règlement, alors que le Concile de Trente ne donne d'autre limite que l'âge de 7 ans et qu'il s'agit d'un enfant admirablement préparé ? Le pauvre petit en a, d'ailleurs, un vrai chagrin et moi un grand serrement de cœur. Impression que l'aspect de notre cardinal, bénisseur des riches, n'était pas pour atténuer. J'ai vu rarement une figure aussi parfaitement antipathique.

N'importe, Pierre Matthias est confirmé sous le nom nouveau, conseillé par moi, de Barnabé.

9. — Lecture de Thiers. Achevé le terrible chapitre *Leipsick et Hanau* qu'il m'est impossible de relire sans souffrance. Rien de pareil dans toute l'histoire. Un tel gaspillage des forces humaines, des dévouements, du sang humains ! Et quels massacres prodigieux ! Sans doute cette pauvre canaille de Thiers ne pouvait comprendre le rôle surnaturel de Napoléon, mais on est forcé de reconnaître qu'il a raison humainement quant aux fautes politiques et aux conséquences visibles et affreuses de ces fautes. Et c'est bien assez pour faire souffrir.

11. — Promenade à Gif. Quel souvenir pour

moi évoque ce lieu! La visite que j'y fis, en 84, à Mme Juliette Adam, dans l'un des moments les plus douloureux de ma vie. Elle me donna cent francs et, bonnement, me retint à dîner sur sa terrasse en vue du beau paysage mélancolique. Il paraît qu'elle vit encore, la pauvre *Païenne*, propriétaire de l'ancienne abbaye de Gif. Quel âge a-t-elle et que sera sa mort ? Puisse l'aumône qu'elle me fit un jour lui être profitable à sa dernière heure!

12. — Joseph Florian, mon ami et propagateur en Moravie, m'écrit qu'il a changé d'adresse et de diocèse, parce que la communion lui était refusée dans le diocèse de Brünn et voici que dans celui d'Olmütz où il est maintenant, c'est la même chose. Tout cela en haine de la Salette qu'il a voulu faire connaître. Il me parle d'un prêtre ami de mes livres qui est menacé aussi et qui ne sait ce qu'il doit faire. On me demande conseil. Que puis-je sinon leur conseiller l'acceptation de cette sorte de martyre ? Mais je vois que le choléra ecclésiastique est plus dangereux encore dans ce pays que dans le nôtre.

13. — Préface du *Désespéré* pour une réédition qu'on me fait *espérer* :

Je suis l'auteur du *Désespéré*, c'est incontestable, mais seulement du *Désespéré*, et il en sera toujours ainsi, eussé-je écrit cent autres livres. Cela est parmi les choses qu'aucun homme n'a le pouvoir de changer. Il fallait cela pour que ma réputation de pamphlétaire fût indéracinable à jamais. J'écrirais l'*Imitation de Jésus-Christ* ou la *Somme* de saint Thomas que je serais toujours le pamphlétaire du *Désespéré*.

Faut-il tout de même que ce soit un livre important ! Faut-il du moins que la vanité de quelques littérateurs corpusculaires soit vulnérable, même après leur mort ! — car je les ai enterrés presque tous en vingt-cinq ans — pour que des blessures si vieilles ne soient pas encore cicatrisées ! Elles ne le seront jamais sans doute, cette vanité leur étant *impersonnelle*. En même temps que je giflais d'une main valide quelques fantoches tels que Paul Bourget, Catulle Mendès, Alphonse Daudet, Maupassant et une douzaine d'autres encore de qui les pauvres noms n'existent déjà plus dans aucune mémoire, il se trouva que, sans même le vouloir ni le savoir, mes claques tombaient sur la multitude.

Ce seul fait suffirait, je pense, à démontrer que le *Désespéré* n'est pas un pamphlet d'occasion ou d'actualité, mais véritablement une satire sociale. Les personnages ci-dessus, quel que puisse être leur *signalement*, n'y sont pas nommés. Ils sont, d'ailleurs, tellement précaires et périssables, qu'à une faible

distance, leurs noms mêmes, en petites capitales, ne seraient rien de plus que ces étiquettes collectives imaginées par les romanciers ou les caricaturistes pour la délimitation des espèces ou des sous-genres...

Lorsque j'écrivis le *Désespéré*, il y a plus d'un quart de siècle, j'avais l'intention de fixer, en une parabole durable, l'ignominie, merveilleuse alors et maintenant dépassée, de la république des lettres. Nouveau venu, quoique tard venu, dans ce monde étrange, les individus m'étaient inconnus pour la plupart. Huysmans, que je croyais mon ami et que je préparais assidûment au baccalauréat du catholicisme, se chargea de me documenter et il le fit avec un grand zèle. Il avait, je l'ai su plus tard, des injures à venger et, n'étant pas de sa personne un homme de guerre, mon intrépidité naïve lui parut bonne à exploiter. Il m'avait rendu quelques menus services d'argent, j'avais sur les yeux un bandeau de pièces de cent sous et, plein du désir de faire un chrétien de ce bienfaiteur, je lui supposais un désintéressement sublime. Jamais un lâche ne fut aussi bien servi.

Mon livre paru, il me renia, comme il convenait, se disant étranger à mes fureurs, cessa de me connaître et, presque aussitôt, devint une des « Dernières Colonnes de l'Eglise ».

Un égoïste ordinaire aurait pu se contenter de quelques victimes de son choix et m'aurait dit :

« Cela va bien ainsi. Quatre ou cinq têtes suffisent pour votre exposé de l'infamie contemporaine. Craignez de vous rendre impossible en attaquant, dès votre premier livre, tous les dispensateurs de la renommée. » Huysmans fit exactement le contraire, comprenant très bien que j'étais un de ces compagnons qu'il faut égorger quand ils deviennent inutiles ou compromettants.

Il fut ainsi le premier organisateur de la conspiration du silence dont j'ai souffert plus de vingt ans et qui a coûté la vie à deux petits enfants morts de ma misère. J'ignore ce que Dieu a pu faire de ce malheureux que j'avais donné à son Eglise et que tant de catholiques ont admiré, en m'ignorant ou me maudissant, le jugeant une recrue précieuse. Mais je sais bien qu'un peu avant sa mort qui fut atroce, j'ai attendu vainement jusqu'à la dernière heure, espérant toujours qu'il m'enverrait quelqu'un et ne croyant pas possible qu'il voulût mourir sans mon pardon...

Je suis donc resté juste au point où m'a laissé ce sépulcre blanchi devenu l'habitant noir d'une tombe où nul ne pleure ; c'est-à-dire que je suis toujours l'auteur du *Désespéré*, exclusivement. Plus de vingt autres livres, dont quelques-uns supérieurs, ont été publiés en vain depuis ce début et celui-là même, devenu introuvable, périrait sans cette édition nouvelle que j'avais cessé d'espérer.

Qu'importe, après tout, quand la sotte vie de ce monde est désormais sans saveur et quand on se prépare tranquillement à paraître devant Dieu ?

L'histoire du *Désespéré* n'intéresserait personne. Imprimé en 1886 par un canotier devenu éditeur à voiles, mis au rebut, la veille de la mise en vente, par cet éditeur soudainement figé que plusieurs polissons de lettres menaçaient de la trique ou tout au moins de la police correctionnelle, il me fallut chercher une autre lanière de transmission. La pitié divine me fit rencontrer un très pauvre homme, un humble marchand de papiers imprimés, sur le point de faire faillite, qui espéra le retour de la fortune en me publiant.

Il y eut alors, par le froid noir de la commençante année 87, une bataille sombre, un Eylau de composition et de corrections dans l'officine puerpérale d'un imprimeur famélique où ne pleuvait qu'un argent rare. Plusieurs fois il me fallut exécuter des charges à la Murat sur un typographe épileptique et vagissant qui n'admettait pas que je méprisasse les contemporains. Je me souviens d'un jour où, relisant des épreuves gluantes à grand'peine obtenues et mourant de faim littéralement, j'entendais le patriarche de cette caverne se réjouir tout près de moi, en dévorant avec sa famille un quartier d'âne dont je n'osais pas demander ma part.

Mon livre parut enfin, très dénué de splendeur et

trois mois trop tard. La curiosité s'était détournée sur d'autres objets. Mon pauvre vendeur de papiers ne put échapper à la ruine et mourut, dix ans après, dans la misère. Il y eut, il est vrai, quelques chroniques astucieuses calculées pour me nuire dans le présent et dans l'avenir, sans aucune compensation de notoriété.

Barbey d'Aurevilly, que j'aimais et qui m'aimait à sa manière depuis longtemps, aurait pu parler utilement. Il ne le voulut pas et ce fut pour moi la surprise la plus étrange, la plus amère. La veille, il avait fait plusieurs kilomètres dans sa chambre en me parlant de mon livre qu'il venait de lire avec transports et qu'il proclamait un chef-d'œuvre. Le lendemain, le vent avait tourné, une ou plusieurs dames lui ayant dit que ce livre était au-dessous de tout. Il faut avoir connu d'Aurevilly pour savoir l'incroyable versatilité de cet écrivain, si haut et si noble pourtant, qu'une légèreté inouïe faisait capable de flotter également sur les eaux basses ou les eaux profondes et qui donna souvent l'illusion de la plus monstrueuse inconstance.

Il me fallut avaler cela comme tant d'autres choses, ayant ce destin d'avaler, ma vie durant, tout ce qu'un homme peut avaler. Aucune voix écoutée ne s'élevant pour moi, on eut le loisir de me fabriquer une petite légende que le court dialogue suivant peut offrir en raccourci : — Ah ! oui, Léon Bloy, une fa-

meuse canaille ! — Une canaille ! dites-vous. Que savez-vous donc de lui ? — Oh ! rien du tout, mais *tout le monde sait*, etc. Oui, j'ai l'honneur de posséder une légende, la légende du *Désespéré !* Il y en a, parmi les illustres, qui paieraient cela bien cher !

Puisque, par un effet imprévu, ce livre qui n'a pu me faire vivre s'obstine à ne pas mourir, je le présente donc aujourd'hui à la génération nouvelle sortie du fumier de la génération qui le vit éclore. Quelques-uns, peut-être, parmi les jeunes, y trouveront le réconfort que j'avais voulu donner à leurs aînés et pourront, si Dieu le veut, sentir quelque frisson généreux, en voyant un homme accepter une vie dont les galériens ne voudraient pas, et subir cette vie trente ans pour avoir le droit de dire quelque chose.

« Je suis entré dans la vie littéraire très tard », écrivais-je en 1897, « après une jeunesse effrayante et à la suite d'une catastrophe indicible qui m'avait précipité d'une existence *exclusivement contemplative*. J'y suis entré comme un élu disgracié entrerait dans un enfer de boue et de ténèbres, flagellé par le Chérubin d'une nécessité implacable, *Angelus Domini coarctans eum*. A la vue de mes hideux compagnons nouveaux, l'horreur m'est sortie par tous les pores. Comment se pourrait-il que mes tentatives *littéraires* eussent été autre chose que des sanglots ou des hurlements ? » (*Mon Journal.*)

Je le répète, quelques-uns trouveront peut-être qu'un tel spectacle est assez unique et, s'ils sont capables de l'Absolu, ils auront, j'imagine, un peu plus que de l'estime intellectuelle pour le vieil auteur de ce *Désespéré* qui est à peu près une autobiographie.

LÉON BLOY.

14. — Lecture de l'*Olivier Cromwell* de Carlyle, traduction de mon cher camarade Edmond Barthélemy. Bataille de Dunbar et fin du second volume.

Terrible homme de guerre que cet Olivier au *nom* si étrange, mais combien sa piété parpaillote et sa prédicante manie me dégoûtent ! Carlyle qui n'a pas plus le sens du ridicule que la perception de l'hypocrisie de son héros, ne s'arrête pas de proclamer son admiration. « Un homme ivre de Dieu », s'écrie-t-il sottement :

Je me suis demandé s'il y avait jamais eu quelque part, dans la moderne Histoire européenne ou même dans l'Histoire ancienne, un homme apportant dans la pratique des affaires de ce bas monde un cœur plus rempli de l'idée du Très-Haut ?

Saint Bernard, évidemment, n'est rien en comparaison. Nos sectaires contemporains ne sont pas plus bêtes.

16. — Une dame qui m'appelle son « cher cousin » parce qu'elle épousa, il y a trente-cinq ans, un neveu de ma mère, me relance pour un héritage de « quelques sous » à recueillir d'une personne que je n'ai pas connue même de nom. Il paraît qu'étant l'aîné de la famille, il faudrait mon consentement à la vente d'un titre indivis. Réponse :

Madame, j'ai eu l'honneur de recevoir de vous une première lettre, en juillet dernier, touchant le même objet. Je vous ai répondu par l'aveu de mon ignorance et de mon incompréhension totales des choses que vous vouliez bien me communiquer. Je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu parler d'une Mme X..., non plus que de la famille Z... et je ne sais comment je pourrais avoir des intérêts en commun avec ces personnes. Ayant été déjà berné indignement à l'occasion d'un prétendu héritage, étant, d'ailleurs, rempli de dégoût pour toutes les manigances d'argent, vous pourrez comprendre que cette nouvelle chose ne doit m'inspirer que de la défiance et de l'ennui. Cependant si, comme vous le dites, tout (?) dépend de mon consentement, je suis prêt à le donner pour ne pas nuire à d'autres, mais à une condition formelle, c'est que je n'aurai pas à faire *un seul pas* et que je n'aurai strictement qu'une signature à donner. Je vous prie donc de faire en sorte qu'on m'en-

voie une pièce toute préparée. J'ajoute que ne sachant rien de l'affaire et ne comprenant pas un mot à l'argot de MM. les notaires, j'exige que cette pièce soit *intelligible*, sinon je ne ferai rien et je ne répondrai même plus.

19. — On s'occupe fort en Russie d'un centenaire de 1812. Raoux m'écrit à ce sujet et me parle de la grande armée morte de froid. Je lui réponds que la grande armée sans victoires de nos catholiques mourra, cette année peut-être, du froid qui est en elle-même...

Pour me consoler de cette amertume, une lettre m'arrive d'Eugène Borrel à qui j'ai lu hier la préface du *Désespéré* et l'article sur Beethoven promis à Vincent d'Indy qu'on trouvera quelques pages plus loin.

De Borrel :

Mon très cher Léon Bloy, Je suis encore dans l'admiration de votre préface et de l'article sur Beethoven, et, pour ce dernier, j'ai la sensation très nette que, parmi les innombrables auteurs qui se sont occupés de lui, aucun n'a encore *rien* dit. C'est vous qui, depuis un siècle bientôt que sa grande âme a paru devant Dieu, avez trouvé la première parole valable.

Le seul qui ait eu le droit de parler a été Berlioz, mais il ne s'est occupé que du point de vue artis-

tique. Les autres ont compulsé des archives, remué des atomes, établi précisément ce que Beethoven avait fait dans la matinée du 15 juin 1807. Que nous importe ?

Le plus remarquable des biographes, avant Vincent d'Indy, avait été R. Rolland, mais il est sorbonnard et la consigne est de ne pas parler de la faiblesse d'esprit qui a poussé quelques grands hommes (heureusement de plus en plus rares) vers les pratiques religieuses. Aussi son livre très bien fait, d'ailleurs, n'apporte-t-il pas la plus légère goutte pour désaltérer ceux qui attendent les torrents paradisiaques pour étancher leur soif.

Ce qui est étonnant, c'est que parmi les quelques écrivains qui honorent le XIXe siècle, ni Barbey, ni Villiers, ni Hello, ni personne, n'ait touché, même en passant, à Beethoven. Il fallait cela pour que vous arriviez et, en quelques lignes, pour que vous fracassiez tous vos prédécesseurs dont les gros bouquins sont pulvérisés du coup. En même temps c'est l'illumination totale de la vie de Beethoven. Vous avez eu l'intuition, dans un éclair, de ce que nous déchiffrons péniblement à la lueur de nos petites lampes. Et Beethoven m'apparaît encore plus grand, plus extraordinaire, plus voulu de la Providence. Mais cela il n'y avait que vous à pouvoir le dire, parce que vous êtes le seul écrivain habitué à respirer l'air des hauteurs.

21. — *L'Ame de Napoléon.* Enorme difficulté du début de ce nouveau livre.

29. — Un jeune homme habitant le XIIIe arrondissement et catholique très fervent m'apprend qu'un homme s'est coupé la gorge dans l'église. « Les victimes de nos prêtres dans ce quartier de misère », dit-il, « sont innombrables ; victimes de leur lâcheté, de leur bassesse de cœur, de leur avarice. Notre curé ne disait-il pas, faisant une quête pour la restauration de l'Eglise, qu'il ne voulait rien donner lui-même (et il est riche) par humilité! pour que son nom n'eût pas à figurer sur la liste des donateurs ».

Février

1er. — Article publié dans les *Tablettes de la Schola :*

BEETHOVEN

PAR VINCENT D'INDY

A Eugène Borrel.

I

J'ai devant moi un portrait inconnu de Beethoven. Il a été mis sous mes yeux par mon ami René Martineau, l'historien connu d'Emmanuel Chabrier. D'où

vient cette peinture non signée et par quelles mains a-t-elle passé depuis un siècle ? Car elle n'a pas moins d'un long siècle. L'original n'a certainement pas dix-huit ans et, déjà, il semble porter le ciel et la terre. La physionomie est d'un lion dans le genre de notre Félix Raugel, ayant l'air de secouer les astres quand il agite sa crinière.

A cette époque lointaine Ludwig Beethoven n'était encore qn'un petit virtuose par destination, étonnant déjà, il est vrai, dont l'Allemagne enragée de musique, alors, avant et depuis, commençait à s'émerveiller. Ce serait peut-être l'occasion, si l'apparente vie de ce monde était moins courte, de faire fonctionner mon chauvinisme et de contester le néerlandais Beethoven à l'Allemagne abrutie par le Prussianisme depuis le déclin du Grand Empire. Mais à quoi bon? On me lapiderait par-dessus le Rhin avec les ossements de Mozart, de Sébastien Bach, de Wagner même. La musique allemande est un préjugé aussi incurable que l'anti-sémitisme et pour des raisons analogues. Au jugement universel, éperdument désiré par tous les cœurs purs, il y aura des ajournements et des chicanes de procédure à n'en plus sortir, suscités par des anti-sémites et des musiciens allemands.

Regardons plutôt ce portrait. C'est presque celui d'un enfant. Les couturières viennoises, à commencer par la vaporeuse princesse Bagration, laquelle

est Russe, ne le trouveront pas beau. C'est bien certain que son nez en bossoir a quelque chose de pénible et que la bouche manque de finesse; mais quels yeux, quels sourcils jupitéréens, quel front ! Il serait intéressant, peut-être même un peu foudroyant pour la pensée, de voir, à côté de cette image, celle de Napoléon à la même époque, si quelqu'un la possédait. Ils étaient presque contemporains, — à peine quatorze mois d'intervalle,— Beethoven étant, comme tout le monde, cadet de Napoléon. A ce même âge de seize ou dix-huit ans, le futur Dominateur ne devait pas paraître plus beau que le jeune virtuose à qui « Dieu avait confié de conter un jour aux hommes la *Symphonie pastorale* ». L'adolescent Bonaparte ressemblait, dit-on, à un petit singe malicieux et agité, en attendant que son âme prodigieuse et cent batailles grandioses lui eussent constitué cette Face inouïe sur laquelle Henri Heine devait lire, un jour, distinctement, ces simples mots : « Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi. » J'avoue que l'idée seule d'une telle confrontation me bouleverse et je me demande si, de ces deux monstres de génie, le petit organiste de Bonn ne paraîtrait pas le plus extraordinaire.

Ce qui est sûr et parfaitement mystérieux, c'est que Dieu les a voulus en même temps : l'un pour secouer la terre comme elle n'avait jamais été secouée par aucun Titan et pour disparaître bientôt, en laissant

après lui le plus haut cantique de gloire que les hommes aient jamais chanté ; l'autre pour grelotter dans la pénombre d'une douleur sublime qui sera sentie de tous les cœurs vivants jusqu'à la fin du monde ; la douleur d'une âme quasi surhumaine qui ne rencontre pas sa limite et ne peut exprimer son infini.

Napoléon qui croyait peut-être que Gœthe était le plus grand des Allemands et qui le caressa volontiers, ne paraît pas avoir connu même le nom de Beethoven qui lui avait pourtant dédié sa *Symphonie héroïque*, mais qui ne se serait pas laissé caresser. Le vainqueur du Danube et de tous les fleuves n'était pas fait, d'ailleurs, pour comprendre sa musique. Il en pratiquait une autre où il excellait et il était artiste à sa manière que nul n'égala et que les invincibles Anges eux-mêmes ne pourront pas surpasser.

II

« Pour toi, pauvre Beethoven, point de bonheur à attendre du dehors. Tu devras te créer toutes choses en toi-même. Dans le monde idéal seulement tu trouveras qui t'aime. » Il se parle ainsi à lui-même, le cher grand homme qui ne put jamais se faire aimer d'aucune femme et que son art même ne put consoler.

Triste cœur tendre dans une enveloppe dédaignée! Il est terriblement rare que le génie soit aimé des femmes. « Elles aiment ce qui brille », disait Ernest Hello dont la laideur fut hyperbolique, « elles n'aiment pas ce qui resplendit ». Lisez ce lamentable portrait physique tracé par Vincent d'Indy :

«... Voici qu'au tournant de la rue paraît un petit homme trapu, à l'air renfrogné, aux yeux vifs sous des sourcils grisonnants, les cheveux en broussaille débordant un *haut-de-forme* gris à larges bords. Avec son teint de brique, son foulard blanc, son col dont les pointes lui entrent dans les joues, avec sa longue redingote bleu-clair qui lui tombe jusqu'aux chevilles et dont les poches sont bourrées de papiers et de cornets acoustiques, avec son binocle ballant et sa démarche gesticulante, il est la figure légendaire devant laquelle s'esclaffent les gavroches viennois et qui faisait dire à Mme de Breuning : « Je n'ose vraiment pas me promener avec lui! »

Les *cornets acoustiques*, hélas ! Il était devenu complètement sourd. Quelle étrange misère pour le géant de la symphonie, pour le plus grand musicien du monde ! Il fallait donc que le ridicule injuste, mais classique, de la surdité vînt aggraver la disgrâce physique de sa personne. « Beethoven », dit encore Vincent d'Indy, « être éminemment pur et profondément chrétien, ne pouvait concevoir l'amour sensuel qu'à la façon des commandements de Dieu :

en mariage seulement ». On peut inférer de là qu'il mourut vierge — *vierge et sourd !* — et cela, d'un tel homme, n'est peut-être pas très loin du sublime. Captif deux fois, séquestré, cadenassé dans le cachot miraculeux de son génie, ne travaillant, semble-t-il, que pour les esprits angéliques, et réduit à se nourrir exclusivement du pain moisi de l'admiration des hommes, cet amoureux grandiose et touchant, toujours déçu, calmé seulement par un regard vers « l'au-delà des étoiles », écrit, au lendemain du mariage de Juliette Guicciardi qui le désespéra, la célèbre sonate dénommée *appassionata*, « terrible cri de détresse et de désespoir, se terminant en glorieuse fanfare ». Citons encore Vincent d'Indy :

« Nul pianiste n'en devrait entreprendre l'interprétation s'il n'a lui-même souffert... Cette œuvre nous paraît l'une des plus caractéristiques au point de vue de l'autobiographie de Beethoven. Dès le premier mouvement, ces deux thèmes qui semblent faits l'un pour l'autre, puisqu'ils procèdent du même rythme et de la même nature harmonique, et qui en arrivent, par une constante dépression, à se déformer et à se détruire, malgré les tentatives de la péroraison, n'est-ce pas — encore mieux défini que dans la sonate dite : *Au clair de lune* — le roman douloureux de l'année 1802 ? Après une prière calme, presque religieuse, la passion reprend, exaspérée, mais, cette fois, avec un ardent désir de *remontée*, et dans le

triomphe final, proclamé par un insuffisant piano qui doit se faire cors, trompettes et timbales, ne l'entendez-vous pas crier : C'est moi ! Je suis redevenu Beethoven enfin ! »

Il n'avait jamais cessé de l'être sans doute, mais qu'aurait-il pu faire, sinon cela : le redevenir sans cesse et de plus en plus ? Les très grands Artistes, claquemurés ou non, ne peuvent que courir après leurs Ames, comme ils peuvent, en souffrant autant qu'ils peuvent, et, par ce moyen, gagner leur vie éternelle, en redevenant toujours eux-mêmes. Vérité trop évidente. Plus un homme est grand, plus il sent la Chute Originelle et le besoin de récupérer son *identité* paradisiaque.

Beethoven « profondément chrétien », ses œuvres le prouvent, n'était pas un saint à la manière de François d'Assise ou de n'importe quel autre imitateur du Christ. On ne me l'apprendra pas. Il fut un des plus grands artistes du monde, ce qui est, hélas ! autre chose, les dévots imbéciles ne manquent pas une occasion de le dire. C'est peut-être pour cela qu'il n'y a pas de croix sur sa tombe, ainsi que le témoigne un croquis d'après nature de Vincent d'Indy, au cimetière de Wæhring, le 17 juin 1880. Jusqu'à cette époque du moins, cinquante-trois ans après sa mort, on a pu voir cette monstrueuse indignité. La *Missa solemnis*, « l'un des plus grands chefs-d'œuvre de toute la musique », est une chose chré-

tienne pourtant. Les Séraphins et les Trônes le savent, les Dominations aussi; et Notre Seigneur Jésus-Christ ne l'ignore pas.

III

Fussé-je vingt fois musicien, ce qui n'est pas du tout mon cas, il me semble qu'après Vincent d'Indy je n'aurais pas le plus petit mot à dire des œuvres de Beethoven. Lisez son livre et vous verrez si cela ne fait pas tomber les bras de voir avec quelle force tranquille, avec quelle sérénité puissante l'éducateur infaillible de la Schola fait passer devant vous les *formes* successives de la plus grande âme d'artiste que la divine Providence ait confiée à un pauvre homme. Car il est bien sûr qu'on ne peut parler que de l'âme quand il s'agit d'un Beethoven.

« C'est ainsi qu'après plus de vingt ans d'une carrière déjà remplie de chefs-d'œuvre, Beethoven pouvait dire, à l'aube de sa quarante-septième année : « Maintenant je sais composer ! » Qu'importe le sens technique du mot *composer* ? Il savait bien ce qu'il voulait dire. — Jusqu'ici je n'avais pas assez souffert pour être sûr de mon âme, pour la tenir dans ma main comme une cavale domptée. Maintenant c'est fini. Elle m'appartient bien et s'il lui pousse des ailes comme à un Pégase, nous irons ensemble dans les cieux !... Son âme, sa chère âme, il ne voulut jamais qu'elle,

croyant la trouver dans tous ces fantômes de femmes qui traversèrent sa vie pour le torturer !

Car il fut malheureux vraiment comme les pierres, étant lui-même semblable à un de ces galets pitoyables roulés çà et là par les vagues de l'Océan. La plus grande partie de sa vie, de 1792, si on veut, à 1815, il fut, de loin ou de près, dans le tourbillon de la guerre, au milieu des mouvements de troupes, des bombardements, des invasions, des carnages épouvantables ; toute l'histoire apocalyptique du flux et du jusant de la Révolution française. Deux fois au moins Napoléon le contraria horriblement dans ses pacifiques habitudes viennoises. Le canon d'Austerlitz, d'abord, puis le canon plus formidable d'Essling et de Wagram achevèrent de briser son infirme tympan. Cet immense rêveur au cœur si tendre, il lui fallut être, plus de vingt ans, le témoin, heureusement sourd, de ce fracas inouï de tout un monde. Mais quels durent être les émois de sa pauvre âme à l'aspect de la dévastation stratégique des rives de son beau Danube et des environnantes campagnes où il aimait à promener sa méditation solitaire !

Ah ! c'est bien toujours la même chose, la même rançon des grands artistes, la souffrance mesurée à leur grandeur ! *Potentes potenter tormenta patientur*. L'obscurité souvent, la misère presque toujours, la haine des médiocres, la dérision des chétifs, les humiliations infinies, les deuils atroces et, pis que tout

cela, l'immortel vautour qui les ronge, ces Tantales de Dieu qui meurent de faim sous l'arbre du Paradis. A ne considérer que l'artiste en Beethoven, qui oserait dire qu'il a jamais pu se rassasier ? Pas plus, je pense, que Michel-Ange ou Shakespeare, ou Napoléon. Aucune œuvre ne peut assouvir de tels hommes. Si Napoléon avait pu vaincre la Russie et abattre l'Angleterre, que n'aurait-il pas ambitionné de conquérir. *Aestuat infelix*... Le monde est trop étroit pour ces *corpuscules* de Juvénal.

Que n'a-t-on pas dit de la surdité de Beethoven ? Quelqu'un croit-il qu'il aurait fait de plus grandes choses avec une ouïe de sauvage ? Si Dieu l'empêcha d'entendre les bruits de ce monde, c'est qu'il fallait qu'en une manière les bruits de l'autre lui devinssent perceptibles et qu'il fût ainsi capable de nous traduire, vaille que vaille, en langue déchue, les rumeurs du Paradis.

Voici quelque chose de beau qui nous est offert par Vincent d'Indy :

« En 1821, Beethoven disait, en plaisantant, avoir prononcé l'oraison funèbre de Napoléon, dix-sept ans avant la mort du Captif de Saint-Hélène. Aussi bien cette oraison funèbre il aurait pu se l'appliquer à lui-même, car les deux grands hommes souffrirent, à la fin de leur vie, un destin pareil, tous deux isolés, l'Homme de guerre dans une île de l'Océan, le Musicien dans son art inaccessible à la masse, tous deux

séparés du reste du monde, l'artiste de génie par sa terrible infirmité, comme le conquérant déchu par la mer inexorable et la non moins inexorable Angleterre. »

Oui, sans doute, mais, parce que la vie prétendue sensible n'est qu'un songe et que l'infirmité physique, par conséquent, n'est que le songe d'un songe, il arriva que, dans son agonie, le sublime sourd *entendit* enfin. — « Entendez-vous la cloche ? » cria-t-il ; — « Voici que le décor change ! » et il expira dans un éclat de tonnerre, au milieu d'une tempête de neige, le 26 mars 1827.

LÉON BLOY.

Lettre navrée de l'abbé Cornuau me communiquant la réponse d'un prêtre sur lequel il avait compté pour propager la *Vie de Mélanie* et qui se dérobe, craignant de se compromettre. Celui-là, paraît-il, est un bon prêtre. Qu'attendre des autres, sinon la persécution ? Cornuau en arrive à craindre une condamnation du Saint Office, à cause de ce que je dis, page 29 de l'Introduction : « la Passion de l'Esprit-Saint ». J'ai dit cela, il y a vingt ans, dans le *Salut par les Juifs*. Il est vrai que ce livre n'a pas été remarqué. Ah ! on ne me ménagera pas les amertumes et je

le savais. Il faut croire que le diable a besoin d'être déchaîné. Ce résultat pourrait être procuré par mon livre.

Je renvoie à Cornuau la lettre de son correspondant en lui citant le texte fameux : *Si consilium hoc est Deo, non poteritis dissolvere illud, ne forte et Deo repugnare inveniamini.* Le principal grief porte sur ceci qu'il ne faut pas de choses extraordinaires. *Ecce nova facio omnia*, dit le Seigneur. Traduction sulpicienne : « Je ne ferai rien d'extraordinaire ». En supposant que mon livre puisse être condamné, ce que je ne crois pas, cette condamnation ne pourrait être connue qu'après que mon livre, répandu partout, aurait produit tout son effet. Donc, paix dans nos âmes et confiance en Dieu.

Continué *L'Ame de Napoléon* avec acharnement. Malgré la difficulté, malgré la tristesse de voir la misère s'approcher, j'obtiens un assez honorable résultat et je vois ou crois voir une belle œuvre grandir.

3. — L'hiver exceptionnellement tardif se déclare enfin avec férocité. Le thermomètre est tombé, ce matin, au-dessous de dix degrés et notre provision de charbon est épuisée. On brûle de la poussière. Une fois de plus, je sens

la vieille griffe de la misère et la tristesse m'accable. Il faut travailler cependant.

5. — Trouvé dans le *Journal* un article intitulé *De la mendicité* par Urbain Gohier. « Un homme qui tend la main n'est plus digne d'intérêt... Les *humbles,* c'est-à-dire les mendiants, rejetons-les. Les *humbles !* Rien que ce mot donne la nausée. Il n'y a pas de place pour l'humilité dans une démocratie. » Je découvre ainsi que le *Magnificat* n'est pas une démocratie.

9. — Mise en vente de la *Vie de Mélanie.*

10. — Mort du ci-devant Père Hyacinthe Loyson. Dernières paroles de cet apostat : « Je puis paraître devant Dieu. Je suis en paix avec ma conscience et *avec ma raison !* »

14. — Confirmation à Versailles de mon petit filleul Pierre-Léon van der Meer, aucun *règlement* dans ce diocèse ne s'y opposant comme dans celui de Paris. On sait que nos évêques sont tous des papes et qu'ils font ce qu'ils veulent, à l'exception peut-être de Mgr Amette qui fait ce que veut l'ambassadeur d'Angleterre, quand il s'agit de Jeanne d'Arc (Voir plus haut, 31 décembre 1911). Après la confirmation, l'évêque de Versailles, moins altier que son métropolitain, a daigné nous recevoir. Occasion pour

moi de lui offrir la *Vie de Mélanie*. Ce pontife, ignorant jusqu'à mon nom, ainsi qu'il convient à un dignitaire ecclésiastique, informé seulement, séance tenante, de ma qualité d'écrivain catholique et *laïque* — capable, par conséquent, d'atteindre les âmes situées hors de l'Eglise — nous a parlé, avec un enthousiasme frigorifique, des conversions innombrables procurées par la *Bonne Souffrance* de Coppée. J'aurais pu répondre que ces *conversions*, certainement très sentimentales, pourraient être mises en balance avec le vomissement contraire de tous les intellectuels. Je me suis prudemment précipité au silence.

18. — Étonnante visite de W. dit le prophète de Montmartre, pauvre bondieusard à figure de sacristain de village et commissionnaire attitré de tous les aveugles de la piété qui l'investissent de leur confiance. Il se dit envoyé par un comité de je ne sais quoi, pour connaître la réduction de prix qu'on pourrait obtenir en achetant la *Vie de Mélanie* en quantité considérable, 100 à 300 exemplaires. Aventure éblouissante Je réponds à ce messager qui ne sait rien des choses de la librairie, que je ne suis pas vendeur de mes livres et qu'il doit se concerter avec

Vallette que je l'engage à voir dès demain.

19. — W. a vu Vallette ce matin et l'affaire a été conclue sans difficulté. Mélanie me protège.

Quelques dédicaces :

A. Mme Alfred Pouthier. — que j'ai dû connaître autrefois en Russie, quand j'étais un ours blanc.

A ma filleule Raïssa Maritain. — Raïssa ou Rachel signifie *brebis* dans la vieille langue de tes ancêtres, et voici que Celle qui pleure t'envoie sa bergère.

A une personne complètement sourde. — D'un habitant des ténèbres à une habitante du silence.

A Philippe Raoux. — De la Salette en Pologne, il y a peut être dix mille lieues ; de Bourg-la-Reine il n'y a pas même un pas.

A Félix Raugel. — La plus belle musique du monde peut-elle être autre chose que l'harmonie de la respiration des saints ?

A Mme T... — Ce livre donné sur la grand'route par Celle qui pleure à un vieux mendiant.

A un chirurgien illustre autant qu'incroyant. — Pour l'opérer de ses écailles, sans anesthésie.

A Véronique. — Voici ce livre que tu aimes, ma fille bien-aimée. Lis-le souvent avec tout ton cœur, pour qu'il te remplisse d'un grand désir de devenir petite et sacrifiée, comme fut Mélanie jusqu'à son dernier jour.

A mes filleuls Pierre-Matthias et Pierre-Léon van der Meer de Valcheren. — *Ubi thesaurus, ibi cor.* Mon trésor, c'est vous, c'est les quelques âmes que j'ai eu l'honneur de présenter au seuil de l'Eglise. Comment mon cœur ne serait-il pas avec vous, mes bien-aimés ?

A Christine van der Meer. — Ta patronne, une des plus étonnantes martyres, fut abominablement suppliciée, à l'âge de dix ans, par son propre père, pour sa récompense d'avoir détruit toutes les idoles qui se trouvaient dans la maison. Mélanie nous encourage à profiter de cet exemple.

A Emile Baumann. — En lui faisant remarquer que les inondations qui l'épouvantèrent, il y a deux ans, étaient, en réalité, les larmes de Notre-Dame de la Salette.

A André Dupont — qui a eu l'audace de marcher en avant du *Vieux de la Montagne*, ce qui l'expose à l'admiration de nos plus fétides contemporains.

20. — A mon filleul Jacques. J'insiste sur son devoir de chrétien laïque, de donner lui-même le baptême à son beau-père, vieil israélite moribond, même en cas de refus obstiné, à la dernière heure.

Le passage de ce qu'on nomme la vie à ce qu'on nomme la mort est un moment dont la durée appa-

rente est rien ou presque rien, mais dont la durée réelle est inconnue. En supposant même l'obstination invincible, il se peut très bien qu'alors, avant que l'âme ait quitté ce monde, illuminée soudainement, elle ait un horrible regret de son refus et une joie infinie du secours arrivant quand même.

21. — Une dépêche m'informe du baptême, ce matin, « en pleine connaissance et volonté ».

24. — Lettre complétant la dépêche :

C'est encore bien plus beau que tu ne peux croire. Mais aussi c'est déchirant, car il va bientôt mourir. Et c'est la première fois que je vais voir cela. Avant-hier, mercredi des Cendres, il a demandé au médecin, nous ayant tous fait sortir, la vérité sur son état. Le médecin lui a parlé en chrétien. Alors il a dit, lui si extraordinairement peureux : « Il faut me préparer. Je veux faire ce que me demandent les enfants. » Le médecin nous a appelés. Je l'ai baptisé moi-même. Et après cela, la Grâce du bon Dieu s'est vue comme avec les yeux. Elle a entièrement transformé son âme. Il a d'abord demandé à porter à son cou les médailles qu'il avait sous son oreiller. Puis il a dit qu'il voulait voir un prêtre qui lui enseignât la vérité. Puis qu'il voulait avoir tout ce qu'on donne à ceux qui vont mourir. Nous lui avons copié, avec des lettres russes, l'Oraison Dominicale et l'acte de charité.

C'était une chose admirable de le voir et de l'entendre épeler péniblement ces divines paroles, aidé de sa fille. Il porte sur son cœur le papier où sont écrites ces prières, avec des invocations à Marie. Que te dire mon cher ami ? Aujourd'hui Barnabé-Jude, c'est son nom, a reçu le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Demain, si Dieu lui donne de vivre encore, l'évêque de Versailles viendra le confirmer. Il a toute la foi. Le prêtre qui s'occupe de lui est dans l'émerveillement. Ne sachant pas les prières, pendant toute la cérémonie d'aujourd'hui, il *n'a cessé* de faire de grands signes de croix. Avec cela, des yeux pleins de lumière, une paix céleste et cette noblesse merveilleuse de la Race aînée enfin illuminée !

Penser à ce qu'il était, il y a trois jours, et à ce qu'il est aujourd'hui, c'est absolument bouleversant. Mais pour le corps, c'est lamentable. Il a été beaucoup mieux le jour du Baptême, mais ensuite... Alors malgré ce que j'ai vu de la Miséricorde divine dont le contact si manifeste est écrasant, j'ai peur de l'agonie qui peut être longue. Priez pour nous, mes bien-aimés...

Cette lettre m'a été communiquée à peu près en même temps que m'est arrivée la nouvelle de la mort de ce bienheureux enfant d'Abraham. J'ai su que l'évêque de Versailles, quoique empoisonné de gymnastique, n'avait pas dé-

daigné de porter à ce pauvre malade la Confirmation, démarche pastorale qu'il ne faudrait sans doute pas demander à l'Archevêque de Paris.

27. — *La Folie de Jésus.* Article immonde signé d'un insecte littéraire du nom de Paul Reboux, lequel appuie la thèse d'un cuistre infâme qui a entrepris de démontrer pathologiquement que le Fils de Dieu était un aliéné. Le dégoût infligé par de tels pourceaux est indicible. On m'apprend que ce Reboux est fils d'une modiste et qu'il a eu pour précepteur Victor Charbonnel ! Chapeaux et apostasie !

28. — D'un interviewer, à propos de *La Colline inspirée.* Barrès parle :

J'aurai, toute ma vie, répété la même chose, tâché d'exprimer une profonde symphonie qui est en moi et de l'exprimer toujours plus complète et plus nuancée, avec ses mille chants qui doivent s'accorder, s'harmoniser. Il n'y a pas plus dans mon dernier livre que dans mon premier de volonté claire ; je transcris plus que je n'écris. Je m'écoute ! (*Charlot s'amuse.*) La réflexion, la volonté n'interviennent que pour employer au mieux les matériaux, les thèmes qui naissent en moi spontanément.

Il est pénible que le sens du ridicule fasse défaut si complètement à ce joli académicien.

29. — Un religieux de Lorraine qui vient d'hériter, fait dire pour nous *quatre cents* messes.

Mars

1er. — Le graveur Georges Lemaire me fait cadeau d'un des tout premiers exemplaires de sa médaille commémorative de 1870, instituée pour les combattants. J'apprends que le seul roi de Serbie a été favorisé de la sorte.

4. — Continué *l'Ame de Napoléon*. Quel travail ! chaque chapitre, occasion d'angoisse, devant être tiré, comme un poème, de mon propre fonds, sans le secours vraiment profitable d'aucune documentation.

11. — Lettre cocasse d'un jeune Hollandais qui ambitionne mon amitié. Il se dit *espérantiste*, homme de commerce, et veut devenir prêtre.

Lu *Le vrai* (!) *Huysmans*, par un Gustave Coquiot qui prétend l'avoir bien connu. Ce Coquiot est un simien. N'imaginant rien de plus beau que Huysmans, il a pris exactement son style pour parler de lui, au point que son pauvre

livre pourrait être cru l'œuvre de Huysmans lui-même. J'y suis désigné comme pamphlétaire, naturellement :

Et Huysmans entretient ses amis des effluves saints qui, maintenant, l'assaillent.

12. — Dédicace de *l'Invendable* à Pierre van der Meer :

« Ce que je connais de plus invendable et, peut-être, de plus impayable, c'est ma tendresse pour toi, mon cher filleul. »

13. — Nouvelle visite du prophète de Montmartre mentionné le 18 février. Le comité (?) qui a déjà acheté 300 exemplaires de la *Vie de Mélanie*, voudrait maintenant acquérir toute une édition de cet ouvrage. Il paraît que l'enthousiasme est extrême. Mais ces gens prétendent m'imposer l'insertion, dans le livre même, d'une page bondieusarde et ridicule de leur fabrication. Mon refus s'exprime en un langage peu châtié.

14. — Voici une surprise merveilleuse, une des belles émotions de ma vie. Mon livre envoyé à Rachilde a déterminé en elle un enthou-

siasme extraordinaire ; et cela, c'est le fait de Mélanie seule qu'elle admire éperdûment. Rachilde a été comme foudroyée par le récit de la petite Bergère. Aussitôt, jetant de côté tous les romans vénéneux dont elle a pour métier de rendre compte, elle a passé la nuit sur ce livre et, tout de suite, a fait pour *Paris-Journal* un article qu'elle tient à me lire. Son émotion était telle que je la voyais presque en larmes.

16. — Lettre extrêmement douloureuse de Florian à qui on refuse partout les sacrements en Moravie et que cela désespère. Refus anticanonique et monstrueux de la Table sainte et du tribunal de la Pénitence à un enfant de l'Église nullement excommunié, coupable seulement d'aimer ostensiblement La Salette et d'avoir traduit mes livres ! Il me demande conseil.

17. — A Rachilde dont je viens de lire l'article dans *Paris-Journal :*

Rachilde, ma très chère amie, je viens de le lire, votre très bel article, avec une émotion vivement partagée par ma femme. Nous sortions de l'église et nous avons remarqué que cette joie, faiblement espérée, nous arrivait précisément le dimanche de *Lætare* (Réjouis-toi). Ce n'est pas la première fois que vous montrez votre cœur à propos de moi. Mais aujour-

d'hui cela va plus loin et je l'ai profondément senti. Ah ! que j'en ai connu des dévotes, ma bonne Rachilde, qui ne vous valent pas. Je ne sais rien vous dire de plus, vous m'avez bouleversé.

18. — La contre-partie ne se fait pas attendre. Une carmélite m'écrit une longue lettre. Elle voudrait des modifications importantes. Son opinion sur le Secret est, au fond, celle des ennemis et paraît lui avoir été suggérée. Elle va jusqu'à dire : « Mélanie ne serait-elle pas l'instrument de Satan pour déshonorer le prêtre, aussi bien que l'envoyée de Marie pour l'avertir ? » Cette pauvre religieuse ne voit pas de quelle haine hypocrite et doucereuse elle se fait l'écho.

19. — Je remercie Pouthier pour une brochure venue hier soir, en le priant de ne rien m'envoyer de Frédéric Masson qui est un gâteux de naissance et qui *fait* vraiment trop dans ses livres.

L'Ame de Napoléon, chapitre VIII. Le Sacre envisagé comme l'Extrême-Onction administrée à l'Europe moribonde.

21. — A une jeune fille :

Mademoiselle, je serais tout à fait indigne des choses aimables que vous avez bien voulu m'écrire si je

prétextais mes occupations pour n'y pas répondre. Je vous prie donc de dire à mon cher ami Ricardo Viñes que je suis très mécontent de lui. D'abord il semble avoir pris la résolution de ne plus me voir, ce qui est par trop catalan. Ensuite, et cela est beaucoup plus grave, il vous laisse inexcusablement ignorer que la qualification de *Maître* m'est odieuse, n'étant pas huissier ni même académicien. Quand il m'accuse d'être *terrible*, c'est une autre perfidie. Il sait très bien que je suis le plus doux des taureaux, n'ayant éventré jusqu'ici que de lamentables rosses désignées déjà pour l'équarrisseur, et toujours prêt à m'agenouiller gentiment aux pieds d'un généreux toréador. En m'excusant de vous charger d'une telle mission, je vous prie, Mademoiselle, de ne voir en moi que votre très humble serviteur.

31. — Trouvé dans Tolstoï, *Sonate à Kreutzer* :

En ville, un homme peut vivre cent ans et ne pas remarquer qu'il est mort et pourri depuis longtemps.

J'en conclus que nous subsistons dans un très puant charnier.

Avril

1er. — Location d'une chaumière à Saint-Piat, dans l'Eure-et-Loir.

4. — Jeudi saint. — Église de Bourg-la-Reine. Communions très nombreuses et probablement peu fréquentes. Ce pays de bourgeois veut qu'on croie qu'il tient à la religion, en temps pascal.

11. — D'un très humble religieux qui me lit avec amour :

Voici une belle pensée du P. de Condren : « Je m'étonne », disait ce saint prêtre, « de n'être pas comblé de richesses et d'honneurs. La richesse est une malédiction que j'ai bien méritée par mes péchés. » Donc, si, depuis si longtemps, vous vous promenez dans le Paradis terrestre de la Souffrance et de la Pauvreté, regardez-vous comme un béni de Dieu.

Du même :

Les deux Révoltes et les deux Châtiments.

Les Princes de la Synagogue ont obstinément refusé de reconnaître Notre Seigneur Jésus-Christ comme Fils de Dieu. Ils n'ont pas voulu croire en Lui malgré ses miracles éclatants, la sublime perfection

de sa doctrine et la merveilleuse beauté et sainteté de sa Vie. Leur crime inouï a attiré sur la descendance d'Israël d'épouvantables châtiments qui continuent depuis dix-neuf cents ans. Pilate lui-même, un païen pourtant, effrayé de la colossale iniquité que lui demandaient de sanctionner, par une condamnation légale, les enfants dégénérés du grand Abraham, leur dit, à bout d'arguments et en se lavant les mains : « Je cède à la violence morale que vous me faites, mais je suis innocent de la sentence que vous m'arrachez et de l'effusion du sang de ce Juste. » Ecoutez leur réponse terrifiante : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! »

Ah ! les malheureux ! Comme ils ont été exaucés !

Depuis plus de soixante ans, les Chefs de l'Eglise de France frappés du plus opaque aveuglement, récusent, avec une non moins âpre obstination que les Juifs, le Message miséricordieux de la Mère du Crucifié, de la Reine du Paradis qui nous l'apporta en pleurant, le 19 septembre 1846, et le communiqua à Mélanie Calvat, Bergère de la Salette, afin que les ministres de Dieu l'enseignassent à tout le peuple chrétien. Les Papes, les meilleurs Evêques, les plus saints prêtres, ont cru à la véracité de la Voyante. D'ailleurs de nombreux miracles ont attesté la réalité du fait de l'Apparition, reconnu par l'Église.

N'importe, la grande majorité de nos Pasteurs

semble dire, et avec quelle hauteur ! à l'Ambassadrice de Dieu : « Si vous trouvez trop pesant le Bras de votre Fils, eh bien ! ne le retenez pas plus longtemps et qu'Il nous écrase. Nous préférons les catastrophes inconnues dont vous nous menacez et qui paraissent, chaque jour, plus prochaines, à l'humiliation de faire passer votre Message à votre Peuple. Submergez, si vous le voulez, la Chrétienté dans l'océan de toutes les douleurs ; broyez-la sous l'avalanche des plus inimaginables calamités ; mais tenez pour assuré que nous ne vous obéirons jamais, parce que vous nous avez manqué de respect !!! »

« Il est bien certain, disait Mélanie, le 2 juillet 1880, que de grands maux, de grands fléaux tomberont sur notre pauvre France et que la Révolution de 93 n'est rien en comparaison de ce qui va survenir. »

16. — Idiotie du Comité (?) de Montmartre. Par curiosité, je me suis fait envoyer le papier qu'on voulait me faire insérer dans une nouvelle édition de la *Vie de Mélanie*. La stupidité de cette page me paraît plus intolérable que le premier jour. Cela commence naturellement par « Souvenons-nous » ; il est parlé des « yeux fermés », du « divin Frère », des « devoirs d'état », et cela finit par « Ne l'oublions jamais ». Le crétinisme du monde catholique a quelque

chose de surnaturel et ressemble sacrilègement au Repos du Septième Jour.

17. — Les journaux sont remplis de la catastrophe du *Titanic*, le plus immense des transatlantiques. Dès son premier voyage, il vient d'être éventré par un iceberg. Un millier d'hommes à peine ont pu être sauvés sur quatre mille environ que portait ce bâtiment diabolique chargé de richesses. Des milliardaires ont été noyés. Un luxe inouï les environnait, en même temps qu'il y avait, à fond de cale, une sorte d'enfer pour les pauvres émigrants. J'ai pitié de ces derniers, mais quel autre sentiment que la plus douce consolation pourrais-je éprouver, en pensant aux autres ? *Excandescet in illos aqua maris.*

19. — On m'envoie un numéro du *Miroir* où se trouve un article d'une fétidité inouïe sur Arthur Meyer, article dicté par lui-même où le vieux drôle se donne en exemple à tous les arrivistes.

24. — *Une étape de la conversion de Huysmans.* L'auteur, André du Fresnois, m'est fort inconnu. Il paraît avoir voulu déshonorer complètement Huysmans, en publiant des fragments de lettres où se manifestent affreusement la

sécheresse et la vilenie du personnage. Le soleil y est nommé « l'astre ignoble » et les latrines « le petit confessionnal corporel ». Je connaissais déjà ces charmantes expressions. Je savais aussi sa haine pour la Salette, son mépris pour les montagnes et sa parfaite inintelligence de toute grandeur naturelle ou surnaturelle. J'ai suffisamment dit tout cela dans les *Dernières Colonnes de l'Eglise*, mais voici du nouveau.

La Salette, en tant que pèlerinage, est sans intérêt, mais je rapporte des documents sur l'Apparition qui n'est pas du tout celle racontée par le Clergé. (Tout *document* tendant à salir ou à flètrir était authentique pour Huysmans.) Il y a là de bonnes révélations à faire et qui ne seront pas du goût de l'Eglise qui a volontairement *falsifié* les faits et fabriqué *une madone qui ,débite des discours médiocres sur les récoltes.*

L'Eglise faussaire ! et cette Madone !!!

Une lettre du 10 octobre 1891, c'est-à-dire de l'époque présumée du commencement de la conversion, nous offre ceci :

Je me *contamine* dans mon bureau et trouve le temps long. Quelques pratiques, tantôt religieuses, tantôt obscènes, me remontent un peu, mais c'est de durée si courte !...

Voilà donc la recrue précieuse que nos catholiques ont tant admirée ! Ayant connu Huysmans beaucoup mieux et beaucoup plus que personne, ayant d'ailleurs souffert par lui et pour lui, je sais et j'affirme que sa conversion fut parfaitement sincère ; mais il devint catholique avec la très pauvre âme et la miséreuse intelligence qu'il avait, gardant comme un trésor l'épouvantable don de salir tout ce qu'il touchait, et mourut enfin sans avoir compris qu'il avait le devoir d'implorer, dans les cruelles souffrances de sa fin, le pardon et les prières d'un certain homme qu'il avait traité, quinze ans auparavant, avec la plus horrible injustice et presque réduit au désespoir.

25. — Fin de *l'Ame de Napoléon*.

28. — La *Semaine religieuse*, qu'on ne peut jamais trop lire, m'apprend qu'après une messe solennelle, à la Madeleine, pour les naufragés du *Titanic*, parmi lesquels se trouvaient tant de précieux millionnaires, Mgr Amette, « en quelques mots émus, associa, dans un hommage suprême, les morts du *Titanic* et ceux du champ de bataille » !!!

Ce pauvre cardinal n'en rate pas une.

29. — L'événement qui remplit toutes les

feuilles et toutes les cervelles, c'est la capture et la mort de l'anarchiste Bonnot, chef d'une bande qui territiait Paris et la province depuis des semaines : vols, cambriolages, assassinats. En remontant jusqu'à Ravachol, je peux dire que je n'ai jamais rien vu de plus ignoble, de plus totalement immonde en fait de panique et d'effervescence bourgeoise.

Le misérable s'était réfugié dans une bicoque, à Choisy-le-Roi. Une multitude armée a fait le siège de cette forteresse défendue par un seul homme qui s'est battu jusqu'à la fin, quoique blessé, et qu'on n'a pu réduire qu'avec une bombe de dynamite posée par un héros (!) qui a opéré en se couvrant d'une charrette de foin et cuirassé de matelas.

Les journaux ne parlent que d'héroïsme. Tout le monde a été héroïque, excepté Bonnot. La population entière, au mépris des lois ou règlements de police, avait pris les armes et tiraillait en s'abritant. Quand on a pu arriver jusqu'à lui, Bonnot agonisant se défendait encore et il a fallu l'achever.

Glorieuse victoire de dix mille contre un. Le pays est dans l'allégresse et plusieurs salauds seront décorés.

Heureusement Dieu ne juge pas comme les hommes. Les bourgeois infâmes et tremblant pour leurs tripes qui ont pris part à la chasse, *en amateurs*, étaient pour la plupart, j'aime à le croire, de ces honorables propriétaires qui vivent et s'engraissent de l'abstinence ou de la famine des pauvres, chacun d'eux ayant à rendre compte, quand il crèvera, du désespoir ou de la mort d'un grand nombre d'indigents. Protégés par toutes les lois, leur infamie est sans aucun risque. Sans Dieu, comme Bonnot, ils ont l'hypocrisie et l'argent qui manquèrent à ce malheureux. J'avoue que toute ma sympathie est acquise au désespéré donnant sa vie pour leur faire peur et je pense que Dieu les jugera plus dûrement.

Cette brillante affaire avait nécessairement excité la curiosité la plus généreuse. Ayant duré plusieurs heures, des autos sans nombre avaient eu le temps d'arriver de Paris, amenant de nobles spectateurs impatients de voir et de savourer l'extermination d'un pauvre diable. Le comble de l'infamie a été la présence, dans les autos, d'une autre armée de photographes accourus, comme il convient, pour donner aux journaux tous les aspects désirables de la bataille.

Mai

2. — A Aurélien Coulanges, auteur d'un très bon article sur moi dans les *Marches de Provence*, revue marseillaise :

Cher monsieur, l'Apôtre saint Philippe m'a envoyé, hier, les *Marches*. Je réponds très rarement aux articles qu'on daigne écrire sur moi de temps en temps, la vie étant, comme vous le savez, très courte et l'intelligence de mes juges ou leur bonne foi, plus courte encore. Cependant je veux vous dire que vous m'avez donné une émotion très douce et qui n'est pas loin de ressembler à une sensation amoureuse. C'est une sorte de justice qui m'est ordinairement et disciplinairement refusée par les hommes à plumes. Si vous me donnez votre adresse, je vous enverrai mon livre sur Napoléon devant paraître en octobre. Ce livre qui n'aura pas plus de trois cents pages est le résultat de dix ans de méditations douloureuses et le plus grand effort de ma vie d'écrivain.

Relu *Le Maître de la Terre* de Benson qui m'a tant impressionné en 1909. Mon sentiment définitif est moins favorable. Plus artiste que penseur, Benson qui a en vue ce qu'on nomme la

fin des temps et l'Antechrist, ne me paraît pas avoir pressenti exactement ce qu'il peut y avoir à pressentir. Il suppose une humanité substituant le culte *liturgique* d'elle-même au culte divin. Je crois, au contraire, à l'indifférence la plus abjecte, la plus universelle et totale. Puis Benson, ici comme ailleurs, cherche surtout l'angoisse inférieure, la *peur*. Et cela ne peut pas venir de Dieu.

5. — « Le Drame du Titanic » par un monsieur qui raconte ses impressions au *Journal*, sans omettre qu'il a été admirable de sang-froid :

M. Gugenheim, le milliardaire appelé « roi du cuivre », me serra la main avec un calme merveilleux' disant : « Pour moi, ça m'est égal, j'ai fait ma fortune, J'ai vécu ma vie. »

10. — A quelqu'un qui n'a pas encore *vécu sa vie*, en lui donnant un de mes livres :

C'est tout ce que peut faire pour vous un pauvre. Car tout peut changer, excepté cela, Dieu le voulant ainsi. Autrefois je cherchais des pièces de cent sous ; aujourd'hui, âgé de soixante-cinq ans et père de deux grandes filles, je cherche des sommes beaucoup plus fortes. C'est toute la différence. Il convient de souffrir

et d'être profondément humilié, quand on s'éloigne du monde pour aller au-devant de la Face de Dieu.

12. — Dans le *Vieux de la Montagne,* page 419, j'ai eu l'occasion de parler d'Eugène Calvat, frère de Mélanie, « un pauvre vieux maçon très humble et vivant de son travail à soixante-dix-sept ans, circonstance qui paraît singulièrement honorable pour les chapelains prospérant sur la montagne ». Un pèlerin de mes amis a eu l'idée peu banale de s'y faire accompagner par ce vieillard et voici ce qu'il m'écrit :

Le frère de Mélanie voulut bien se joindre à moi, mais non sans m'informer au préalable de la malveillance dont il était l'objet de la part des Chapelains de la Salette.

— Loin de me faire visite, lorsqu'ils descendent à Corps, les Chapelains affectent de m'éviter. Je fus appelé, un jour, à faire un travail de maçonnerie dans leurs bâtiments. En bons comptables qu'ils sont, ils retinrent sur ma journée les deux ou trois heures de mon voyage. Je ne saurais, d'ailleurs, m'étonner de leurs procédés à mon égard, quand je pense à la manière dont ils ont traité ma sœur. Pour ne citer qu'un seul fait, Mélanie lors de sa dernière visite à la Salette, ayant, avant son départ, demandé un café au lait, le matin, l'hôtelier, en lui présentant la tasse, lui

réclama *un franc!* Ma sœur s'exécuta, mais nous partîmes tous deux profondément écœurés. Au surplus, vous pourrez juger par vous-même de leur désintéressement.

Arrivés à la Salette, on nous conduisit à l'hôtellerie et là s'engagea le dialogue suivant :

— Quelles sont les conditions du séjour ? demandai-je.

— Il y a deux classes, monsieur. Première classe, neuf francs par jour et par personne ; deuxième classe, six francs. *Payable d'avance.*

— Veuillez donc me donner deux chambres et je vais vous payer deux journées de six francs.

L'hôtelier, d'un air mystérieux, me dit à l'oreille, en me désignant le frère de Mélanie :

— Mais ce monsieur serait plus à son aise avec les domestiques, il prendrait ses repas et logerait avec eux.

Craignant que ce triste marchand de soupe ne réalisât cette noble idée, je lui dis aussitôt :

— Vous voudrez bien me donner une chambre à deux lits et vous mettrez un couvert pour le frère de Mélanie, à côté du mien.

L'hôtelier se leva en maugréant, mais non sans avoir encaissé les douze francs...

A table, j'avais comme voisin de gauche un Chapelain très bavard et au regard très fureteur. J'avais mis près de mon assiette *Celle qui pleure.* Les re-

gards du Chapelain se portaient continuellement sur ce livre. Je le lui présentai.

— Je crois, lui dis-je, qu'il est difficile de causer de la Salette sans avoir lu préalablement cet ouvrage.

Il me demanda de vouloir bien le lui prêter jusqu'au lendemain matin. Ce que je fis. La conversation continua.

Observant son silence à l'égard du frère de Mélanie, je dis à cet ecclésiastique :

— Monsieur le Chapelain, j'ai à ma droite Calvat, frère de Mélanie.

— Ah !..

Telle fut toute sa réponse, et il parla d'autre chose. Je fus, dès ce moment, fixé sur l'ignominie de ces aubergistes.

Le lendemain, en me rendant *Celle qui pleure*, le Chapelain me dit textuellement :

— En ce qui concerne le Secret de Mélanie, Rome consultée par nous a répondu : On est libre de le croire ou de le rejeter.

La colère me prit et je lui dis :

— De quel droit pouvez-vous scinder un témoignage ? Vous conservez donc l'Apparition qui vous permet de tenir auberge et vous rejetez le Secret qui vous gêne...

Mon interlocuteur était déjà parti. Les larmes du pauvre Calvat et le regard douloureux qu'il me jeta ne m'eussent pas permis, d'ailleurs, d'aller plus loin.

18. — Lettre *recommandée* d'une dame fameuse dans le monde catholique. Je regrette le pourboire au facteur. Elle m'écrit pour me dire un mal atroce d'Anne-Catherine Emmerich, espérant me déchaîner contre l'admirable visionnaire. Voilà une personne qui me connaît bien !

22. — « *Plus près de toi, mon Dieu !* Hymne exécuté à bord du *Titanic*, la nuit, au moment du naufrage ! Paroles et musique « authentiques » ! En souvenir du vaisseau et des « vaillants » qui ont péri le 15 avril. »

Cela se vend à Paris chez une sorte d'éditeur américain. Qui donc ce misérable espère-t-il tromper ?

Une feuille éminemment torcheculative publie ceci :

Le baron de Rothschild, s'adressant aux petits capitalistes, leur disait : « Si vous voulez mal manger et bien dormir, placez votre argent en Ville de Paris ou en rente 3 %. Si au contraire, vous préférez bien manger et mal dormir, achetez des valeurs industrielles. » Que de vérité dans cette boutade ! Plus justement encore, nous pouvons ajouter : Si vous voulez bien manger et bien dormir, placez vos capitaux en maisons de rapport.

25. — Versailles, visite au vicaire général de l'évêque. Bienveillance probable de cet ecclésiastique, me disant beaucoup de bien de la *Vie de Mélanie* et de *Celle qui pleure* qu'on lui a fait lire. Il pense que la diffusion désirable de la *Vie* est une chose certaine, mais qu'elle se fera d'elle-même, m'assurant que je ne trouverais pas un évêque pour la propager, ce que je sais trop.

27. — Un monsieur que je ne connais pas m'écrit que, pour lui, le seul écrivain, c'est moi, mais que je manque d'amour et que cela n'est pas chrétien. Il craint que, mentionnant sa lettre, je ne le traite d'idiot dans mon prochain Journal. Ah ! il peut être bien tranquille.

28. — D'un ami qui est en Egypte :

Je vous écris d'un pays de grands et vénérables souvenirs saboté par le mercantilisme et la canaillerie modernes, horreurs que vous sentiriez douloureusement. L'arbre de la Vierge est entouré de placards-réclames pour des marchands de whisky, les Pyramides servent de repoussoirs aux affiches « Michelin » et « Vichy-Célestins », etc. C'est une odieuse infamie.

29. — On me prête *Mémoires et correspondance de Louis Rossel.* Livre très étonnant qui

fait voir, en ce malheureux chef de la Commune, un homme de guerre vraiment supérieur et une belle âme que le sophisme démocratique avait égarée sans remède, l'ignominie surprenante et la stupidité inouïe de ses compagnons n'ayant pu le mettre en fuite. Le vieux Thiers, refusant obstinément sa grâçe et livrant une pareille tête à des officiers généraux concussionnaires ou capitulards qui pouvaient craindre des révélations, s'est montré parfaitement infâme. Qui pourrait s'en étonner ?

Réponse de l'éditeur anglais Nelson à qui un ami avait proposé de ma part la réédition de *Sueur de Sang :* « Nous regrettons de vous informer que votre livre *ne nous intéresse pas.* »

Bénie soit la Providence qui me préserve de pareilles griffes ! J'apprends que ce Nelson, vrai commerçant anglais, s'arroge le droit de coupure et peut-être de remaniement dans les livres qu'il publie, aussitôt qu'il les a payés. Il paraît que Vandal aurait consenti, pour son *Avènement de Bonaparte,* à cette ignoble cuisine.

L'insolence du drôle, m'écrivant comme à un débutant, ne pourra être surpassée que par sa platitude, le lendemain du jour où, ayant ob-

tenu un grand succès, je le ramasserai sur mon paillasson.

Juin

2. — A Otto Friedrichs qui m'a envoyé sa brochure contre Frédéric Masson, ennemi naturel de la Survivance :

Je vous remercie d'avoir giflé le Masson. Incontestablement ce Frédéric est un des choix les plus honteux qu'ait pu faire l'Académie, laquelle, depuis des lustres, s'approvisionne pourtant de canailles ou d'imbéciles, Dieu le sait !

Mais celui-là est vraiment hors de pair, dans les deux sens. C'est la plus belle truffe de sottise et de méchanceté qu'ait pú flairer et découvrir le groin de la Coupole. Votre réponse si nette et si fière aura peut-être l'heureux effet d'exaspérer l' « hystérie » de ce malfaisant vieillard et de le conduire plus promptement à l'inéluctable gâtisme proclamé d'avance par ses quarante volumes.

En ce qui me concerne, votre brochure est un bienfait. Croiriez-vous que j'ai eu l'outrecuidance d'écrire un livre sur Napoléon sans la permission de ce propriétaire du grand homme ? Essayez de concevoir son indignation quand ce livre paraîtra.

3. — Le grand événement de ces deux derniers jours a été le voyage à Paris de la reine de Hollande, occasion de copie pour les journaux. Je lisais, ce matin, que cette Wilhelmine a éprouvé le besoin calviniste de visiter la statue de Coligny et de déposer de sa main une gerbe de fleurs en hommage à cette canaille historique.

4. — A Raïssa qui veut me présenter à un prêtre :

Je serai content de rencontrer un prêtre que tu aimes. Dis à Jacques ceci en réponse à certaines objections : « Notre parrain, c'est l'Aveugle-né. Tel est son secret. Depuis qu'il est devenu clairvoyant, il dit ce qu'il *voit*, sans se mettre en peine d'aucune chose. Toi, son filleul, tu dis ce que tu *penses*. Il faudrait comprendre que ça ne peut pas s'ajuster toujours. »

Je cite les versets 11 et 12 du chapitre XXIX d'Isaïe et j'ajoute : *Liber omnium et nullius, scientes et nescientes contemnunt eum similiter.*

D'un inconnu habitant Montmartre :

Je ne puis résister au besoin de vous livrer ces quelques lignes de cauchemar extraites d'une affiche apposée il n'y a pas longtemps sur nos murs.

Le titre : *20 pour 100 de nos malades sont enterrés vivants.* « Il est démontré dans un livre couronné et récompensé par l'Académie de médecine d'un prix de 2.000 francs, que l'on tue 10 malades sur 100 et que 20 pour 100 sont enterrés vivants. Le docteur Séverin Icard, auteur de cet ouvrage, dit : « Pour la constatation, le premier infirmier venu peut décréter que la mort est totale et le corps est aussitôt porté sur les dalles où on l'ouvre promptement d'un grand coup de bistouri. Ni chef de service ni interne ne vérifie la réalité du décès. » Il cite des hôpitaux où les infirmiers commencent l'ensevelissement aussitôt que le malade entre en agonie. Ce médecin a vu « le corps d'un enfant étendu sur la dalle d'autopsie, dont le cœur battait encore deux heures après qu'on avait commencé à le *travailler* ».

Cette affiche demandait le rétablissement des religieuses.

Mais que penser d'un peuple assez avachi pour qu'une telle affiche n'ait pas eu d'effet au moment même des élections où elle a été certainement lue ?

5. — A Emile Baumann :

J'ai le devoir de vous dire, aussitôt après lecture et avant que surviennent d'autres impressions, la joie très réelle que m'a donnée votre dernier livre *Trois Villes saintes*. Combien sommes-nous, aujour-

d'hui, à travailler uniquement pour Dieu, parmi ceux qui savent *écrire* ? Je pense que les cinq doigts de la main seraient encore trop pour les compter. C'est une belle solitude assez douloureuse, n'est-ce pas ? Nous savons qu'il faut souffrir, parce que c'est la loi du Christ, mais, aujourd'hui, les chrétiens qui ne sont pas aveugles doivent se préparer à de suréminentes douleurs que ne connurent pas les anciens chrétiens. Vous savez ce qui fut dit à la Salette. Le monde moderne est livré à Satan, par décret, depuis plus d'un demi-siècle et la grande forteresse, l'Eglise, est entamée. Vous semblez espérer je ne sais quel retour des peuples à Dieu, j'ai vu cela dans votre livre. Moi, je ne l'espère pas. Le passé est bien défunt, bien aboli. Sans doute, il faut que Dieu triomphe à la fin, mais après quelles ténèbres effroyables ! J'ai passé ma vie à écrire cela et je suis regardé comme un insensé. Les charnels devraient voir pourtant que leur société se disloque. Il est vrai que les spirituels ne sont pas plus clairvoyants. Peut-être le sont-ils moins. On voit partout des prêtres et des fidèles, idiotifiés par la *Bonne Presse*, affirmer, avec une assurance qui est à faire sangloter, que tout va très bien et que la Foi est en progrès, cependant que le démon nous mange les entrailles. Votre place est-elle donc parmi ces aveugles ? Je vous l'écrivais, il y a deux ans : « Que puis-je désirer, sinon le martyre ? » Non pas le martyre *facile* imbécilement supposé par nos

chrétiens, mais le martyre avec l'horreur des tortures physiques et l'horreur plus grande des ténèbres palpables et de la parfaite ignominie. Seriez-vous alors mon compagnon? *Fortioribus fortior instat cruciatio*, dit l'Esprit-Saint.

6. — On me parle d'un millionnaire pieux qui refuse de venir en aide aux pauvres, quoiqu'il ait « un cœur d'or ». C'est incroyable ce qu'il y a de cœurs d'or dans le monde, surtout parmi les catholiques opulents !

9. — Un ami fort étranger à la littérature me parle étonnamment du *Salut par les Juifs*, à son avis le plus haut de mes livres. Il le lit sans cesse, disant que tous les autres, admirés d'ailleurs par lui, n'expriment que des sentiments humains, tandis que celui-là est tout surnaturel et que, dans sa pensée, il a fallu que je fusse aidé par *quelqu'un* qui m'aurait instruit à l'avance. En quoi il ne se trompe pas.

Cette opinion fortement exprimée d'un homme de peu de culture est bien extraordinaire.

11. — Lettre d'une personne inconnue qui paraît être une femme et qui signe étrangement M.-R. Cimetière ! Cette personne envoie des timbres pour la réponse du « Vénéré Maître »

que je suis. Elle veut que je sois son « Ange de Bon Conseil » et s'offre à moi « corps et âme ». Je ne vois pas le moyen de répondre à cette lettre dont je ne sens que le ridicule et que je comprends à peine.

12. — Le vieux poète Léon Dierx a été trouvé mort dans son lit, hier matin. Le dernier acte connu de ce pauvre homme ignorant Dieu, c'est d'avoir déclamé dimanche quelques vers devant un mur sur lequel on venait de fixer une plaque de marbre en l'honneur de Mallarmé.

Ah ! il est bien avec moi, le bon Cornuau ! Il pense, comme moi, que l'Église croule et il nous parle de cet ex-évêque de Dijon, Le Nordez, franc-maçon avéré qui s'était engagé, par diabolique serment, à rendre nulles toutes les ordinations qu'il ferait dans son diocèse, au point que cette infamie ayant été découverte, il fallut réordiner une multitude de prêtres. Les conséquences infinies de cette prévarication épouvantable sont à faire trembler.

Il nous dit aussi que Pie X, d'après un témoignage de Rampolla, serait guidé, dans tous ses actes, par la Révélation de la Salette et qu'il a une ferme confiance dans le Secret de Mélanie qu'il nomme une sainte ; mais que la crainte

d'un schisme en France l'empêche, jusqu'à ce jour, de se prononcer.

17. — A Alfred Pouthier :

Cher ami, s'il ne faut que quelques lignes pour vous faire « rudement plaisir », je n'ai pas le cœur de vous les refuser et je m'exécute à l'instant. J'ai remarqué, comme vous et comme plusieurs autres, que les choses embêtantes sont toujours pour « tout de suite », mais j'ai remarqué aussi, au moins en ce qui me concerne, qu'elles ne sont pas seulement pour le dimanche actuel, mais encore pour les dimanches qui suivent, sans parler des mardis, vendredis ou samedis occurrents et autres jours non fériés. Les choses embêtantes m'ont beaucoup aidé à concevoir l'infini, et l'éloquence même de Cambronne est impuissante à les conjurer.

C'est vrai qu'en principe nous partons à la fin du mois et même avant, ce qui, d'ailleurs, ne me fait pas rire, mais l'application de ce principe échappe totalement à ma clairvoyance. Plusieurs choses manquent encore qui ne peuvent être remplacées par des *épithètes rares* ni des prosopopées jaculatoires. On espère que tout s'arrangera.

18. — Visite d'un très jeune prêtre, vicaire dans notre paroisse. Il a lu ou cru lire *Celle qui pleure* que je lui avais donnée, mais il

n'aime pas mon style qu'il croit *moderne !* C'est un enfant pieux, mais très ignorant, comme il convient quand on sort du séminaire où il a eu peut-être des succès.

A Vallette :

Je viens de faire une découverte qui pourrait, à notre époque de ventes insensées, intéresser passionnément les richissimes amateurs d'art. Il s'agit d'un missel, pouvant être comparé, sans exagération, aux célèbres livres d'heures de René d'Anjou, d'Anne de Bretagne, du frère de Charles V, ou à l'admirable bréviaire de Grimani qui est un des trésors de Venise. L'auteur, un vieil artiste qui a employé vingt-cinq ans à cet étonnant travail estimé plus de 30.000 francs, serait disposé à le vendre. Il vit très retiré dans un coin de la banlieue de Paris et ne fait personnellement aucune démarche, mais il m'a autorisé à livrer son nom et son adresse aux acheteurs éventuels et je compte, pour les atteindre, sur la grande publicité du *Mercure*. On sait que je me suis fort occupé d'enluminure, ayant moi-même rêvé, autrefois, le renouvellement de cet art miraculeux qui fut, près de mille ans, l'une des plus grandes choses du Moyen Age.

A ce titre, j'ose espérer que mon appel ne sera pas tout à fait inentendu.

[Cette lettre a été publiée par le *Mercure de France*, le 1er juillet, sans aucun résultat.]

20. — A un ami :

...Mon état de malheureux n'est ignoré de personne. Mes livres sont pleins de ma souffrance. J'ai toujours été malheureux. Dieu n'ayant pas voulu que je fusse récompensé par les hommes et que son témoin le plus intrépide eût une part quelconque des biens de ce monde, il est clair que je n'avais rien de mieux à faire que de tirer profit de cette situation, en jouissant d'une misère qui me rapproche de Jésus-Christ, comme d'autres jouissent de leur opulence qui les en éloigne. Si mes livres vous ont fait quelque bien, vous le devez précisément à cet état douloureux et constant sans quoi je n'eusse très certainement écrit aucune page méritant d'être lue par de véritables hommes, et des témoignages tels que le vôtre auront été mon salaire le plus précieux.

Un blessé se présente, un agonisant, croirait-on. Il dirige une toute petite revue très exclusivement catholique et, ne voulant pas être bondieusard, il lui faut lutter de manière horrible contre la médiocrité et la vilenie ecclésiastique. Cela représente une sorte d'enfer. Je le savais certes, mais de l'entendre d'une bouche si douloureuse, c'est singulièrement poignant.

21. — Il nous faudra partir bientôt, je ne sais quel jour. Nous nous sommes préparés difficilement un refuge à la campagne. Mais j'ignore quand et comment nous pourrons en jouir. L'endroit est aimable ou paraît tel, et, si Dieu veut, j'y pourrais travailler paisiblement, tout en préparant mon âme aux Événements que je vois venir, que je suis à peu près seul à voir venir et dont il me fut dit, il y a plus de trente ans, que j'en devais être, un jour, le témoin, quand j'aurais assez souffert.

Depuis quelque temps, la Belgique semblait m'avoir oublié. Mais le *Matin* d'Anvers a de la mémoire et on me fait lire l'admirable article qu'il me décerna, il y a une dizaine de jours. Il y est dit que je suis un écrivain à peu près incomparable, mais que la beauté de mes pages étant un effet de ma misère, ce serait du vandalisme de l'atténuer.

Imagine-t-on un Léon Bloy heureux ?... Jamais de la vie. Bénissons donc cette constante misère qui flagelle son talent jusqu'à lui faire pousser tant d'admirables cris et, surtout, gardons-nous d'envoyer une aide quelconque à Léon Bloy qui, depuis trente ans meurt de faim, si ce n'est l'expression de notre admiration profonde et l'assurance que, sous aucun pré-

texte, nous ne consentirons à adoucir son sort. Il y a des génies auxquels il faut le patibulaire...

Il est évident que le belge incontestable qui écrit cela n'a jamais été *flagellé* et qu'il est de ces indigents dont il est permis d'*adoucir le sort*. Il exprime, d'ailleurs, si bien, dans la langue de son pays, la pensée intime des honnêtes gens de tous les pays du monde !

22. — Le diocèse de Paris célèbre, aujourd'hui, la vigile de saint Jean-Baptiste, la fête du Précurseur ayant été fixée à demain 23, par décret du 28 juillet 1911. Qu'est-ce que ce décret et que signifie cette rupture de la Tradition ? La fête de saint Jean fixée au 23 me déconcerte. On va donc remanier l'année ecclésiastique. Comment le Pape ennemi des modernistes a-t-il pu y consentir ?

29. — Il faut faire de l'argent pour notre imminente villégiature. Horrible vente de 800 exemplaires du *Salut par les Juifs* au bouquiniste Gougy pour la somme de 400 francs. Beauté du Commerce. Chacun de ces exemplaires m'ayant été payé 0 fr. 50 et revendu au moins 3 francs, Gougy aura regagné ses 400 francs quand il aura trouvé 133 acheteurs, et les

667 volumes restants ne lui auront pas coûté un centime.

Au sortir de cette caverne, vu, devant le Panthéon, les préparatifs d'une dégoûtante apothéose de Jean-Jacques Rousseau qui doit avoir lieu demain à l'occasion du bicentenaire de ce réprouvé.

Pierre van der Meer me lit, en le traduisant, un article d'une revue catholique de Hollande où il a lui-même fait mon éloge, quelques jours auparavant. L'auteur est un prêtre qui ne signe pas et qui est présenté ridiculement comme un *prêtre ascétique*. Il s'agit de savoir si je suis un guide compétent pour la vie spirituelle. Ce prêtre qui paraît n'avoir lu, de ses ascétiques yeux, que *Celle qui pleure* et *la Vie de Mélanie*, déclare tout d'abord que ce dernier livre, « ramassis de toutes les absurdités », ne lui inspire qu'une extrême répugnance. *Celle qui pleure* est détestable.

Il se peut que j'impressionne, plus ou moins heureusement, d'une manière peu durable, des âmes très éloignées de Dieu, mais la lecture de mes livres ne peut que nuire aux bons catholiques, etc... Tel est l'imbécile.

Juillet

2. — Installation pénible dans notre chaumière de Saint-Piat (Eure-et-Loir). Impossible sans le dévouement de mon filleul Pierre van der Meer qui a été assez généreux pour nous accompagner.

3. — Pierre devait nous quitter. Il manque le train, un désordre inouï ayant été créé dans l'horaire par l'invention monstrueuse d'une notation nouvelle des heures, stupidité inconcevable dont je parlerai. Il revient donc pour assister avec nous à un terrible orage qui nous inonde, car cette maison en contre-bas reçoit volontiers l'eau des nues, quand elle est torrentielle.

5. — Visite de notre curé. Prêtre bizarre et sympathique. Bienveillance évidente, mais je suis pour lui tout à fait un inconnu et je doute qu'il puisse me lire.

Ayant subi autrefois, en qualité de précepteur, le contact du monde, il ne se laissera pas conquérir facilement. Il admire des livres imbéciles.

Pour ce qui est de l'Ecriture, il en est encore à la traduction ridicule de Lasserre : *Unum est necessarium*, « un seul mets suffit » ! Je ne vois pas comment nous pourrons nous entendre. Par miracle, cependant, c'est un prêtre pieux et attentif aux devoirs de son ministère. Cela doit nous suffire.

10. — Revu notre curé. Il a lu *Le Sang du Pauvre* sans y rien comprendre. Il consent par bonté à m'accorder une certaine force d'écrivain, mais que sont mes pages auprès de celles d'hommes de *génie* (*sic*) tels que René Bazin, Brunetière et surtout Bourget ?

Il lui manque d'admirer Huysmans dont la crudité naturaliste l'indispose. C'est regrettable. Au surplus, la marque certaine du génie, c'est d'être *académicien*. Il n'y a pas à sortir de là. Je l'ai quitté profondément triste.

12. — Une personne qui nous aide quelquefois m'envoie un secours indispensable dans une lettre ignoble, m'avertissant qu'à raison de ce bienfait, elle supprimera autre chose et regrettant que nous ne puissions régler nos dépenses sur ce qu'on nous donne, etc. C'est la bourgeoise que nous connaissions qui ne peut s'empêcher d'humilier ceux qu'elle secourt et qui trouverait

tout simple que nos filles fussent élevées comme de petites ouvrières.

Ma supériorité d'écrivain reconnue par elle pourtant, ne saurait nous élever à son niveau, puisqu'elle a l'argent, et on l'accablerait d'étonnement si on lui disait que c'est elle qui reçoit.

14. — J'encourage un ami très mal embarqué et qui craint de se noyer : « Quand vous serez en présence du danger, persuadez-vous qu'il n'y a devant vous que des fantômes et parlez avec l'assurance d'un homme *qui a Quelqu'un de puissant derrière lui.* »

A Jeanne Termier :

Je suis honteux de vous écrire en ce jour de dégoûtation nationale ; mais je n'ai malheureusement plus le choix, craignant d'arriver trop tard et ne voulant pas que ma lettre soit reçue par la Mme B. que vous allez devenir. Ce sentiment est compréhensible. Je dois tant à Jeanne Termier, à commencer par l'étonnante amitié de son père, et je voudrais avoir quelque chose à lui dire, à la veille du jour où sa vie va tellement changer. Mais ce n'est pas facile. Je suis peu doué pour l'épithalame et le sacrement de mariage est, à mes yeux, si saint et si grave.

Mon expérience personnelle ici ne me sert de rien.

Lorsqu'il plut à Dieu de m'envoyer une compagne, il y a plus de vingt-deux ans, j'étais une épave à recueillir, la plus triste et la moins profitable qui pût être recueillie sur le rivage le plus désolé. Il avait fallu pour une telle trouvaille, l'intuition de douleur et le miraculeux esprit de sacrifice de celle qui est devenue ma femme comme on se jette dans un puits ou dans une fournaise, simplement parce qu'elle espérait ainsi sauver un homme qui lui semblait plus malheureux que les autres. Dieu, qui est incompréhensible, a voulu bénir cette union que la sagesse du monde eût estimée si dangereuse.

Tel n'est pas votre cas, très chère amie. Vous êtes aussi loin de la margelle du puits que de la gueule du four, et les plus douces tendresses vous environnent. Que puis-je, sinon admirer, avec les formes de l'adoration, la Volonté infaillible qui décida de vous traiter avec douceur ? Dites-vous, cependant, que cette douceur est grave, comme toutes les choses divines et qu'elle engage singulièrement votre cœur. Sanctifiez votre joie par le souvenir compatissant des êtres innombrables qui n'en connaissent aucune sur la terre et n'ont pas même l'espérance d'une vie meilleure. Ainsi faisaient les chrétiennes d'autrefois quand elles allaient, comme vous, à de nouveaux devoirs, mais par des routes sublimes, alors « pleines de potences et de chapelles ».

Voilà, chère Jeanne, tout ce qui vient à la pensée

du vieil ami qui vous considère de très loin et qui vous bénit du fond d'une villégiature nouvelle, — nul ne pouvant échapper à son destin.

15. — A une jeune fille :

... En avançant dans la vie, chère enfant, vous sentirez de plus en plus quelles bénédictions on appelle sur soi, quand on entreprend de consoler ceux que le monde croit *forts* et qui souffrent d'autant plus que personne n'a pitié d'eux. Dieu qui est le Fort des forts est celui qui a le plus besoin de pitié. Il l'a dit lui-même par Moïse dans l'Ecriture : « Il sera consolé dans ses serviteurs », et il suffit de regarder du côté du Calvaire pour comprendre cette Parole.

Les plaintes des faibles, tout le monde peut les entendre et s'attendrir, et cela est évidemment très bien, mais *les plaintes de la force !* Qui est assez généreux, qui a le cœur assez haut pour les entendre?

Je vous en prie, méditez là-dessus. Ce que je vous écris en ce moment, soyez sûre que personne ne vous le dirait. Si vous vous appliquez à cette pensée, j'affirme que, sans même vous apercevoir de l'effort, vous vous sentirez tout près de Dieu, ayant franchi d'un seul coup beaucoup d'espaces intermédiaires, et votre cœur sera merveilleusement agrandi pour la Joie et pour la Souffrance supérieures. Vous serez comme exaltée sur des sommets et vous découvririez des horizons admirables que la niaiserie sentimen-

tale des prédications ordinaires vous laisserait toujours ignorer.

Il faut avoir compassion de Dieu qui souffre et de ceux qui souffrent avec lui, *en-haut.*

16. — « Voici », m'écrit mon filleul Pierre, « deux perles que j'ai trouvées sur le fumier de mes lectures : 1° Dans une histoire de l'Église à l'usage des séminaristes, on parle avec mépris de la « perfection exagérée ». 2° Dans *Paris-Journal*, un certain de Lautrec trouve que « le dimanche ne rime à rien » et propose de changer le nom de ce jour du Seigneur en « soldi », *dies solis.* »

Le zèle sacerdotal de notre curé est évident. S'il égale sa cécité littéraire, tout est sauvé.

Il me prête « le plus beau de tous les livres ». Je le feuillette et je pense que ce sera toute ma lecture. Titre : *Lui !...* sans nom d'auteur. C'est une compilation très copieuse de lieux communs apologétiques, sans style ni personnalité, pour établir que Dieu existe indiscutablement et qu'il faut l'aimer et le servir pour être heureux. Citations des auteurs modernes les plus médiocres, Coppée et Bourget, entre autres. Ignorance compacte de toute littérature supé-

rieure. Il est vrai que Hello est cité aussi, mais de manière à faire pleurer, tout ce qui pourrait donner de lui l'idée d'un haut écrivain ayant été écarté. L'auteur, un prêtre probablement, appartient à cette désolante multitude incapable de sentir le Beau et qui va d'instinct à tout ce qui est en bas.

Ce livre, soyons juste, peut convenir à des payans ou des ouvriers ne sachant rien des rudiments du christianisme et inaptes à distinguer ce qui est beau de ce qui ne l'est pas. C'est tout ce que je peux répondre à notre curé.

18. — Horrible sentiment d'angoisse, la nuit surtout, dans notre demeure où je présume que Dieu ne fut jamais accueilli [j'ai su, plus tard, qu'un homme s'y était pendu], et dont le propriétaire nous paraît abominable.

25. — Premières épreuves de *L'Ame de Napoléon*.

29. — A un jeune prêtre que je ne verrai peut-être jamais :

Je suis heureux de pouvoir vous donner quelques-uns de mes livres. Vous lirez d'abord la *Femme pauvre*, n'est-ce pas ? Connaissant déjà le *Mendiant Ingrat*, vous verrez que certains chapitres, sinon tous, dans la deuxième partie, sont empruntés à ma vie,

mais *dans la deuxième partie seulement.* Le *Désespéré*, devenu presque introuvable et que je ne puis vous donner, raconte d'autres tourments fort antérieurs à mon mariage. Vous vous direz, mon enfant, qu'il y a un homme que Dieu a voulu affliger de la sorte plus de quarante ans et vous sentirez peut-être le besoin de prier pour lui.

Un autre prêtre qui se dit « homme de son siècle » et que j'accompagnais en gémissant, ne put se retenir, un certain jour, de pousser un cri d'admiration en voyant s'éloigner une auto qui avait failli nous écraser, ajoutant que cette voiture atroce lui semblait plus belle que l'attelage le plus somptueux.

— Oui, sans doute, lui répondis-je, les automobiles sont l'œuvre des hommes, et les chevaux ne sont que l'œuvre de Dieu.

Aussitôt après, nouveau cri d'admiration à la vue d'un aéroplane.

— Autrefois, lui ai-je dit, on entendait dans les déserts le chant des psaumes; aujourd'hui on entend le ronflement des aéroplanes.

Sa réponse fut que c'était une autre manière de louer Dieu ! Supérieure, sans doute.

30. — On m'écrit ceci :

Une jeune fille du monde ayant été, après un *chagrin de cœur*, séjourner quelque temps chez les Bénédictines de la rue Monsieur (lesquelles, entre parenthèse, feraient mieux de ne pas héberger ainsi n'importe qui), est revenue de là avec un roman de sentimentalité dégoûtante et malsaine, intitulé *La Cité des Lampes* que l'Académie, naturellement, se hâte de couronner. Elle fait servir la mystique chrétienne à ses curiosités voluptueuses et adapte sacrilègement les paroles de sainte Gertrude à ses sales élans. Ce serait un soulagement de voir traiter ce joli livre comme il le mérite.

31. — Nous finissons ce mois de juillet dans la pluie et dans la boue.

Août

1er Arrivée des van der Meer.

7. — Aurélien Coulanges, dont j'ai eu déjà l'occasion de parler dans ce journal, a décidé de donner à mes livres et à ma personne un numéro entier de ses *Marches de Provence* devant paraître en octobre. En conséquence il mobilise, depuis des semaines, tous ceux de mes amis qui peuvent écrire : Jeanne Termier-Bous-

sac, René Martineau, Edmond Barthélemy, Emile Baumann, Jacques Maritain, Alfred Pouthier, van der Meer, etc. On veut pour moi une sorte d'apothéose au moment où paraîtra *l'Ame de Napoléon* dont je relis les dernières épreuves. « Léon Bloy devant les Cochons », d'après une photographie symbolique du regretté docteur Ampelosse, servira de frontispice.

8. — Lecture d'une plaquette de Suarès sur Napoléon. Je n'ai jamais rien lu de plus bas. Ce Suarès qui est un *surhomme*, paraît-il, parle de Napoléon du haut de l'Himalaya.

Temps exceptionnellement délicieux pour quelques heures ou quelques jours, on ne sait pas. Promenade sur la route de Maintenon en passant par le charmant village de Grogneul. J'ai rarement vu un pays aussi beau. J'en suis ravi au point de ne pas sentir la fatigue d'une excursion si longue.

13. — Pluie continuelle, boue, froid et misère.

15. — Article de Lucien Descaves : « Donnez-nous notre *bain* quotidien ». Il s'agit d'une manigance philanthropique dénommée la *balnéation populaire !* La philanthropie semble avoir épaissi notre Lucien. Il était plus drôle au temps de *la Teigne* ou de *la Vieille Rate.* Mais le blas-

phème va toujours, n'exigeant aucun génie.

18. — Après-midi noire. Je travaille dans une quasi-obscurité, dans les éclats du tonnerre accompagnés d'une pluie effroyable. Il faut lutter, à coups de balai, contre l'inondation de notre maison. La boue, naturellement, augmente.

21. — Pour les *Marches de Provence*, à publier en fac-simile au-dessous de « Léon Bloy devant les Cochons » :

Mon cher Coulanges, n'ayant pas d'autre portrait remarquable de ma gracieuse personne, je vous offre celui-ci exécuté l'an dernier, en Périgord, par un pèlerin passionné. Cette image qui paraîtra singulière au milieu des étonnantes choses qu'on dit de moi dans votre maison, a au moins l'avantage d'être symbolique de ma destinée de Fils prodigue de la Littérature, découragé par la multitude des pourceaux qui l'environnent et dont il est devenu, pour ses péchés, le famélique pasteur.

24. — Chartres. Messe à 8 heures dans la chapelle de Notre-Dame-sous terre. Impression étrange. Je voudrais pouvoir entendre souvent la messe en ce lieu où il m'a fallu, pour ainsi dire, flotter dans les ténèbres, avant d'arriver devant l'autel. Image sensible des Catacombes.

Nous étions tous là, à l'excéption de Véronique médiocrement remplacée par moi.

Après la messe, visité la Cathédrale comme nous pouvons, en une heure, pénétrés de cette immense gloire oubliée qui fut celle des constructeurs admirables d'autrefois.

28. — On m'envoie cette coupure de *l'Impartial des Andelys, journal de la Démocratie républicaine*, du 7 août :

ENTERRÉE VIVANTE ?...

A Saint-Jean-Pla-de-Corts, importante commune de l'arrondissement de Céret, vient de se produire un événement qui a causé dans la région une grosse émotion.

Dimanche dernier, à onze heures du matin, avait lieu, au cimetière, l'inhumation d'une femme Marie Noguès, âgée de soixante-cinq ans, décédée subitement.

Quelques heures plus tard, vers trois heures, un groupe d'enfants et de jeunes gens crurent entendre des appels venant de la fosse où la femme Noguès avait été enterrée. Le plus vif émoi se répandit aussitôt dans le village. La population accourut affolée. Le maire, M. Margail, donna l'ordre d'exhumer le cercueil sans tarder.

Mais lorsque celui-ci fut déterré, *la famille de la morte s'opposa à ce qu'il fût ouvert.*

!!!!!

29. — A Rachilde qui me promet de faire quelque chose dans le fameux numéro des *Marches de Provence* :

Mon amie, je savais bien que vous feriez ce que je vous demandais. Les gens de cette petite revue marseillaise que vous ignorez sont des pauvres passionnés pour moi qui ont inventé de grouper, dans un fascicule exceptionnel, après lequel il faudra peut-être mourir, toutes les admirations disponibles. Il y aura, croyez-le, des choses pas ordinaires et il sera nécessaire de vous rouler un peu à mes pieds. Cependant il n'est pas indispensable que vous fassiez mon « éloge ». C'est une besogne dont je me chargerais moi-même, si personne ne se présentait. Soyez plutôt la Tarasque vaincue, mais furieuse encore et mugissante. Et ce sera très beau.

Vous me reprochez d'avoir manqué de courtoisie en ne vous parlant pas de *Son Printemps.* Je me le suis déjà reproché à moi-même. La vérité, c'est que ce livre m'a été dur et que je ne savais pas vous le dire. Au fond le vice m'intéresse beaucoup plus que la vertu, je l'avoue, et la diablesse tourmentée de Dieu, sans le savoir, que j'aime en vous, j'ai été fort

ennuyé de la trouver si absente. Si encore votre petite vierge était tout à fait vertueuse, au point de finir dans le feu. Mais elle finit dans l'eau et cela me décourage...

Quand je vous nomme mon « amie », ce n'est pas un protocole mondain ni littéraire. Vous savez que je ne suis pas comme les autres. C'est quelque chose de bien plus profond, je vous assure. Je n'oublie pas votre lecture de l'article sur Mélanie, le jeudi de la Mi-Carême. Vous aviez les yeux gonflés, ma pauvre Rachilde, et moi, j'étais bien près de pleurer. Ce jour-là on s'est rencontré vraiment sur une belle route lumineuse que vous ne connaissiez pas.

C'est aujourd'hui la Décollation de saint Jean-Baptiste. Notre pauvre curé, dans la pieuse pensée, je le suppose, d'honorer le Précurseur, a tenu à nous lire chez lui, dans une chambre soigneusement fermée, quelques articles homicides signés « Pierre l'Ermite », auteur qu'il proclame délicieux et *inimitable*. Ce Pierre l'Ermite, bien digne de la *Bonne Presse* qui l'hospitalise, est, paraît-il, un vicaire tout en sucre de Sainte-Clotilde. Séance terrible. Le lecteur, qui ne voit pas notre prostration, paraît croire qu'un grand écrivain nous est par lui révélé.

30. — Temps horrible. La pluie, la boue, l'ap-

préhension du départ de mes filleuls qui vont s'en aller, tout cela me déprime cruellement.

Septembre

2. — Embarquement des filleuls. Qu'allons-nous devenir dans notre boueuse et froide solitude ?

3. — A l'abbé Cornuau qui m'a envoyé une lettre fort belle à publier dans les *Marches* :

Très cher ami, comment avez-vous pu craindre que votre article me mécontentât? Il m'a donné, bien au contraire, la joie la plus vive. Ce suffrage d'un vrai prêtre, ami de Dieu, sera pour moi le plus précieux et je demande qu'on lui donne la première place.

Ainsi donc, mon bien-aimé souffrant, vous avez pu, de vos mains douloureuses, écrire cet éloge d'un pauvre qui est, en même temps, et par conséquent, un méprisé, un hors la loi, un méconnu, un inconnu ! Cela vaut beaucoup de prières, et quelles prières ! Elle ne vous seront pas refusées, croyez-le.

Je vous aime profondément et même au point de ne savoir l'exprimer. Mais il y a, dans mon passé, des trésors de souffrances où je peux puiser quand je parle à Dieu de ceux que j'aime.

— Je vous offre, mon Sauveur, par les Mains im-

maculées de votre Mère dont je suis l'esclave, tel coup de couteau reçu tel jour à votre service ; tel écorchement de mon cœur, lorsque, voulant monter vers vous, tout le monde m'abandonnait ; je vous offre les larmes brûlantes et les profonds sanglots que vous savez bien, quand je pensais, par votre Grâce, à l'amertume infinie de n'être pas un Saint et d'avoir reçu, tellement en vain, dans ma poussière, les gouttes de Sang de votre Agonie. Je vous offre enfin, audacieusement et avec une immense clameur d'effroi, toutes mes transgressions, toutes les impuretés et iniquités de ma vie mauvaise qui vous ont forcé de me racheter à si grand prix. Oui, tout cela que je sais et tout le reste que j'ignore, je vous l'offre pour tel et tel par les mains de la Purissime.

Votre lettre m'est arrivée hier. Elle a pu être écrite au moment même où je priais comme cela.

4. — Lecture du septième volume des *Mémoires* de Ségur. Fatigue. L'importance donnée par cet auteur à l'Académie française paraît aujourd'hui très comique.

5. — Lettre très longue et très ennuyeuse d'un vieux curé de Lorraine qui croit avoir lu *Celle qui pleure* et la *Vie de Mélanie*. Objections innombrables, malgré son goût déclaré pour ces deux livres. Il est, à la fois, pour et contre. Je

suis trop peu respectueux pour le clergé. Presque tout ce que j'affirme est, en même temps, plausible et contestable. Pour ce qui est de la vie intégrale de Mélanie, c'est un sujet tellement délicat et qui exposerait tellement l'auteur à scandaliser qu'il vaudrait mieux y renoncer. Telle est, à peu près, la conclusion. Il y a des veaux qui parviennent à un âge très avancé, sans qu'on ait eu besoin de les bistourner. Fécondité particulière à la vache sulpicienne.

9. — A Jeanne Termier-Boussac en réponse à une lettre où elle me parle d'un article envoyé par elle à Coulanges :

Votre article que je n'ai pas lu est extrêmement beau. Ne suffit-il pas que vous l'ayez écrit avec enthousiasme ? Que dis-je ? avec votre enthousiasme à vous, infailliblement gouverné et tenu en main, comme un étalon dressé, par un discernement sûr et une sensibilité supérieure incapable de s'égarer. En général les éloges qu'on a voulu me donner ont été accompagnés de gaffes sérénissimes qui me préservaient du péril d'en être enivré. Avec vous je n'ai rien à craindre...

11. — Le temps, abominable tant de fois, devient horrible ! Absence complète du soleil et froid noir. Menace de neige.

Dans le *Journal*, article affreux sur les préparatifs allemands de la guerre probable. Aviation militaire. Les allemands ont imaginé un appareil hideux assez semblable à une chauve-souris. Cela s'appelle un *taube*, c'est-à-dire un pigeon, peut-être même une *colombe*, étant donnée la sentimentalité germanique ; c'est l'engin qui doit fonctionner dans la guerre future. Le taube est un appareil blindé, cuirassé, pourvu d'une mitrailleuse pour l'extermination des aréoplanes français. Ce sera la bataille aérienne et l'Allemagne, paraît-il, s'acharne à de tels préparatifs avec une volonté, une ténacité diaboliques. En même temps silence et discrétion inpénétrables.

Que sera cette guerre à laquelle nulle autre n'aura ressemblé ? La guerre du Saint-Esprit attendue, prévue par moi pendant plus de trente ans, avant même que je connusse les prédictions apocalyptiques de la Salette !

A Pouthier :

Je vous écris, sans aucune apparente nécessité, uniquement pour me fuir, semblable à un ignoble soldat, s'évadant avant même que la bataille soit engagée, ailes aux pieds — celles du *Mercure*, bien

entendu — et bouclier sur le dos. Je vous écris pour échapper au trac et au désespoir.

L'été, uniformément sénile et grelottant jusqu'ici, est devenu tout à coup centenaire, livide, glacé, cadavérique, fantômatique, apocalyptique. Le ciel implacable et constamment plombagineux, darde sur nous, du matin qu'on ne conçoit pas jusqu'à l'inimaginable soir, des milliards d'aiguilles de glace qui me font désirer le soleil de minuit des pays polaires. Telle est notre villégiature.

Je ne dis rien de la crotte qui fut un rêve dès le commencement. Je ne dis rien non plus de l'inondation qui nous menace presque chaque jour. Je me tairai également sur les scolopendres, les bêtes rouges, les araignées noires, la moisissure et les champignons vénéneux qui poussent continuellement sur mes déplorables croquenots. Quant aux habitants, je ne suis pas assez écrivain pour les traduire. On demanderait volontiers des anthropophages. On aurait au moins la chance d'être rôti et de passer ainsi un moment agréable. Sans la présence de quelques amis qui sont venus patauger charitablement avec nous, le mois dernier, je ne sais pas si je serais encore assez valide pour claquer des dents, en vous écrivant ces choses. Je suis tellement déprimé que je ne trouve même pas un pauvre lieu commun à vous offrir. Notre jardin fleuri d'escargots et de limaces est une image trop avantageuse de mon cerveau. Nul moyen de fuir

avant deux ou trois semaines. Le Pactole décroît à mesure que l'Eure enfle ses vagues....

Tout cela, d'ailleurs, est très bien, extrêmement bien. Ne fallait-il pas, ô Pouthier, que m'advînt cette suprême tribulation à la veille des jours heureux de mon triomphe? Car il est assuré, n'est-ce pas ? mon triomphe ? Mille éditions de *l'Ame de Napoléon* et vingt éditeurs agités de concupiscence pleurant des larmes d'or sur mon décrottoir ! Voyez-vous cela ? Le pauvre Coulanges ne se doute pas du tonnerre qu'il va susciter... Attendons en nous chauffant les pieds comme nous pourrons.

Quelqu'un blâme cette lettre qui semble excessive. A ce propos voici quelques réflexions :

On ne voit bien le mal de ce monde qu'à la condition de l'exagérer. J'ai écrit cela, je ne sais où. Dans l'Absolu, il ne peut y avoir d'exagération et, dans l'Art qui est la recherche de l'Absolu, il n'y en a pas davantage. L'artiste qui ne considère que l'objet même *ne le voit pas*. Il en est ainsi pour le moraliste, le philosophe et même l'historien. Peut-être surtout l'historien. Pour dire quelque chose de valable, aussi bien que pour donner l'impression du Beau, il est indispensable de paraître exagérer, c'est-à-dire de porter son regard au delà de l'objet

et, alors, c'est l'exactitude même sans aucune exagération, ce qu'on peut vérifier dans les Prophètes qui furent tous accusés d'exagérer.

J'ai senti cela en écrivant *L'Ame de Napoléon*. Cette grande figure m'échappait toutes les fois que les images et les expressions qui s'offraient à moi étaient insuffisamment énormes. Je voyais si bien qu'il me fallait, n'importe comment, suivre mon âme, à moi, qui s'emportait au delà du personnage historique et dans tous les sens, orbitée par le sentiment profond d'une présence divine autour de cet homme incomparable. Certes je m'attends à de rudes critiques, mais plus tard, lorsque le recul aura été suffisant, on comprendra que je n'ai rien exagéré, probablement même que je suis resté au-dessous de ce qu'il aurait fallu dire.

L'hyperbole est un microscope pour le discernement des insectes et un télescope pour se rapprocher des astres.

15. — Adoration du Saint Sacrement dans notre église. Le curé, depuis plusieurs jours, s'est donné un mal infini pour la décorer. L'inconvénient est qu'on se croirait dans un carrefour de Paris, au 14 juillet. Cependant ce bon prêtre a peut-être un peu raison de croire que

cette attraction banale est utile. C'est Dieu qui le sait.

16. — *Les Sentimentalistes* par Benson. J'ignore pourquoi me fut recommandé ce livre qui m'a ennuyé constamment et que je comprends à peine. Il est possible que cela soit agréable ou profitable à des Anglais, mais ma *latinité* y répugne invinciblement. Je n'admettrai jamais qu'on soit ennuyeux.

Pour me ranimer, lu le prophète Nahum dont l'*Onus Ninive* est d'une beauté accablante.

23. — Cette villégiature annuelle et pénitentielle, heureusement touche à sa fin et je vais pouvoir, par la Miséricorde infinie, rentrer chez moi dans huit jours, pour m'y préparer au jugement particulier et au Jugement universel, lesquels sont fort à considérer.

27. — En souffrant beaucoup du froid, j'écris une lettre assez longue à un jeune prêtre de la Sarthe que je me suis onéreusement chargé d'instruire. Je m'étonne de sa crainte de m'avoir déplu en exprimant son mépris pour l'*Action* prétendue *française* et pour le soi-disant catholicisme dénué de surnaturel de ses coryphées. Je m'étonne surtout de son amour pour le bellâtre Sangnier que sa tendresse à l'égard des indigents ruine

si peu et dont le dénûment intellectuel est à faire pleurer.

... La démocratie est une opinion de dégénéré. Vous avez pu entrevoir que je n'appartiens à personne, sinon aux Trois Personnes qui sont en Dieu. Relisez mon hors-d'œuvre, page 390 du *Vieux de la Montagne*. Contempteur absolu du Nombre, je me glorifie de n'avoir jamais voté et je ne crois à aucun avenir politique. A mes yeux tout est usé, fini, *rejeté*, et la désobéissance à Notre-Dame de la Salette sera punie d'une manière épouvantable. *Maledictio matris eradicat fundamenta*. J'attends Dieu seul et Notre Seigneur Jésus-Christ est mon prétendant. Quand on me parle d'autre chose, c'est comme si on me jetait au visage de la boue et des excréments. J'en suis encore à la Bulle *Unam Sanctam* de Boniface VIII, la Bulle, fameuse autrefois et maintenant si peu connue, des Deux Glaives dans une seule main, c'est-à-dire la Théocratie absolue et, sans chercher à savoir comment elle pourra se réaliser, il me suffit d'être certain que c'est un avènement nécessaire que Dieu réalisera, bien plus tôt peut-être qu'on ne pense...

[Il est presque inutile de dire que, plusieurs jours après, mon jeune prêtre s'est déclaré fort sceptique à l'endroit de la Bulle *Unam Sanctam*

dont il n'entendit, sans doute, jamais parler dans son séminaire.]

— Ah ! s'écriait souvent, en levant les bras au ciel, une pauvre vieille sœur de mon père que ma paresse d'enfant affligeait, ah ! quand il faut porter les chiens à la chasse !...

29. — Rencontré un parfait rustre m'apportant des notes exorbitantes de camionnage et de jardinage auxquelles il ne veut rien changer, gueulant et dégueulant devant moi son inattaquable probité. Rien à faire. Je suis en présence d'un des beaux spécimens de la canaillerie et du goujatisme beaucerons. La force de ces ignobles paysans est en ceci que, quelle que soit la preuve de leur mauvaise foi, ils font comme si rien ne leur était dit. Nécessité d'accepter l'injustice pour avoir la paix. Je ne me souviens pas d'avoir vu un aussi répugnant voyou. Il est réellement épouvantable et j'ai l'impression d'avoir senti le contact d'un sale démon.

On parlait, ce matin, de la vie *éternelle,* mystère écrasant pour la raison. Il nous est enseigné que le Fils de Dieu est mort pour chacun de nous en particulier. *Donc* le Paradis est pour chacun de nous, l'enfer aussi, n'y eût-il qu'un seul homme. Merveille insondable ! En réalité,

il n'y a qu'Un seul homme et ce seul homme est Notre Seigneur Jésus-Christ. Quand viendra le dernier jour, il se jugera Lui-même et ce sera le Jugement universel.

30. — Nuit horrible, continuellement troublée par les fantômes de l'inquiétude. Manque d'argent, nécessité de payer nos dettes ici et difficultés excessives de notre déménagement. Tout cela avec les déformations affreuses procurées par le demi-sommeil et les ténèbres. Avant quatre heures, n'y tenant plus, je me lève pour prier, mais je souffre toujours, Dieu, sans doute, le voulant ainsi. J'ai l'âme bouleversée.

Octobre

1er. — Trouvaille et location d'une nouvelle demeure à Mévoisins, tout près de Saint-Piat. Villégiature pour l'année prochaine !

Lettre recommandée. Je croyais à de l'argent. C'est la vicomtesse Olga de Pitray, la terrible raseuse. Elle tombe bien. Sa lettre est imbécile et atroce. Cette vieille enragée renouvelle sa tentative du 18 mai, espérant toujours me recruter contre la merveilleuse voyante de

Dülmen, à qui elle oppose idiotement Marie d'Agreda, n'ayant rien compris ni à l'une ni à l'autre. Elle ne trouve pas d'injures assez fortes pour la « défroquée teutonne », non plus que pour Brentano, son héroïque et admirable interprète.

Elle veut aussi — et cela est inouï — que je me mette en campagne en faveur de Lasserre, auteur de la « Sublime histoire de Lourdes ! » et « traducteur injustement condamné de l'Evangile » ! Cette dame compte sur moi pour flétrir ces « iniquités ».

2. — Qu'est-ce que les villégiatures ? Besoin étrange d'*être mal*, trois mois par an.

3. — Bienheureuse fuite.

5. — Bourg-la-Reine. Je reprends mes habitudes. La plus constante est d'attendre le facteur qui ne vient pas.

6. — A quelqu'un :

Nous sommes enfin de retour, après beaucoup de peines et préparés à souffrir encore. Ici ou ailleurs, qu'importe ? Mais je ne suis pas sans courage. Décidé à lutter avec énergie, je ferme résolument ma porte, en priant les personnes de ma connaissance et même quelques-uns de mes amis, de ne pas troubler ma so-

litude. Vous me rendrez service, en observant cette consigne. Je vous prie de me pardonner et de m'oublier.

7. — On me recommande un autre livre de Benson : *La vocation de Frank Guiseley*. Ce roman me donnera-t-il plus de satisfaction que les *Sentimentalistes* qui m'ont tant ennuyé à Saint-Piat ?

8. — A Termier :

Je vous reverrai donc, dimanche, avec joie, vous le savez. Avant-hier déjà, j'espérais votre visite. Nous sommes enfin délivrés de cette villégiature de pluie et de boue. S'il faut souffrir encore — ce qui commence déjà — ce sera du moins dans une maison habitable, dans un endroit sec et à une moindre distance de nos amis. Je ne veux rien vous raconter, ce serait trop long. Je reviens avec vingt ans de plus, considérant que j'ai environ neuf mois pour me préparer à une nouvelle épreuve et à la mort devenue l'objet constant de mes pensées. Ma femme, effrayée de mon état d'affolement et de dépression, m'a supplié de partir le premier, se chargeant de tout et j'ai couru l'attendre à Versailles, heureux d'échapper à la constriction de cœur procurée par le déménagement et aussi par la crainte d'un créancier. Nous

sommes ici avec cent sous vérifiés ce matin et la recommandation classique de Juvenal :

Durate atque exspectate cicadas.

Il est vrai que nous avons Dieu aussi, Dieu surtout, et que cela me suffit pour *pleurer d'espérance* chaque jour. Mais, mon ami, que je suis las de cette incroyable vie d'expédients et d'ignoble mendicité ! Dieu qui voit la lassitude pitoyable d'un pauvre qui a vieilli à son service, voudra peut-être me donner quelques derniers jours moins cruels, en accordant un peu de succès à *l'Ame de Napoléon* qui paraîtra dans deux semaines. Alors, enfin, je connaîtrais la joie de l'ouvrier qui, ayant travaillé depuis l'aube, est autant payé que celui de la onzième heure, et qui n'a plus besoin de la pitié des hommes. Je ne dis pas cela pour vous, mon bon Termier, qui êtes un humble et un dévoué, mais pour d'autres qui m'ont fait sentir durement leur protection.

Lecture du livre de Benson. Quelque chose d'extraordinaire entre en moi. Avec une grande émotion, je retrouve l'auteur de *La Lumière invisible*, c'est-à-dire la proclamation toute puissante et irrésistible du Surnaturel. Je ne sais si des hommes tels que le protagoniste de ce livre peuvent exister, mais qu'importe ?

9. — Fini le Benson. Déception. Je vois bien que cet auteur a voulu donner l'idée d'un sacrifice énorme et tout à fait surnaturel. Mais il ne *précise* pas ce sacrifice et l'immolation finale doit paraître incompréhensible. Son protagoniste ramène, non pas à Dieu, mais simplement à sa mère, une fille perdue qui a honte de celui qui la sauve et ne comprend rien. Aussitôt après, il a, dans l'église, une sorte d'extase, puis court se faire assommer par un chenapan qu'il n'avait aucun besoin de revoir.

Il est évident que Benson a voulu montrer une âme en conflit avec une Volonté supérieure à laquelle il doit obéir. Dieu exige un holocauste, mais pourquoi ? Cela n'est pas montré. Cette façon de mysticisme sans but appréciable déconcerte mon catholicisme latin. Impossible de savoir pour quoi et pour qui cet homme se sacrifie. Si c'est pour la gloire de Dieu, cette gloire n'éclate pas. Si c'est pour la conversion de quelqu'un, on n'en sait rien. Je consens que ce soit pour ajouter « ce qui manque à la Passion » du Sauveur, mais rien ne le montre et il faudrait le deviner. Pour moi, c'est un mysticisme septentrional, cimmérien, hyperboréen, assez semblable à celui des illuminés de la Rus-

sie. Il est vrai qu'on parle du chapelet, des sacrements, des moines avec un respect infini, mais il semble que ce soit en vain et tout cela donne l'impression de gestes littéraires. Alors je suis, après ma lecture, comme un affamé à qui on aurait promis un bon repas et qui voit desservir une table décevante où nul n'a rien apporté.

14. — Ce soir, revenant de Paris, chargée de divers paquets, Jeanne s'aperçoit de l'absence de l'un d'eux dont la perte serait pour nous un désastre. Forcée de retourner sur-le-champ à la gare du Luxembourg d'où elle était partie et ne trouvant rien, elle s'assied, désolée. Alors une femme inconnue à qui elle n'avait pas parlé, s'approche et lui dit d'aller à tel bureau lui assurant qu'elle y trouverait ce qu'elle cherchait, ce qui se réalise aussitôt. La *messagère* avait disparu...

15. — Le religieux qui a fait dire quatre cents messes pour nous, en février, nous écrit que, d'après une « sainte âme » qu'il connaît, à qui Dieu fait des révélations, il n'y a rien de bon à attendre de 1912.

On me raconte ceci :

Une jeune femme du Nyanza ayant à peine reçu les premières notions du catéchisme, venait de donner le jour à deux petites jumelles. Elle les présente immédiatement au baptême. Le missionnaire lui rappelle que seuls sont admis, dès leur naissance, les enfants des néophytes. Désolation de la pauvre mère. Elle objecte, en pleurant, le baptême administré au nouveau-né d'une de ses voisines également païenne. — Oui, répond le Père, mais le pauvre petit était en danger de mort.

Or voici que, peu de temps après, l'une des jumelles tombe malade. En toute hâte la fervente catéchumène la porte au missionnaire qui la baptise. Aussitôt la mère de présenter l'autre fillette ; elle veut qu'on la baptise à son tour. Fidèle observateur de la règle, le Père demeure inflexible et la jeune femme s'éloigne en gémissant. Mais quelle n'est pas la surprise du Père lorsqu'il découvre l'enfant bien portante et non baptisée abandonnée au seuil de l'église. Il rappelle incontinent la mère et celle-ci, avec une conviction douloureuse et résolue : — Puisque tu refuses de la rendre enfant de Dieu, nourris-la toi-même. Pour moi, je ne saurais nourrir en même temps, l'enfant de Dieu et l'enfant du diable !

Le Père était vaincu. La deuxième fille fut faite enfant de Dieu.

16. — *L'Ame de Napoléon* vient de paraître.

Visite d'un prêtre auteur m'apportant son dernier livre et ses plaintes. Avec la plus grande amertume il se plaint de l'autorité ecclésiastique, de l'extrême dureté ou injustice dont il est victime. Certes, je connais la sottise, la lâcheté, la méchanceté de ce monde prétendu sacerdotal, à commencer par Son Eminence ! Mais ce pauvre prêtre, qui me semble plein de lui-même et légèrement cabotin, me dit ce qu'il veut et je suis sans aucun moyen de vérifier. L'archevêché lui refuse le *celebret*, sans vouloir lui permettre de se justifier de telles ou telles accusations. C'est possible et même probable, mais je ne sais rien et je ne vois rien. Il se croit appelé à un grand rôle. Je lui réponds qu'en supposant la pire injustice, il doit la supporter en prêtre, non des idoles, mais de Jésus-Christ, c'est-à-dire avec patience, remettant à Dieu de confondre ses ennemis, en acceptant toutes les humiliations et outrages plutôt que de renoncer à dire la messe. Mais il ne paraît pas tenir à la messe et se déclare incapable d'héroïsme. Je le vois partir avec soulagement.

Essayé de lire son livre qui est une sorte de roman. Littérature quelconque et intolérable ennui.

17. — Lu dans la *Revue Thomiste* un article de mon filleul Jacques Maritain : *Les deux Bergsonismes.* On sait mon peu de goût pour la philosophie, à mes yeux la plus ennuyeuse façon de perdre le précieux temps de la vie et dont le patois hyrcanien me décourage. Mais, avec Jacques, cela change singulièrement.

Je le savais supérieur, mon filleul bien-aimé, et de combien de manières ! mais je ne m'attendais pas à voir sortir un bras si fort de la guenille philosophique. Un bras d'athlète et une haute voix de lamentateur. J'ai senti, en même temps, comme une vague de poésie douloureuse, une puissante vague de fond venue de très loin.

M. Bergson est devenu célèbre avec son *Evolutionnisme*, affreux mot barbare signifiant, je le suppose, que ce professeur opère une évolution quelconque, à la manière, on peut le craindre, des liserons sauvages si redoutés des horticulteurs, ou des coloquintes qui sont des petites citrouilles grimpantes fort amères. N'importe, le mot suffit, et comme il est tenu, aujourd'hui, pour indiscutable que tout va très bien et que la religion est en progrès, un assez bon nombre de nos excellents catholiques n'hésitent presque pas à voir en M. Bergson une prochaine

colonne de l'Eglise. Au rancart saint Paul et les vieux Prophètes grands ou petits. Le Pentateuque, irrémédiablement démonétisé, recule devant l'*Evolution créatrice* (!) et le pauvre saint Thomas est respectueusement invité à s'ensevelir dans la poussière scholastique.

Avec une précision et une force véritablement terribles, Jacques Maritain dénonce « l'orgueil de nature » dont souffre la philosophie, sorte de voile comparable à l'effrayant *velamen* que saint Paul voyait sur la face des déïcides. Le philosophe arrivé à la limite de la philosophie, ce qui paraît être le cas de M. Bergson, est forcé d'entrevoir l'existence d'un Dieu personnel, vivant et agissant :

Pouvez-vous continuer de traiter avec Lui comme un théoricien avec son idée et non comme un homme avec son Seigneur ? Il y a des secrets que lui seul peut révéler. Vous êtes vous-même un de ces secrets. Vous connaîtriez votre fin et le moyen de l'atteindre, si vous connaissiez ces secrets. Mais vous ne les connaîtrez que s'il a plu à Dieu de les livrer lui-même.

Vraiment les philosophes jouent un jeu étrange. Ils savent bien qu'une seule chose importe et que toute la bigarrure des discussions subtiles recouvre

une unique question : Pourquoi sommes-nous sur la terre ? Et ils savent aussi qu'ils ne pourront jamais répondre. Cependant ils continuent à se distraire gravement. Ne voient-ils donc pas qu'on vient vers eux de tous côtés, non par désir de partager leur habileté, mais parce qu'on espère recevoir d'eux une parole de vie ? S'ils ont de telles paroles, pourquoi ne les crient-ils pas sur les toits, en demandant à leurs disciples de donner, s'il le fallait, leur sang pour elles ? Sinon, pourquoi souffrent-ils qu'on croie recevoir d'eux ce qu'ils ne peuvent pas donner ? Ah ! de grâce, si jamais Dieu a parlé, si, en quelque endroit du monde, fût-ce sur le gibet d'un crucifié, il a scellé sa vérité, dites-le nous, voilà ce que vous devez nous apprendre : ou bien êtes-vous maîtres en Israël pour ignorer ces choses ? Dès qu'il s'agit des choses divines et de notre salut, c'est à cette question qui prime tout : Y a-t-il une Révélation ? qu'il faut répondre d'abord.

C'est ainsi que la raison conduit le philosophe, jusqu'à un Vivant plus grand que lui, et dont le Nom est ineffable. Et certes, arrivé là, il pourra apprendre de quoi renouveler sa science de fond en comble. Mais le philosophe suivra-t-il la raison jusqu'au bout ?

Telle est la réponse de Jacques Maritain à l'évolutionnisme bergsonien qui paraît avoir

entrepris de grimper aux astres et qui me produit l'effet d'une sorte *d'équilibrisme*, car nous en arrivons à parler une langue atroce. Qu'il soit donc béni, mon fils spirituel. Pour n'avoir demandé que la sagesse comme fit Salomon, Dieu lui donne de surcroît d'être un robuste et lumineux écrivain.

[Sous ce titre : *La Philosophie Bergsonienne*, Jacques Maritain vient de publier en un beau volume, chez l'éditeur Marcel Rivière, les sept conférences remarquables données par lui à l'Institut Catholique de Paris, du 9 avril au 24 mai. Je parlerai de ce généreux apologétique de la philosophie chrétienne à l'encontre des rèveries de l'encombrant et damnable cuistre acclamé par la sottise d'un grand nombre de nos catholiques. Octobre 1913.]

22. — Envoi d'un exemplaire de luxe de *l'Ame de Napoléon* au jeune dédicataire André Martineau :

« *Beatius est magis dare quam accipere.* C'est un plus grand bonheur de donner que de recevoir. » Parole de Notre Seigneur Jésus-Christ. Persuade-toi donc, mon cher enfant, que mon bonheur de te donner ce livre surpasse de beaucoup ta joie de le rece-

voir. Tu comprendras cela plus tard, quand Dieu t'aura fait la grâce de sentir ou de deviner le secret tourment — comparable seulement à ceux de l'enfer — des pauvres âmes qui ne peuvent pas ou qui ne savent pas donner. Je t'embrasse et te bénis de tout mon cœur.

23. — Autres envois. A René Martineau, père d'André :

Puisque vous êtes *rené*, mon cher ami, je voudrais savoir en quel temps vous avez bien pu naître pour la première fois. Ce fut sans doute à l'époque très inconnue où ne naissait encore aucun bourgeois. Nous sommes étrangement privés de documents sur cette période. Mais une conjecture est permise. Désigné, il y a plus de dix ans, pour être le premier à me secourir dans ma pire détresse, étant, à mes yeux, par conséquent, le plus étonnant des hommes, il est à présumer que vous fûtes, je ne sais quand, un individu tout à fait inimaginable. Ce que je sais bien, c'est que vous êtes, aujourd'hui, le père d'André, dédicataire prédestiné de *L'Ame de Napoléon* et que c'est là votre récompense pour la vie présente et la vie future.

A Jacques Maritain :

Tu as cru révéler mon *secret* pour écrire mes livres, mais tu ignores que j'en ai un autre pour ne

rien écrire du tout. Condamné à devenir un auteur, il m'a fallu, après l'éperon irrésistible de la Volonté divine, la plus incroyable astuce. Cet autre secret que je te permets de divulguer, c'est que *je suis privé d'intelligence*, incapable encore, à 66 ans, de distinguer la droite de la gauche du Fils de Dieu et de discerner les boucs d'avec les agneaux. La constante misère matérielle, acceptée, d'ailleurs, sans joie, étant l'unique ressource pour cacher cette indigence excessive, je m'y suis précipité en gémissant et c'est ce qui a trompé tout le monde, à l'exception de quelques malins. Alors, puisqu'il m'était commandé d'écrire, j'ai écrit dans les ténèbres, dans mes ténèbres à moi qui ne sont pas celles des autres, en comptant sur Dieu seul, comme Jérémie, et voilà tout mon prestige.

A Georges Rouault :

Voici la déposition du dernier témoin de ce banqueroutier sublime que fut l'Empereur.

Au docteur Joseph Termier, mon cher confrère :

Opération difficile qui réussira peut-être, si une crise d'idiotie furieuse ne se déclare pas. Il s'agissait de changer la cervelle de mes contemporains.

A Otto Friedrichs :

Voici mon Waterloo, avec l'écrasement préalable de Blücher et le remplacement de Grouchy par un infaillible Archange.

24. — A Christine van der Meer :

Jeanne m'a dit que tu te reprochais de m'avoir écrit une lettre absurde. Plût à Dieu qu'il m'en vînt souvent de pareilles ! J'en ai déjà reçu de fort enthousiastes, une de Pierre surtout, mais la tienne m'a percé le cœur délicieusement. Je ne trouve pas d'autre expression.

« La Parole de Dieu », dis-tu. Ce que j'écris te semble comme la Parole de Dieu ! C'est écrasant, c'est une volupté à en mourir de joie et de honte. Moi, le très pauvre homme, le charnel et le misérable que je connais, parce qu'il me fut donné quelquefois d'accepter de souffrir un peu, de désirer la guérison de quelques pauvres âmes non moins précieuses que la mienne ou de les chercher en pleurant sur des routes dangereuses ; oui, à cause de cela, je serais situé, je ne sais comment, dans ce tourbillon de ténèbres et de lumière qu'on nomme la Parole de Dieu, j'habiterais la foudre !...

Mais, en effet, c'est fou, cela, c'est du délire et, cependant, ce n'est pas absurde, et c'est tout à fait enivrant. Il faut croire que j'ai besoin de cela pour

me remonter, car il me semble que ma confiance en moi diminue à mesure que je deviens plus écrivain. Non vraiment, ce n'est pas absurde. Nous sommes des membres de Dieu, des Dieux, c'est le Maître qui l'affirme de sa bouche. Alors nous avons le pouvoir et par conséquent le devoir de parler divinement toutes les fois que nous ne parlons pas en vain. Conscients, comme nous le sommes, de notre misère et de notre faiblesse excessives, c'est peut-être le comble de l'humilité de croire simplement qu'il en est ainsi. J'admire donc ta foi, ma chère Christine.

A André Dupont qui a parlé de m'interviewer :

Livré à la très fâcheuse corvée des envois de mon livre, il ne m'a pas été possible de vous écrire plus tôt. Voici, très rapidement, ce que vous pouvez faire. Informé de l'apparition de *l'Ame de Napoléon*, vous eûtes l'idée de vous précipiter chez moi pour me demander ce que je pense des Balkans. Je vous répondis avec douceur que, rempli, comme je le suis, de Napoléon, je me foutais absolument des Bulgares, des Serbes, des Monténégrins et des Grecs, schismatiques puants qui m'intéressent aussi peu que les Turcs. Je me suis occupé des Bulgares, il y a quelques ans, c'est vrai. Mais j'avais alors en vue le terrible tsar Samuel et l'effrayant Bulgaroctone qui écrasa, pour

un siècle, cette misérable nation, longtemps avant la première Croisade. Tout ce que je veux voir dans la guerre actuelle, c'est le commencement probable de l'énorme conflit européen que je ne me lasse pas de prédire depuis vingt-cinq ans et d'où sortira peut-être, après d'immenses carnages, un homme extraordinaire envoyé de Dieu, comme le fut Napoléon. Voilà tout.

Après cette déclaration, il ne vous a plus été possible de me retenir dans les Balkans, et nous n'avons plus parlé que de Napoléon. Alors, puisant dans mon livre et dans la curieuse brochure que je vous envoie, vous pourrez me faire dire les choses les plus remarquables.

Voilà plusieurs jours que les *Marches de Provence* ont paru. C'est le plus grand, ou, pour mieux dire, le *seul* grand effort de publicité qui ait été accompli pour moi. On voudrait tant mon succès, et *l'Ame de Napoléon* paraît une telle occasion ! Aurélien Coulanges a fait ce qu'il a pu et même, probablement, un peu plus qu'il ne pouvait, étant un pauvre. Mais je doute que cela suffise pour en finir avec la *Conspiration du Silence*, inexterminable comme les anciennes concubines ou les vieux crampons rouillés.

Cela commence par cette lettre de l'abbé Pient Cornuau :

Monsieur le Directeur,

Je sollicite une place dans le numéro d'octobre de votre Revue pour y parler de Léon Bloy d'un point de vue d'où ses amis, l'envisageant sans doute comme un grand artiste, ne l'auront peut-être pas suffisamment mis en lumière.

Oui, Bloy est un très puissant écrivain. Il l'est tellement et il fait à ce point vibrer certaines âmes capables de pénétrer sa pensée, qu'après l'avoir lu, elles ne peuvent plus lire personne. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir pour un écrivain de gloire au-dessus de celle-là.

Mais Bloy est avant tout un grand chrétien ; et ceci doit être dit sans ambages dans une Revue qui se donne l'honneur de le présenter au public.

Oui, chrétien, dans toute la force du mot ; c'est-à-dire ami du Christ jusqu'au sacrifice sans mesure, jusqu'à la mort.

Non pas même un chrétien dans le rang, mais un chef, un de ceux qui ont positivement mission d'appeler les âmes et de les conduire au Maître.

Oh ! J'entends bien qu'il n'est pas constitué officiellement dans l'Eglise en cette fonction d'apostolat ; et il ne s'est du reste jamais donné le ridicule d'y prétendre. Il éclaire avec amour le chemin des âmes de

bonne volonté ; et, les ayant ainsi conduites aux pieds du prêtre, celui que la Providence semble désigner à l'achèvement de l'œuvre divine, fût-il le plus humble ; — il se retire en quelque coin de silence pour remercier Dieu, avec des larmes, de l'avoir choisi pour être son passeur.

Et cependant telle est sa mystérieuse et sublime investiture dans cette mission très haute, et telles sont les bénédictions de l'Esprit-Saint sur ses livres, que ceux qui les lisent en en pénétrant la force et la douceur vont presque nécessairement à Dieu, pour qui ils ont été exclusivement écrits.

Et je suppose que si tant de catholiques modernes se détournent de Bloy, c'est qu'ils ont flairé ce danger, n'ayant qu'une peur : d'être entraînés par une surprise d'enthousiasme et jetés par ce terrible ami de Dieu, sans compromissions ni atermoiement, dans l'engrenage de l'héroïsme chrétien qui est leur épouvante.

Je sais des prêtres qui ont beaucoup reçu de Léon Bloy, plus que d'aucun autre en ce monde, et qui n'en font pas mystère. Sa passion pour la vérité sans alliage a enflammé leur vie. Son courage tranquille en face de tous les sacrifices nécessaires a réconforté leur cœur quelquefois tremblant.

Et sa fidélité inouïe, à travers les menaces et malgré les séductions tentées, dans sa longue carrière d'écrivain catholique, leur a inspiré cette horreur,

qui honore les hommes, pour tous ces louches accommodements où sombre misérablement l'intégrité du caractère.

A combien a-t-il enseigné les raccourcis qui montent à Dieu sans détours, ces chemins de l'Absolu au bord desquels fleurissent les éclatantes vérités semées autrefois par Jésus, et qui sont les adorables et très pures fleurs du saint Evangile !

Aussi, aux prêtres qui connaissent le prix des âmes, qui les veulent grandes, qui ont d'ailleurs le souci de leur ascension personnelle, je ne puis rien souhaiter de plus vraiment efficace que de chercher dans l'œuvre de cet artiste impeccable la doctrine sûre, généreuse et sans défaillance, qu'il y enchâsse partout si magnifiquement, avec l'unique volonté de servir vraiment la gloire de Dieu.

Et je songe avec éblouissement à la beauté vraie de cette pensée, écrite par l'âme qui le connaît le plus au monde : « L'esprit de Léon Bloy est comme une « cathédrale où le Saint-Sacrement serait toujours « exposé. »

PIENT CORNUAU.
Aumônier de la Flotte, en retraite.

Autre lettre de prêtre :

Monsieur,

Votre aimable invitation court la poste derrière moi depuis une quinzaine de jours, il me faut donc, né-

cessairement, recourir à une sorte de télégraphie pour ne pas aggraver ce long retard.

Je suppose, du reste, que vous n'attendez pas d'un humble prêtre une « appréciation littéraire » ; si votre généreuse initiative rencontre les bonnes volontés qui lui sont dues, vous aurez en abondance des réponses brillamment motivées et munies d'un prestige qui manquerait trop manifestement à mes propos. En revanche, je vous envoie bien volontiers, les réflexions strictement sacerdotales que m'inspire depuis longtemps l'extraordinaire situation qui est faite à Léon Bloy.

Tout ce que l'auteur du *Brelan d'Excommuniés* a dit de la « haine sauvage, inexplicable », manifestée par les catholiques modernes, contre l'Art, est dix mille fois justifié par leur attitude à son égard.

Depuis la mort d'Ernest Hello, Léon Bloy est le *seul* écrivain de France dont l'œuvre splendidement parce que *intégralement* catholique rayonne avec magnificence sur les vérités essentielles et... sur les ornières où se traînent habituellement les écrivains prétendus religieux.

« Et sui eum non receperunt », mais c'est aussi le seul de qui tous les Argus de la « Bonne Presse » s'obstinent avec une diabolique constance à détourner leurs yeux innombrables...

Que si l'on rappelle, non sans amertume, la retentissante musique provoquée par telle médiocre con-

version, de bonnes âmes ne manquent pas de vous suggérer avec une évidente opportunité la leçon de l'Enfant prodigue... oubliant simplement que le Fils aîné, le Fidèle, jouissait dans la maison du Père de tout ce que nous réclamons pour Bloy et qui jusqu'ici lui a été refusé.

L'énormité de l'injustice est indicible ; mais en voici la trop certaine conséquence : c'est l'inévitable déferlement de cette « Crue extraordinaire de Bêtise » dont le *Vieux de la Montagne* dénonçait naguère l'imminence.

Si les efforts tentés dans votre Revue aboutissent à l'édification d'une digue, vous aurez un droit indéniable à la gratitude de tous ceux qui sont en passe d'être submergés.

En tout cas voici ma pierre.

Léonce Petit.

Impossible de reproduire le long et somptueux article de Jeanne Termier-Boussac, intitulé *Les Poètes et Léon Bloy*. Quelques citations seulement pour donner une idée de cette étude remarquable qu'on viendra peut-être lire plus tard, en pleurant un peu, dans le cimetière tranquille où je dormirai :

...On a beaucoup cité la parole de Pascal : « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde ; il ne faut

pas dormir pendant ce temps-là. » Il me semble qu'on ne peut ouvrir un livre de Léon Bloy, un de ces livres tout en souffrance, sans se la rappeler. Est-il une âme plus éveillée que la sienne et qui soit plus directement atteinte et plus violemment déchirée par la déréliction terrible du Rédempteur, par l'humiliation de sa grande Église défigurée et presque méconnaissable ; par l'inintelligence ou la torpeur de ses derniers fidèles ? Cette compassion a l'accent d'une douleur personnelle, tant elle est intense, véhémente, et sans accalmie.

. . . .

Mais, ce qui s'éclaira d'une lueur singulière pour l'âme, incendiée d'amour, de ce chrétien sans indolence, ce qu'il lui fut impossible de ne plus voir à toute minute, autour de lui, c'est cet univers invisible dont les aspects ne deviennent vraiment saisissables qu'à de très rares élus de la Douleur. Le monde inexploré des âmes qui a, lui aussi, ses gouffres et ses plaines, ses tourbières fétides et ses lacs, lui apparut prochain et familier. Et c'est pour cette lucidité particulière, assumée, semble-t-il, comme un châtiment, que ses livres sont inoubliables.

On avait des idées, des notions qu'on croyait claires; on avait équilibré pour soi, tant bien que mal, une métaphysique, harmonisant l'univers à sa façon, situant chaque chose à sa place, et parquant délibérément l'Inconnaissable pour n'en être plus inquiété.

Les moins dogmatiques et les plus profonds d'entre nous sont ainsi, et transportent dans leurs esprits d'analogues constructions puériles.

Léon Bloy saccage cette ordonnance et ces prétendues clartés. C'est un des traits les plus remarquables de son génie que cette puissance d'enrichir de mystère, d'illimiter aussitôt les sujets qu'il traite. Il dresse devant nos yeux sa propre aperception du monde, non plus précise et linéaire, mais chaotique et bouleversée, fissurée de gouffres nouveaux, inimaginés jusqu'alors. C'est le grand désordre d'après la Chute, tel que le pouvaient voir les vertigineux mystiques, où rien n'est à sa place, où nul ne sait son vrai nom, ni de quel être il est solidaire, ni « s'il est digne de haine ou d'amour ». Les mystères sont les vrais personnages des livres de Bloy, non pas les mystères aisément dénombrés d'une religion raisonnable et soucieuse de plaire, mais les mystères se multipliant partout, surgissant de toute circonstance, grandissant derrière les vivants rencontrés, soutenant le très humble mendiant qui heurte à la porte, escortant de leurs somptuosités ténébreuses les êtres les plus indistincts.

. . . .

On lui reproche d'être sans indulgence et plein d'amertume. Parce qu'on n'a plus conscience, aujourd'hui, du poème de victoire et de joie plénière que pourrait être la vie d'un chrétien, le spectacle des

limoneuses existences bourgeoises ne pénètre plus d'épouvante, le voisinage des âmes aveugles, des innombrables cœurs sans amour ne sature plus d'une tristesse pesante. On s'apitoie sur ces vies incomplètes ; on leur découvre des sentiments touchants, des intentions bonnes.

Léon Bloy se souvient seulement qu'il est possible à tout homme de renaître et d'enfanter Dieu, et que l'amour n'existe pas, s'il n'est synonyme de toute-puissance. C'est pourquoi notre société raisonnable et sa « mitoyenne morale », sont parfaitement insupportables à cet affamé des réalités absolues, et c'est pourquoi, comme le sombre Samson entre les colonnes du Temple, le grand mépris salutaire apparaît dans ses livres et les fait si terriblement frémir.

. . . .

J'ai parlé du mépris de Bloy. Maintenant, voici que se précipitent à mon souvenir toutes les autres *formes* éblouissantes de son âme. Le scintillement perpétuel de son génie me représente, tour à tour, sa verve infatigable, son discernement immédiat et foudroyant du ridicule, et cette ironie tranquille et joyeuse qui prend tout son temps pour exécuter l'adversaire. Je voudrais glorifier son art très précieux, l'opulence inouïe de son vocabulaire alimenté par une si rare science de la langue latine, et je voudrais dire aussi son très haut courage, la bonne humeur, si française, qui l'accompagne dans les plus noires pérégrinations,

montrer la vitalité merveilleuse de ce Désespéré toujours enivré d'espérance, soutenu sans cesse, et réconforté du vin sombre de sa douleur.

Mais ce qui m'apparaît, avant tout, dans ses livres, c'est la générosité magnifique, l'amour absolu, la profonde pitié sans faiblesse, la tendresse qui réchauffe et qui ressuscite les sanglants et les opprimés. Nul ne s'est donné plus libéralement, plus aveuglément, que celui qu'on a nommé le Mendiant Ingrat. Nul n'a été plus véhément dans l'admiration, plus éperdu dans l'enthousiasme, plus sensible et plus désarmé que ce redouté pamphlétaire. D'un bout à l'autre de son œuvre, on le voit portant toute son âme vers ceux qui souffrent injustement, vers les artistes fiers dont on tait la grandeur. A qui n'a-t-il fait l'aumône, et, d'ailleurs, pour une personnalité de cette puissance, qui donc pouvait paraître sans pauvreté ?

A lire son Journal, on entrevoit confusément les physionomies douloureuses de ceux qui attendirent de lui leur nourriture, qui vécurent de sa substance, pour qui, dans les plus atroces luttes, épuisé des courses vaines et des infructueuses tentatives, il trouvait le moyen d'écrire ces grandes lettres vivifiantes : « Mon ami, j'ai essayé de vous dire quelque chose... » Et dans ce peuple d'affamés, il y a de grands artistes, « tourmentés par l'insomnie de leur propre cœur », qu'il savait exalter du sentiment de leur force, pour

qui, seul, il pouvait « restituer à la vie et au flamboiement les vieilles images » devant lesquelles des générations s'agenouillèrent. Il y en a d'autres dont il tait les noms plus obscurs, destinataires inconnus, morts peut-être, de certaines lettres, ouvriers sans éclat de tâches à présent finies, dont nous ne savons rien, sinon qu'ils furent troublés comme nous, « accablés sous le poids du jour et de la chaleur », et qu'ils souffrirent avant nous de voir, toujours terreuse et souillée, indiscernable et dans les ténèbres, la Face de la Vérité.

Léon Bloy est tellement le poète de la Pauvreté, qu'il ne peut pas concevoir Dieu sous une autre forme. N'est-il pas un peu le contemporain de ces Patriarches qui tremblaient de méconnaître un Hôte redoutable dans le plus faible des vagabonds assistés ? Il demande à toutes les créatures ce Proscrit dont nul ne s'informe. Très humblement, et comme à tâtons dans la nuit des symboles et des préfigures, il cherche Celui qui ne parlera de lui-même que pour dire : « J'avais faim et soif, j'étais étranger, malade et nu », et la somptueuse « oraison d'art », qui s'appelle *Le Salut par les Juifs* ne lui paraît pas, sans doute, autre chose qu'une très dérisoire et très pitoyable aumône à ce Pauvre par excellence...

On dira peut-être que je devrais m'arrêter ici. Je ne le peux pas. Il faut être juste envers soi-

même. Voilà trente ans que tout un monde littéraire ou prétendu tel est attentif à m'assassiner par le moyen peu héroïque de la conspiration du silence. Des suffrages m'arrivent enfin, d'autant plus précieux qu'ils ne sont pas *universels*. Pourquoi n'en serais-je pas fier? Puis enfin j'écris pour Dieu, étant, peut-être, aujourd'hui, son unique témoin, et si je ne suis pas cela, je ne suis rien. A ce titre il est nécessaire qu'on m'entende, qu'on sache au moins que j'existe, et je profite joyeusement de l'occasion.

Voici maintenant ce que disent mes filleuls :

Le Secret de Léon Bloy

Les livres de Léon Bloy exercent sur certaines âmes une influence que l'art ou le génie ne suffisent pas à expliquer. Pour tourner les cœurs vers Dieu, il faut autre chose que la plus magnifique éloquence. Quel est donc le secret de Léon Bloy ? Inutile de chercher longtemps, il me l'a donné lui-même :

Voici mon secret pour écrire les livres qui te plaisent :

C'est de chérir de toute mon âme — au point de donner ma vie — les âmes telles que la tienne — connues ou inconnues — appelées à me lire un jour.

« Beatius est magis dare quam accipere ». — Le *Mendiant Ingrat* a un besoin infini de donner. S'il était riche, tout l'or du monde ne suffirait pas à sa munificence : ne pouvant pas nourrir avec les richesses d'iniquité tout un peuple de pauvres, il se donne lui-même, avec une extrême abondance ; il écrit pour se donner. Et sa pire amertume est sans doute que, parmi ses contemporains, si peu veuillent recevoir ce qui leur est offert avec tant d'amour. Il n'y a qu'un moyen d'agir sur les hommes : c'est de désirer d'un grand désir leur servir de nourriture. Et c'est en cela, je crois, que ce pauvre serviteur de Jésus imite le mieux son Maître.

Cette générosité et cette tendresse, qui le singularisent si cruellement dans nos temps de dureté froide et impie, Bloy en fait largesse de toutes manières. On parle toujours de ceux que fouaille son effroyable polémique (laquelle porte beaucoup moins, je le note en passant, sur tel ou tel fait matériel que sur les déviations intérieures ou les défaillances d'âme, qu'il devine avec un instinct terriblement sûr) ; on oublie ceux qu'il défend, même parmi les modernes : Hello, Verlaine, Villiers, sans parler de Rictus et de Rosenfeld ! Sa violence n'est que la face inverse de son amour, — de son amour pour la Vérité, c'est-à-dire pour la Personne du Sauveur. Partout où il voit quelqu'un souffrir injustice, il s'élance vers lui : Christophe Colomb, Marie-Antoinette, Louis XVII,

la très noble Mélanie ; les Juifs, détenteurs, malgré leur crime et leur perfidie, des promesses de Dieu qui sont sans repentance ; le Pauvre enfin, le Pauvre et la Pauvreté qu'il chérit tous deux à cause du Pauvre par excellence ; et infiniment au-dessus de tout, Notre-Dame, la Reine du monde, qui pleure et qu'on n'écoute pas, — tous ont reçu son témoignage. Le secret de Bloy, c'est une extraordinaire dilection pour les âmes, un amour qu'auraient seuls pu comprendre ces tendres hommes du moyen-âge, qui étaient doux comme il est doux et qui aimaient les Larmes comme il les aime. Car « on pleure beaucoup dans sa maison ». « Seigneur, je pleure très souvent. Est-ce de tristesse « en songeant à ce que je souffre ? Est-ce de joie en « me souvenant de vous? » Qui ne comprend pas cela ne comprend rien à son œuvre, et spécialement au livre sur Napoléon qui paraîtra ces jours-ci, et qui n'est, selon moi. que l'étonnante expression du plus profond et du plus généreux amour des Ames, à l'occasion d'une âme où son âme s'est regardée.

Nous ne pouvons rien donner que nous n'ayons reçu, étant à l'image de Celui qui reçoit tout de son Père. C'est pourquoi plus on donne, plus on a besoin de recevoir, plus on est mendiant ; et c'est aussi pourquoi il n'y a que les pauvres qui donnent. Bloy est un terrible mendiant, qui ne souffre pas la médiocrité dans les hommes, et que Dieu ne contentera qu'avec le martyre et la vision de sa Gloire. On dirait

parfois que, dans son désir de la bienheureuse vision, il ferme volontairement les yeux aux lumières ordinaires, et qu'il préfère marcher à tâtons vers le pur éblouissement. Cette impatience mystique est, à mon avis, à la source même de l'art de Léon Bloy.

Il s'agit pour lui, avant tout, de « donner l'idée et l'impression du mystère », c'est-à-dire de notre impuissance à voir en face la lumière qui nous éclaire, et de donner en même temps, par la plus somptueuse floraison d'images, une similitude sensible de cette Vérité dont nous n'avons pas encore l'intuition et que nous ne connaissons que *per speculum in œnigmate*. « Il est indispensable, dit-il, que la Vérité soit dans la Gloire. La splendeur du style n'est pas un luxe, c'est une nécessité. » Tout son art est animé par la passion de voir ; c'est parce que le sens est intuitif que l'imagination sensible y tient une place si prépondérante. Il ne faut pas prendre Léon Bloy pour un théologien ou pour un docteur ; c'est un imagier, un enlumineur, un peintre de verrières resplendissantes. Non ! C'est un *pèlerin du Saint Tombeau*. « Si l'Art est dans mon bagage, tant pis pour moi ! Il ne me reste que l'expédient de mettre au service de la Vérité ce qui m'a été donné par le Mensonge. Ressource précaire et dangereuse, car le propre de l'Art, c'est de façonner des Dieux ! » — « Je suis bonnement un pauvre homme qui cherche son Dieu, en l'appelant avec des sanglots par tous les chemins... »

Il n'en est pas moins vrai que ce *pauvre homme* est un des plus grands écrivains français, un des plus hauts parmi les artistes de génie, un de ceux à qui Dieu a départi le plus royalement ces dons exceptionnels qui sont dans notre nature comme un écho de sa Parole. Mais cet Art indomptable et faiseur de dieux, il l'a réduit à l'obéissance de la Foi, à la discipline de la Vérité révélée, au service de la sainte Église. « La vérité bien nette et qui éclate dans tous mes livres, c'est que je n'écris que pour Dieu. » Il est tout le contraire d'un anarchiste haïssant « les bourgeois » ; il est un chrétien qui hait *le Bourgeois*, c'est-à-dire, pour qui sait comprendre, un des noms modernes du vieil Ennemi. Catholique et latin, il a en horreur le désordre, le déséquilibre, le sentimentalisme, l'esprit protestant et révolutionnaire. « J'écris les choses les plus véhémentes avec un grand calme. La rage est impuissante et convient surtout aux révoltés. Or, je suis un justicier *obéissant.* » Il place au-dessus de tout la fidélité absolue à la vérité surnaturelle. « Trop de science humaine et trop peu de science divine, » dit-il en parlant de Villiers de l'Isle-Adam. C'est la même impression que pour Edgar Poe. « Ces poètes ne priaient pas et leur mépris, éloquent parfois, n'est que l'amertume de leur impatience terrestre. Ils sont pleins de terre comme les idoles. »

Tout cela peut expliquer comment Léon Bloy exerce sur les *publicains* une si merveilleuse in-

fluence. C'est eux que vise son œuvre, bien plus que les catholiques. Il y a des âmes périssantes qui cherchent la Beauté dans les ténèbres, et que l'apologétique de Coppée ou de Marc Sangnier ferait fuir avec horreur. Bien plus, la pure doctrine elle-même — perle réservée aux fils du royaume — n'agit pas sur de telles âmes, dont la raison est trop alanguie ou déséquilibrée ; enfin la médiocrité d'un grand nombre de prêtres, l'infidélité des catholiques mondains les épouvantent. Bloy, en criant sur les toits, en accablant les tièdes et les avares, en faisant voir et toucher la splendeur de la Foi, inspire à ces pauvres âmes le pressentiment de la gloire de Dieu ; il va les chercher au fond de leur nuit et les attire à la lumière. Mais rien n'agirait, en définitive, sans le *secret* que j'ai dit. C'est la *charité* de ce prétendu pamphlétaire, c'est son amour de Dieu et des âmes qui emporte tout. Et une telle action, que la Providence exerce par lui, le console sans doute un peu de ses longues douleurs, car celui qui donne ainsi des âmes à Dieu doit être un *ami de Dieu*. « Ami de Dieu ! » s'écrie-t-il. « Je suis sur le point de sangloter quand j'y pense. On ne sait plus sur quel billot mettre sa tête, on ne sait plus où on est, on ne sait plus où il faut aller, on voudrait s'arracher le cœur, tant il brûle, et on ne peut pas regarder une créature sans trembler d'amour. On voudrait se traîner sur les genoux, d'église en église, des poissons pourris pendus

au cou, comme disait la sublime Angèle. Et quand on sort de ces églises après des heures où on a parlé à Dieu comme un amoureux à une amoureuse, on se voit tel que les pauvres bonshommes si mal dessinés et si mal peints des chemins de croix, marchant et gesticulant avec piété dans des fonds d'or. Toutes les pensées qu'on ne savait pas, séquestrées jusqu'alors dans les cavernes du cœur, accourent ensemble ainsi que des vierges mutilées, aveugles, affamées, nues et sanglotantes. Ah ! certes, en de tels instants, le plus atroce de tous les martyres serait choisi — avec quels transports !... »

JACQUES MARITAIN

LETTRE OUVERTE A M. DICK COSTER A DELFT (Hollande).

. . . .

Je connais L'*Ame de Napoléon*. Ah ! je n'oublierai jamais ces heures, lorsque j'asssistais à la lecture, par Bloy lui-même, des chapitres à mesure qu'il les avait écrits. La première impression était forte, je t'assure, et cette langue merveilleuse, d'incomparable style, qui provoque la nostalgie de la Beauté éternelle, m'éblouissait, mais je jouissais encore plus de la lumineuse conception, de la hauteur de la pen-

sée, de cette vue chrétienne sur l'Histoire d'où Dieu n'est jamais absent. C'est un livre d'un esprit puissant et profond, qui se possède pleinement. Et la chose qui surtout me frappait, c'était qu'il parlait de sa propre âme en parlant de l'âme de l'Empereur. Et puis, Bloy lit admirablement ; sa voix souple, allant de la tremblante tendresse jusqu'à la grave ou véhémente sonorité, vous empoigne, il connaît la langue, son instrument, comme pas un autre ; des mots qu'on a lus des centaines de fois et qui n'avaient plus de relief pour vous, éclatent tout à coup comme des bombes ou s'ouvrent comme des fleurs très douces. Chaque fois, à cette lecture, l'émotion m'étreignait ; j'écoutais avidement, le cœur battant, les yeux pleins de larmes. N'était-ce pas admirable : un chrétien qui aime Dieu, le Créateur des âmes, au-dessus de toute chose, vous dit, et dans quelle langue, ce qu'il a pu voir et pressentir en l'âme de Napoléon !

. . . .

Il nous indique le destin caché de Napoléon, envoyé par Dieu sur la terre. Puisque rien n'arrive, selon ce qui est dit dans le Catéchisme des enfants, sans Son ordre ou Sa permission, Dieu est partout présent dans l'Histoire. Il faut toujours avoir cette pensée dans l'esprit pour bien comprendre ce livre. Car Bloy est avant tout, même avant d'être le poète de génie que nous aimons, un chrétien, un catholique romain qui prie, qui communie, qui cherche son Dieu avec

un immense désir, humblement, et dont l'âme palpite d'amour devant le pauvre autel d'une église de village. Il aime les êtres évidemment chéris de Dieu, les hommes qui, dans leur vie et leur mystérieuse mission, sont comme des ombres de l'Omnipotence et de la Splendeur divines. Qui, parmi les hommes, est plus grand que Napoléon ?

Bloy cherche « l'identité » des personnages ; il se demande ce que signifie tel événement, dans l'Absolu ; il regarde d'en haut l'Histoire humaine, et ainsi vue, elle devient une Ecriture aussi cachée que l'autre qu'on appelle l'Ecriture Sainte. Tout est symbole. Alors, qu'est-ce que Napoléon ? Que signifient ces batailles ? Quel est le sens profond de sa lutte avec le Pape ? Qu'est cette âme, « sa vaste âme » ? Quel est le sens de son apparition sur la terre ?...

Je suis complètement incapable de te redire, mon cher ami, surtout dans une langue qui m'est, hélas ! trop étrangère, ce que Bloy nous fait pressentir. Lis ce livre, lis ce poème qui te conduira, au-dessus de l'art, dans des régions de lumière, et je te promets l'éblouissement par la Beauté et la Pensée chrétienne.

PIETER VAN DER MEER DE WALCHEREN.

Immédiatement après mes chers filleuls, il y a l'étonnant ami Alfred Pouthier, celui qui courut après moi, vingt ans :

La légende a fait de Léon Bloy « un homme farouche et impossible ». Pour ceux qui l'ont pratiqué, ils savent combien, dans cette légende, est médiocre la part de la vérité. Mais il n'est pas mauvais, après tout, qu'il y ait, quelquefois, entre soi et le reste du monde, une barrière que les indifférents ou les tièdes, que ceux qui sont d'une autre race, ne tenteront même pas de franchir...

Il a été dit que Bloy était tout entier dans ses livres. L'on n'en peut pas douter. Comment, à cet accent inouï, les fictions de l'Imagination la plus désorbitée pourraient-elles atteindre ? Il faut la vivre soi-même, à chaque heure et intensément, pour rendre ainsi une vie d'effroyable misère, d'angoisse sans espoir terrestre, suppliante et révoltée, poursuivant, *sur les genoux*, le chemin douloureux, hérissé des pierres des lapidations fraternelles ; une vie sans autre répit que la solitude intérieure ; menacée enfin à chaque pas de s'arrêter, n'était le réconfort de la Prière, ce bâton dans la main des Pèlerins épuisés de lassitude.

Mais si l'on ne tardera pas à découvrir l'humanité que contient l'œuvre de Léon Bloy, on est immédiatement saisi par sa puissance d'Ecrivain. Que celui-ci dédaigne la Gloire telle qu'elle est communément distribuée, on le conçoit ; il aspire à une immortalité moins aléatoire ! Mais il est écrit qu'il n'échappera pas plus à l'une qu'à l'autre : qu'il le veuille,

qu'il l'accepte ou non, il est et demeurera glorieux ; le monument qu'il s'est bâti n'est pas de ceux qui périssent.

L'autre sûr garant qu'il y ait de cela, c'est cette nuit, c'est ce silence, où les Méprisants de tout ce qui dépasse, s'acharnent avec une diabolique persévérance à le murer vivant. Car « *les profondeurs ont quelquefois d'étranges surprises. Qui sait vraiment, parmi la racaille, si ce « Pauvre » ne reparaîtra pas, quelque jour, à la surface des ténèbres, tenant à la main une magnifique fleur mystérieuse, — la fleur du Silence, la fleur du gouffre* ? »

Jamais le mot de Buffon : « *le style, c'est l'homme* », ne se vérifia au même degré que chez Léon Bloy. Providentiel, prophétique Porte-Verbe aux lèvres de feu, pleurant du sang au milieu de ses autels saccagés, il fait songer au dernier Lion, retiré dans sa tanière, allongé sur des ossements et n'attendant plus rien que la fin de tout...

Léon Bloy a « *élu domicile dans l'Absolu* ». On respire là un air surchargé de foudre. Plusieurs se sont retirés de lui qui, cependant, gardent ainsi qu'un sceau ineffaçable, la marque de son coup de pouce de pétrisseur d'âmes, comme il s'en est peu rencontré, comme il ne s'en rencontrera peut-être plus après lui !...

Les occasions de dégoût ne manquent pas assez. Seulement Léon Bloy n'en a laissé passer aucune

de crier, de vociférer le sien. C'est le fait d'une âme noble où n'entre pas la Peur. Il a ainsi décoché pas mal de flèches mortelles ; mêlé les poisons corrosifs à l'ambroisie des coupes ; il s'est assis, parmi les convives, à la manière du spectre de Banquo. Et d'aucuns de proclamer que Bloy est un pamphlétaire et qu'il n'est que cela, pensant l'enterrer vif sous cette étiquette !

Certes, cela vaut un peu mieux que d'être, pour les Foules attendries, l'auteur de quelque *vase brisé !* Mais il est permis d'être tout de même exaspéré que toute une face de l'œuvre de Léon Bloy soit, du coup, niée et biffée, comme si elle ne sautait pas aux yeux et ne crevait pas le cœur, la plus considérable, celle où il est le plus lui !

Pamphlétaire, soit ! Bloy est autre chose encore, notamment un grand, un unique artiste, grand par la conviction, unique par l'expression. Mais que n'a-t-on pas dit ? Or, cet homme *farouche et impossible* est un homme simple et tendre ; ce *mendiant ingrat* est un généreux, un bien accueillant, qui met son plaisir à combler en quelque manière tous ceux qui l'approchent !

J'en appelle à quiconque l'a surpris, au milieu des siens, de sa femme et de ses deux filles, entouré de quelques rares amis, causant ou lisant la page récente et alors, s'interrompant parfois, moins pour juger de l'effet produit, par vanité d'auteur, que pour

regarder en lui-même et écouter son âme... La réputation de la légende est surfaite, odieusement surfaite : mais qui est à sa place et à son vrai plan, et à qui donc justice est-elle rendue ?

ALFRED POUTHIER.

Il serait absurde, après cela, de ne pas citer Edmond Barthélemy, déjà mentionné dans une autre circonstance ; et le victorieux auteur de *L'Immolé*, l'un des rares livres chrétiens de ce temps, Emile Baumann :

J'ai beaucoup d'admiration pour l'écrivain qu'est Léon Bloy. Avec un tel écrivain, la littérature est encore la seule chose qu'elle doit être sous peine de n'être rien qu'une chose oiseuse et vaine : je veux dire qu'elle est *action*. Action ; expression militante d'une foi, d'une conviction ; manifestation pratique d'une croyance. Placez Léon Bloy dans une Société moins sceptique et moins incapable d'agir que la nôtre, son œuvre eût été comme une chanson de *geste*, une épopée, un chant, ce chant qui accompagne naturelement l'action, ainsi que son rythme même et sa joie lintime. Réalisée de nos jours, cette œuvre peut sembler loin d'être cela ; et elle est cela pourtant, à sa manière, qui est aussi la manière de notre temps, la seule qu'il permît. Epopée, non ; mais pamphlet ;

c'est-à-dire, chez Léon Bloy, chose substantiellement pareille. Je demande si une page comme la *Lamentation de l'Epée* n'est pas un chant épique ; la véritable chanson de geste de cette époque, où, parmi l'abondance des choses inépuisables, le mépris, au point où le porte une âme puissamment ingénue, et dans son intensité même et sa vigueur agissante, *chante* naturellement. Je l'ai entendue, voici bien longtemps, cette justicière *Lamentation de l'Epée*, et je sens encore l'émoi où elle me mit ; page où la terrible fureur lyrique du pamphlétaire, qui vitupère et qui frappe, passe foudroyante et directe comme le vent même du boulet ; page où frémit, où tourbillonne « quelque chose de ce tournoiement dont il est question dans les Ecritures » et dont le souffle est de taille à mortifier tout net les lâchetés épanouies et les vanités « prises de prurit » d'un temps de décadence. Avant ce chant de l'Epée, j'avais connu (comme j'ai connu depuis tout ce qui nous est venu de Léon Bloy) les pages du *Désespéré*, ce livre tout secoué des tumultes d'une âme qui combat, attaque, se défend, avec des intervalles plus doucement rythmiques, où le *chant* tente de se déployer dans des sphères de merci, parmi les seules émotions spiritualisées de la Religion, de l'Histoire, de l'Art. Courts et non durables moments de répit ! Non durables : comme tout ce qui n'est pas (sauf la Religion) la destinée de Léon Bloy, comme tout ce qui n'est pas

cette lutte immédiate, étroite, mais étrangement mélodieuse, pleine de misère et pleine de gloire.

EDMOND BARTHÉLEMY.

... Léon Bloy vit en état de guerre perpétuelle, parce que, voulant dès ici-bas le triomphe de Jésus-Christ, il habite un monde où Jésus-Crist se voit bafoué par ceux-là mêmes qui portent sur eux son signe. Il a dans les yeux l'effigie divine à la ressemblance de qui nous sommes faits, et il rencontre des caricatures misérables. La laideur le dégoûte comme l'attribut le plus sensible du péché ; aussi, nulle métaphore ne lui paraît assez hyperbolique pour en évacuer l'odieux. Il pense avec Barbey d'Aurevilly qu' « on doit la vérité à tous, sur tout, en tout lieu, à tout moment, et qu'on doit couper la main à ceux qui, l'ayant dans cette main, la ferment. »Il voudrait avec ses yeux de chair, dévisager les êtres tels qu'ils se manifesteront sous l'éclair du Jugement où « tout ce qui se cache apparaîtra » ; et, les masques qu'il voit grimacer sur des figures hypocrites, il les arrache.

Il voue au Pauvre l'adoration qu'on doit au Dieu caché : le martyre s'offre à lui comme la porte la plus désirable des béatitndes. Et il a pour contemporains des gens qui ont l'horreur parfaite de la pauvreté et de la souffrance.

Cette horreur, il la découvre dans les moindres gestes ; car, devant son regard, rien n'est insigni-

fiant, tout est « signe ». D'autant plus réaliste qu'il est mystique, et d'autant plus mystique qu'il est réaliste, il possède, sans viser à être un observateur, par la simple fixité de son point de vue transcendant, le privilège de l'observation perçante.

Une pareille somme de qualités dépasse infiniment ce qui suffirait pour mériter l'exécration du vulgaire. C'est pourquoi il l'a obtenue sans mesure et sans retour possible ; la vindicte a été la plus atroce qu'on pût faire durer contre un écrivain, celle du silence. Il s'est vu, lui,sensible aux moindres blessures, au milieu d'ennemis multiples, sournois, implacables, ou d'indifférents qui ont des oreilles pour ne pas entendre et des mains pour ne pas donner. Faut-il s'étonner s'il a dû se raidir, vociférer et s'escrimer de toute sa vigueur; si, n'ayant plus d'épée, il ramassa des pierres, et au besoin, autre chose ?

Un Saint,dira-t-on, se réjouirait dans les opprobres et se tairait. Il se peut ; mais un artiste n'est pas un Saint. La personnalité de Bloy se renforça, s'exaspéra par l'effet des haines sous lesquelles un faible eût succombé. Je n'en vois pas de plus débordante parmi ceux de sa génération. En face d'une époque où la plupart des gens ont peur d'être eux-mêmes, où personne n'ose plus dire d'énergiques vérités, il se révèle vingt fois plus original, même excentrique et dépaysé ; il a l'air d'un effrayant météore passant sur les confins d'une planète que les étoiles ne visi-

tent plus ; et il restera toujours un solitaire en ce sens qu'imiter son style ou ses attitudes serait profondément ridicule et surtout périlleux.

. . . .

C'est un lieu commun d'admirer chez lui le mordant de l'apostrophe, ce trait dont la cicatrice s'imprime sur des visages immondes, tel que la brûlure de foudre. Mais on néglige trop ce que son âme enferme de tendre, même de suave. L'amité chrétienne s'est rarement exprimée comme elle s'épanche dans ses lettres. L'intimité de sa vie ressemble, en ses jours de paix, à « cette tente de velours bleu pâle, dans la clairière silencieuse où l'émeraude et le corail d'une végétation de livre d'heures se profilaient avec une tendresse mélancolique sur l'or d'un ciel byzantin ».

Je ne connais rien de plus doux que le dernier mot de la *Femme pauvre* :

« Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des Saints. »

Et n'est-ce pas lui qui a pu écrire, dans *Celle qui pleure*, sur le Paradis, la seule page glorieuse qu'après Dante un poète catholique ait osée ?

. . . .

L'œuvre de Léon Bloy ressemble au buisson de ronces où flambait, dans le désert, la Face mystérieuse et qui brûlait en crépitant sans pouvoir se consumer.

EMILE BAUMANN.

Mon excellent et fidèle René Martineau a donné lui aussi, — avec sa belle précision de vendeur de peaux d'ours et de commissaire-priseur de rossignols, — une bibliographie des quatorze ou quinze volumes publiés par moi depuis dix ans ; et un illustre magistrat qui ne craint pas l'insomnie a envoyé, sous le pseudonyme de Jean Faber, trois pages amusantes intitulées *Le Monstre* :

... Léon Bloy est bien un monstre ; il ne possède et ne veut posséder aucun des biens précieux dont s'enorgueillissent les hommes. Il hait l'or. Il méprise les honneurs. Il se rit des décorations.

On l'écoute et la peur s'accroît. Sa parole vous méduse, *tant elle est sincère*. On s'aperçoit, avec un frémissement, qu'il est loyal, désintéressé, dévoué, fraternel, et qu'on ne pourra heureusement pas s'entendre.

Et voici qu'il dresse le poteau du supplice ; il veut que vous soyez semblables à lui-même ! Le lit de Procuste vous attend ! Quel homme d'aujourd'hui, je vous le demande, pourrait, malgré sa bonne volonté, entrer dans une couche aussi étroite ?

... Il parle sans rien ménager. Il commet le plus effroyable de tous les crimes de lèse-humanité : *Il dit ce qu'il pense !*

L'humanité est une belle fille ; elle a droit à l'ad-

miration ; elle n'admet pas qu'on la discute ; elle hurle de rage quand on la cingle. Mais le monstre, qui paraît surtout manquer d'intelligence, ne comprend pas des idées si simples. Il semble ignorer que « le Mensonge seul s'achète et se vend » et que la Vérité, monnaie vulgaire de jadis, est aujourd'hui complètement démonétisée... Peut-on songer sans crainte à ce qu'il adviendrait du monde, si les hommes, à l'instar du monstre, allaient devenir, tout à coup, loyaux, désintéressés, dévoués et fraternels ?

... Je sens, mieux que jamais, que Léon Bloy est un monstre, mais qu'il est *un monstre de beauté.* Quelle monstrueuse force d'âme ne lui a-t-il pas fallu, en effet, pour affirmer, devant un monde peuplé de mufles et d'imbéciles, son idéal spiritualiste, pour être *volontairement* un pauvre, pour aimer les pauvres, pour se détacher si parfaitement des biens terrestres qu'il soit indifférent à toutes les couronnes.

Ah ! sans doute, il y a dans le granit de cette œuvre (et c'est là le grief) de justes et violentes satires, qui dureront. Mais la synthèse de ses haines n'est qu'un admirable cantique d'amour.

Ceux-là même qu'il a fustigés s'honoreraient à se faire ses défenseurs. Il ne serait pas déplaisant que leurs figures, qu'il a vues dépourvues de relief, prissent quelque ampleur en face de la sienne. Mais peut-on demander à ceux-là de s'élever, ne fût-ce qu'un jour, au-dessus de leur nature et d'être, eux

aussi, des monstres ? Je crains que Bloy n'ait raison jusqu'au bout...

Quoi qu'il en soit, les temps viendront. Il est trop injuste que cet écrivain unique vieillisse, privé à la fois d'argent et de gloire. Je demande la charité d'un peu de justice pour *ce monstre de beauté* qu'est le Mendiant Ingrat.

JEAN FABER.

Enfin, voici la contribution du plus autorisé de tous les témoins :

... En 1903, le *Mendiant Ingrat* seul avait paru de la série des cinq volumes qui constituent son Journal jusqu'à ce jour.

Aujourd'hui cette œuvre existe et, me souvenant des années passées avec l'auteur, il me vient dans la mémoire une vieille légende, celle du religieux qui, sorti de bon matin pour prier dans le bois, fut arrêté par le chant merveilleux d'un oiseau qui n'était pas de la terre. Il l'écouta jusqu'à ce qu'il se fût envolé, puis il revint seul au couvent, âgé de cent ans — car, dit la légende, mille ans sont pour Dieu comme un jour et un jour comme mille ans.

Les livres de Léon Bloy, sont ce chant que nous ne nous lassons pas d'entendre.

Mon Journal ou mieux *Dix-sept mois en Danemark ; Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne ; L'Invendable ; Le Vieux de la Montagne*, vibrent d'un

même accent ; celui de l'Absolu divin, et les jugements portés sur Léon Bloy et son œuvre varient selon la capacité d'un chacun de s'élever jusqu'à lui.

Mais où donc habite-t-il ?

Parcourant les volumes où il raconte sa vie intime, nous le voyons toujours errant, sans pouvoir se fixer dans aucune habitation de la ville ou de la campagne. C'est vrai, et pourtant il n'a jamais quitté sa demeure. « L'âme de Léon Bloy est une cathédrale où le Saint Sacrement est toujours exposé », c'est la maison de « Ma Dame de Compassion ».

Quelques âmes ont pu y entrer avec lui, la porte est basse et on y dit le chapelet par terre. C'est là qu'il a écrit *Celle qui pleure*, *Le Sang du Pauvre*, *La Vie de Mélanie*, après les *Dernières Colonnes de l'Église* et *l'Epopée Byzantine*. C'est là aussi qu'il a rencontré *L'Ame de Napoléon*.

Entrons avec lui et joignons nos voix à la sienne dans le vieux cantique breton :

Qui donc aurait le droit de haïr sa misère
Devant le fils de Dieu navré sur le Calvaire ?
Au sein de la douleur il n'a que patience.
Jésus, mets nous au cœur l'amour de la souffrance.

JEANNE-LÉON BLOY.

25. — La réédition du *Désespéré* par Georges Crès dans sa collection des « Maîtres du Livre »

est enfin décidée. Il y a vingt ans que j'attends cela.

26. — C'est aujourd'hui, je tiens à en fixer le souvenir, que j'ai décidé de réaliser le projet déjà vieux, et combien enivrant ! d'une paraphrase du *Cantique des cantiques*, pour y montrer le Récit symbolique de la Passion.

27. — Guy de Cassagnac à qui j'ai envoyé avant-hier *l'Ame de Napoléon*, me répond :

Mon cher confrère, certaines tribus arabes font manger du cœur de lion à leurs enfants pour les rendre nobles et braves. C'est ce que vous nous offrez avec votre beau livre sur l'Empereur.

Dédicaces. A Pouthier :

« A qui donc justice est-elle rendue ? » dites-vous en finissant votre noble et si généreux article (dans les *Marches*). Mais à moi, certainement. La justice, en ce monde, est une chose à la mesure humaine. Un *juge* suppose nécessairement chez les autres ce qu'il aperçoit en lui-même. En ce sens, ceux qui me méprisent ou me haïssent sont équitables, juste autant que ceux qui me glorifient. Ils me voient dans leur miroir. Le vôtre me suffit, mon cher ami, et le suffrage de quelques-uns tels que vous, me consolerait amplement des pires outrages, si j'avais besoin

d'en être consolé. Même quand je souffre, je suis, quelquefois, l'homme le plus heureux qu'il y ait au monde. J'ai senti cela en vous lisant.

28. — A Pierre van der Meer :

In nocte erat Petrus dormiens inter duos milites, vinctus catenis duabus. T'en souviens-tu, mon filleul bien-aimé, de ces deux lourdes chaînes d'ignorance et de péché, et aussi de ces deux soldats inattentifs qui pouvaient bien être, je le suppose, ton cœur et ta pensée, de qui « le trouble ne fut pas petit », affirme saint Luc, lorsqu'ils s'aperçurent de ton évasion ? Moi, j'étais dans la rue, comme un vieux misérable, cherchant des aventures. Je t'ai rencontré alors et, parce que ta face était lumineuse, je t'ai suivi de loin, sans faire de bruit, en pleurant d'amour.

29. — Vu, à l'Odéon, le vendeur en chef de Flammarion. Il me dit que la vente de mon livre est bonne, et qu'on peut espérer un succès. Mais il faudrait une clameur quelque part et elle ne se fait pas entendre.

A Guy de Cassagnac :

Ennemi, vous le savez peut-être, d'un grand nombre de mes contemporains, ayant épousé d'amour la Pauvreté à qui je suis très fidèle depuis très long-

temps, il est parfaitement contraire à mes habitudes et à mes goûts, de demander la publicité pour mes ouvrages. Vous êtes le *seul* journaliste à qui j'aie envoyé mon livre, parce qu'on m'assurait que vous aviez de la hauteur dans l'esprit, une indépendance parfaite et une mâle générosité.

On ne se trompait pas, sans doute, puisque vous avez tout de suite répondu à mon envoi, me disant que je donnais à manger à ceux qui me lisent du « cœur de lion ». Alors cette espérance m'est venue que vous voudriez faire partager cette nourriture à beaucoup d'autres.

Je ne demande rien pour moi. Contempteur de la vilenie moderne, fier d'être pauvre et de souffrir pour ce qui me paraît la justice, je mendie pour Napoléon un peu de cette justice qui ne lui a pas été accordée même par ses amis, pour Napoléon qui fut, *en réalité*, le plus grand des malheureux. Tel est le sens de mon livre, le plus haut suffrage, me dit-on, que cet homme extraordinaire ait obtenu depuis cent ans.

Etranger à toute politique, ainsi qu'il convient à un solitaire, je me suis dit cependant que, situé comme vous l'êtes pour glorifier l'Empereur, vous pourriez être tenté de faire quelque chose d'éclatant, non pour moi, je le répète, mais pour ce livre. Ce serait tellement juste et tellement généreux ! Mes soixante-six ans vous saluent.

30. — Reçu un immense feuilleton du *Temps* signé Paul Souday, où il est parlé de tous mes livres à propos de *L'Ame de Napoléon*. Ce Souday est donc mon bienfaiteur et son article me rajeunit de ving-cinq ans. Il y avait si longtemps qu'on négligeait de parler de ma « scatologie » de pamphlétaire. Pour ce tardigrade Paul Souday, je suis toujours « un Jérémie fangeux et un Ezéchiel de l'égout ». On ne peut me lire qu'en se bouchant le nez. Mon Absolu est contestable et je suis plein de contradictions, mais quelle virtuosité ! etc. En somme article utile. La conspiration du silence serait-elle vaincue enfin ?

En même temps, un religieux franciscain de la Terre sainte, lequel sans doute s'est bouché le nez jusqu'à perdre la respiration et le jugement, m'écrit ceci en réponse à l'envoi des *Marches* :

Tout est bel et bien, la volonté est bonne ; *mais vous êtes mieux et plus que cela.*

Dédicace à une jeune fille :

Ce livre t'est donné, ma chère petite Elisabeth, en témoignage de grande affection chrétienne. Plus

tard, dans dix ou vingt ans, peut-être beaucoup plus tôt, quand j'aurai été brûlé vif ou coupé en petits morceaux, tu te souviendras du pauvre qui t'a parlé de l'unique joie profonde : l'acceptation de la souffrance et de l'injustice par amour pour Dieu. Alors la mère de saint Jean-Baptiste, qui est ta vraie mère, te fera, comme à son fils, une jolie robe en poils de chameaux, elle te nourrira de sauterelles et de miel sauvage, et te conduira en Paradis.

Novembre.

1er. — Toussaint, A Jeanne Termier-Boussac :

J'ai lu plusieurs fois votre somptueux article. Il est temps que je vous en parle. Vous le dirai-je ? La première lecture ne m'avait pas entièrement contenté. La partie liminaire en quelques endroits me semblait un peu pénible. A tels alinéas, vous me paraissiez embarrassée d'un poids très lourd, ne sachant trop comment vous en délivrer, empêtrée dans les « fondrières » et les « glaises » d'un chemin obscur. Ces deux *mots* m'ont averti de votre peine qui fut grande quelques instants, avouez-le. Une minute vous m'avez perdu de vue pour ne me retrouver que lorsque vous avez pensé aux « âmes sans abîmes ».

Alors, soudain, tout s'éclairait, vous redeveniez agile, vivante, magnifique.

Relisant votre article, j'ai senti, chaque fois, cette gêne, ce tâtonnement momentanés, mais combien atténués par la splendeur de tout le reste ! Je vous assure, Jeanne, que je suis très fier d'avoir pu être l'occasion et l'objet d'un tel lyrisme de pensée et d'expression. Je ne sais pas si mon œuvre est aussi étonnante que vous le dites, étant, d'ailleurs, toujours étonné moi-même d'apprendre qu'un écrivain extraordinaire existe en moi. Mais quelle vision précise, quelle intelligence dans l'admirable endroit : « Léon Bloy saccage cette ordonnance... » Ah ! chère et très chère, je voudrais vous serrer dans mes bras en pleurant de joie et d'orgueil. Je ne sais plus qui vous êtes. Je vous vois si près de moi et pourtant si lumineuse, si confiante en Dieu qui a pris de la boue, et quelle boue ! pour me faire ce que je suis, sans que j'y fusse pour rien, éternellement.

N'est-ce pas votre cas, à vous aussi ? Vous voulez que je sois un immense artiste et je consens très volontiers à ce miracle, sans y rien comprendre. De mon côté je vois en vous un très haut poète et vous serez bien forcée d'y consentir, sans comprendre davantage. Nous sommes de singuliers êtres, situés pour la Joie et pour la Douleur dans un pays fort lointain, à l'Occident, j'imagine, au bord de cet Atlantique nommé autrefois la *Mer ténébreuse*, où Dieu

fait pleuvoir les belles larmes de tous ses Saints. Soyons des colons fidèles et ne cherchons pas ailleurs. Voilà tout ce que je peux vous dire aujourd'hui, en suppliant les cent quarante quatre mille compagnons de l'Agneau d'environner l'abîme de votre âme, nuit et jour.

Jeanne et Madeleine ont été entendre la grand'-messe à Notre-Dame. Elles m'apprennent qu'à l'occasion de diverses recommandations pour les défunts, le prêtre a recommandé particulièrement l'Ame de Napoléon !

2. — A un ami inconnu qui m'a écrit une lettre extrêmement touchante que je n'ai pu lire sans émotion.

Cher monsieur, je serais très peu digne des sentiments que vous exprimez, si je négligeais de vous répondre. M'ayant lu, vous savez combien ma vie a été dure et de quelles injustices m'ont abreuvé mes contemporains pour mon châtiment de n'avoir jamais voulu faire de prostitution.

A 66 ans, demeuré pauvre et même miséreux, après vingt ouvrages qui m'eussent assuré gloire et richesse si j'avais consenti à les étaler *sur le trottoir*, c'est une grande consolation pour moi de voir venir enfin des suffrages tels que le vôtre et je vous bénis du fond de mon cœur.

On se dispense ordinairement, et si volontiers, d'adresser un mot de remerciement ou d'encouragement à un auteur qu'on aime et qu'on sait malheureux. Ce serait pourtant charitable, et combien juste !

On m'envoie une feuille bordelaise. *Sports*, où je lis ce titre : *La Toussaint sportive !* Blasphème dans l'inconscience et la stupidité absolues.

4. — Dédicaces. A Véronique :

« La Face de Dieu, dans les ténèbres. » Tu liras cela, ma chérie, à la deuxième page. C'est comme si j'y avais écrit ton nom admirable qui ne peut pas être proféré sans que la Face douloureuse de Jésus se présente à la pensée. Quelle prédestination ! Mais quand je te regarde au fond de mon cœur, ma Véronique, il me semble que cette Face adorable est dans la lumière, et c'est peut-être ce qui m'a le plus aidé à écrire ce livre.

A Madeleine :

Quand Jésus te fera la grâce de te mettre au pied de sa Croix, ma petite Madeleine bien-aimée, tu comprendras, en le voyant souffrir et mourir, que tous les dons que tu auras pu recevoir, sont uniquement pour sa gloire. Et lorsque le Bon Larron dira : « Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous viendrez

en votre règne », ces paroles te sembleront une musique surnaturelle à quoi rien ne pourrait être comparé, pas même la musique prodigieuse des canons du grand Empereur qui fut, à sa manière, le Bon Larron de l'Histoire, crucifié à la droite du Fils de Dieu et mourant de la douleur de ne pouvoir s'agenouiller devant Lui.

A André Dupont :

Vous croyez peut-être, avec une vile multitude, que Napoléon est mort à Sainte-Hélène. Il est temps de vous mieux instruire. Le terrible Empereur est mort à Périgueux en 1846, juste au moment où je devais, par ma naissance, le réincarner pour l'embêtement infini des conscrits de la littérature.

A Aurélien Coulanges, l'éditeur des *Marches de Provence :*

Que Dieu vous bénisse, cher ami, pour ce que vous avez voulu faire, pour ce que vous avez fait et pour ce que voulez faire encore. C'est un pauvre qui vous dit cela du fond de son cœur, un vieux pauvre qui demande l'aumône aux autres pauvres sur la plus inférieure de toutes les marches qui conduisent au Paradis.

5. — Autres dédicaces. A Termier :

Je voudrais savoir ce que j'ignore pour vous faire une belle dédicace géologique. Je veux espérer, cependant, que vous apprécierez, en géologue, celui de mes chapitres intitulé L'*Escabeau*, où j'expose l'idée plus ou moins neuve d'une géologie surnaturelle qui aurait cet avantage *pratique* de faire de tous les membres de Jésus-Christ des propriétaires fonciers, sans autres taxes ni contributions que la mort.

A Christine van der Meer

Qui a le don des larmes, ce livre écrit avec des larmes, comme furent écrits tous mes autres livres. Le jour où j'écrirais avec de l'encre ordinaire, il faudrait pleurer d'autres larmes fort amères sur mon sépulcre d'où s'écarteraient les Saint Anges. On ne sait pas, Christine, ce que sont les larmes des amis de Dieu, et on croit savoir quelque chose des innombrables et inintelligentes étoiles !

6. Un peu de fumier nous est envoyé. J'apprends qu'un abbé Claraz, vicaire en chaleur à Saint-Germain l'Auxerrois et auteur, déjà, d'un livre où le mariage des prêtres était demandé, vient de découvrir qu'il n'y a pas de religion tenable, à l'exception du culte de Priape, dieu des jardins, et qu'alors l'urgence d'une

morale civique s'impose. Il s'est presque tué pour trouver ça. Si j'étais l'ami de ce citoyen sans emploi, je lui conseillerais le commerce des cartes électorales *transparentes*.

7. — Dédicace à Pierre-Léon van der Meer :

Quand tu seras assez grand pour lire *L'Ame de Napoléon*, mon cher filleul, je serai plus près de toi qu'aujourd'hui, parce que j'aurai pris place parmi les défunts avec le grand Napoléon. Mon corps sera dans un tombeau moins admirable que celui des Invalides, mais mon âme restera dans ton voisinage, et, si Dieu le permet, elle te parlera très doucement, comme peuvent parler les âmes qui n'ont plus de voix terrestre. Il faudra t'en souvenir et l'écouter attentivement, mon petit Pierre bien-aimé, en priant de tout ton cœur pour le pauvre parrain qui aura peut-être beaucoup à souffrir dans le Purgatoire.

9. — Bénédiction d'un aéroplane à Villacoublay, par l'évêque de Versailles, Mgr Gibier. Paroles de ce pontife bénisseur de tous les sports :

Les évêques vont en automobile aujourd'hui, bientôt peut-être ils voyageront en aéroplane. Et vous, jeunes apôtres des missions étrangères, qui nous dit qu'un jour ou l'autre, vous n'iriez pas porter l'Evan-

gile et la civilisation aux peuples les plus lointains sur les ailes d'un biplan ou d'un monoplan ? La religion ne saurait se désintéresser des progrès de l'aviation.

Je sais, pour l'avoir éprouvé personnellement, que la religion de Mgr Gibier se désintéresse parfaitement de la vie surnaturelle. La gymnastique et l'acrobatisme lui suffisent. Etant évêque de la République, il a des vues *naturelles* très supérieures à toute mystique. Mais il y a des âmes qui pleurent...

10. — Naissance d'Anne-Marie van der Meer.

12. — Baptême de cette enfant à Saint-François-Xavier.

Impression délicieuse qui nous met à plusieurs millions de lieues de Versailles et de tous les diocèses. Ce baptême, à l'entrée de l'hiver, par un temps affreux, s'accomplit pour nous dans un paysage de livre d'heures, sous un ciel d'or, au fond d'une campagne érémitique et miraculeuse où ne s'aperçoivent que des créatures humaines sans péché ou des animaux très humbles venus tout exprès du Paradis.

13. — Dédicace à mon vieil ami Frédéric Brou :

Je vous ai parlé déjà d'un « Napoléon sur le pavé », d'après nature, œuvre digne de vous, si vous aviez cent ans de moins ; mais ce livre vous dira toute ma pensée. En raccourci, Napoléon fut un *raté* — colossal sans doute — mais un raté comme vous et moi, et voilà ce qui peut nous consoler.

Une très jeune bonne à notre service, invitée comme les autres enfants de son âge, à suivre les instructions du catéchisme, reçoit, dès le commencement, de telles leçons, que nous décidons, presque aussitôt, d'en finir. Exemples :

Comment faut-il comprendre les six jours de la création ? 1° Certainement ce ne sont pas des jours de vingt-quatre heures. 2° On n'est même pas obligé de croire que les êtres ont apparu *dans l'ordre donné par le récit.* 3° L'AUTEUR ! a divisé le récit en six jours pour donner une haute idée du repos du sabbat.

Tel est l'enseignement donné à des enfants dont la plupart ont à peine douze ans, par le second vicaire de notre paroisse, jeune prêtre à peine sorti du séminaire et tout rempli du modernisme qu'on y peut apprendre. Inculquer à des enfants *l'esprit critique,* c'est-à-dire le mépris des précisions sublimes de Moïse artifi-

cieusement et sacrilègement désigné *l'auteur* — les préparant ainsi à accueillir toutes les hypothèses modernes ! Destruction de la simple foi par le doute sur la Révélation écrite.

Tel est le travail diabolique d'un prêtre qui croit faire le bien, qui se croit pieux, qui l'est peut-être, et dont la sottise est à faire peur.

Mais comment admettre l'innocence d'une sottise aussi dangereuse et dont le diable doit tant profiter ? A qui confier les âmes des enfants, puisque les éducateurs religieux, qui ne parlent qu'avec horreur des éducateurs laïques, enseignent au fond les mêmes sophismes, avec l'autorité de leur caractère sacerdotal ?

15. — A Élisabeth Joly :

... Je pense très souvent à toi, chère petite, et je voudrais que mon amitié te fût profitable. Je le voudrais de toute mon âme, Dieu le sait, et j'espère que cette grâce ne me sera pas refusée. Je te parlais, l'autre soir, de la vie supérieure, si parfaitement ignorée de tous ceux qui cherchent le bonheur en ce monde où le bonheur est certainement introuvable. Les anges de Noël n'ont promis que la *paix* sur la terre, rien que la paix, aux hommes de bonne volonté. Il faut s'en souvenir.

J'ai félicité Jeanne Termier d'avoir si nettement

discerné et si magnifiquement exprimé la constante vision du Mystère qui est au fond et à la surface de tous mes livres. C'est un des témoignages les plus précieux que j'aie obtenus, après celui de ma chère femme. Mon bien-aimé filleul Jacques Maritain lui-même, dont l'article est si pénétrant et si beau, n'a pas eu la même force pour dire cela qui est pourtant impliqué nécessairement dans son affirmation grandiose que « je place au-dessus de tout la fidélité absolue à la vérité surnaturelle ».

Jacques et Jeanne supposent en moi la sainteté, avec raison sans doute, s'ils ont en vue la sainteté de désir, comme on dit le baptême de désir. Ceux qui me connaissent bien savent à quoi s'en tenir sur ce point. Il n'y a donc pas lieu de s'y arrêter. Il doit suffire que Jacques ait montré les intentions réelles de mon cœur et que Jeanne ait précisé supérieurement la vision particulière de l'écrivain, quels que puissent être ses mérites que je juge très contestables ou ses démérites qui me paraissent effrayants. Car, enfin, je suis écrivain, m'adressant à des connus ou à des inconnus, et les lecteurs n'ont à considérer en moi que l'écrivain. Comme tel j'ai toujours voulu de toutes mes forces, et cela éclate à chacune de mes pages, que mes pensées et mes sentiments se traduisissent, pour ainsi dire, en actes, avec toute l'intensité et tout le relief possibles.

Pénétré, hanté, possédé de la certitude que tout

est mystérieux, hommes et choses, parce que symbolique et figuratif, j'ai voulu montrer partout le mystère, toujours évident pour moi, et le faire sentir avec une violence extrême, jusqu'à produire la constriction ou la dilatation des cœurs. Et ce désir est si fort que j'estime n'avoir rien fait jusqu'ici.

Il y a dans chaque âme — j'écris cela pour toi, Elisabeth — un « abîme de mystère ». *Chacun a son gouffre* qu'il ignore, qu'il ne peut pas connaître. Lorsque les choses cachées nous auront été révélées, selon la Promesse, il y aura des étonnements inimaginables. Je ne sais pas qui t'a enseignée, ma pauvre petite, mais je sais trop ce qu'on a certainement omis de t'apprendre. On t'a dit que tu avais une âme immortelle qu'il s'agissait de sauver, etc. Mais nul ne t'a dit que cette âme est un abîme où tous les mondes pourraient s'engloutir, où le fils de Dieu lui-même, Créateur de tous les mondes, s'est englouti ; que cette âme est, en vérité, le Tombeau du Christ pour la délivrance duquel, autrefois, des multitudes ont donné leur vie.

On t'a dit aussi que Jésus était mort pour toi, pour ton âme, mais tu n'as pas su que tu avais le droit et même le devoir de te supposer *seule* au monde, en ce sens que si tu étais l'unique fille d'Adam, la Seconde Personne divine se serait incarnée, se serait fait crucifier pour toi, comme elle l'a fait pour des milliards d'autres, et qu'alors tu es inexprimablement et *par-*

ticulièrement précieuse, l'univers ayant été créé pour toi seule, le Paradis, le Purgatoire et l'Enfer ayant été préparés pour toi seule, et la Mère au cœur transpercé souffrant et suppliant pour ta seule âme.

On t'a sans doute parlé de la Communion des saints, puisque c'est un article de foi, sans t'expliquer qu'appartenant à Jésus-Christ comme un membre essentiel de son Corps divin, étant, dès lors, non seulement participante, mais identifiée, c'est-à-dire Dieu toi-même en cette manière, et Dieu rédempteur, il y a des créatures humaines, en nombre inconnu, qui dépendent de toi, devant être secourues, sauvées par toi, Elisabeth, petite fille sans auréole des vieux Cénomans qui combattirent César. La Communion des saints, antidote ou contrepartie de la Dispersion de Babel, atteste une solidarité humaine si divine, si merveilleuse, qu'il est impossible à un être humain de ne pas répondre de tous les autres, en quelque temps qu'ils vivent, en quelque temps qu'ils aient vécu ou qu'ils soient appelés à vivre. Le moindre de nos actes retentit à des profondeurs infinies et fait tressaillir tous les vivants et tous les morts, en sorte que chacun d'entre les milliards d'humains est réellement *seul* devant Dieu. Tel est l'abîme de nos âmes, tel est leur mystère.

J'ai plusieurs fois écrit cela, de manière ou d'autre, et je voudrais que tu le comprisses, ma petite amie, parce que ces pensées agrandissent le cœur et donnent

le mépris du monde. Seulement, pour y entrer et pour s'y complaire, il faut n'avoir pas peur de souffrir. Tu connais un peu ma vie, du moins ce que j'en ai raconté. Certains épisodes plus que douloureux, très anciens déjà et cachés dans la lumière, j'ose le dire, m'autorisent à croire que nous touchons à des événements immenses où les affamés du mystère qui périssent d'inanition seront enfin rassasiés. Dès à présent je t'invite à la table du Mendiant ingrat.

« La vie », m'écrivait dernièrement Philippe Raoux, « apparaît plus simple quand on va, lisant vos livres... Votre voix est celle d'une âme amoureuse qui clamerait sans cesse, suppliant et disant : « Laissez vos vains soucis de la terre et suivez-moi. Je sais les sentiers, nous irons ensemble aux bords des fleuves du Paradis et, en route, écoutez-moi ; je vous conterai des choses merveilleuses et cela sera si doux, si doux !... »

17. — Reçu à la communion ceci que je transcris aussitôt :

Je vais communier. Le prêtre a prononcé les paroles terribles que la piété charnelle dit *consolantes*: DOMINE, NON SUM DIGNUS... Jésus va venir et je n'ai qu'une minute pour me préparer à Le recevoir... Dans une minute, Il sera sous mon toit. »

Je ne me souviens pas d'avoir balayé cette demeure où Il va pénétrer comme un roi ou *comme un voleur*, car je ne sais que penser de cette visite. L'ai-je même jamais balayée, ma demeure d'impudicité et de carnage ?

J'y jette un regard, un pauvre regard d'épouvante, et je la vois pleine de poussière et pleine d'ordures. Il y a partout comme une odeur de putréfaction et d'immondices.

Je n'ose regarder dans les coins sombres. Aux endroits les moins obscurs, j'aperçois d'horribles taches, anciennes ou récentes, qui me rappellent que j'ai massacré des innocents, en quel nombre et avec quelle cruauté !

Mes murs sont pleins de vermine et tout ruisselants de gouttes froides qui me font penser aux larmes de tant de malheureux qui m'implorèrent en vain, hier, avant-hier, il y a dix ans, il y a vingt ans, il y a quarante ans...

Et tenez ! *Là*, au-devant de cette porte pâle, quel est ce monstre accroupi que je n'avais pas remarqué jusqu'ici et qui ressemble à celui que j'ai quelquefois entrevu dans mon miroir ? Il paraît dormir sur cette trappe de bronze scellée par moi et cadenassée avec tant de soin pour

ne pas entendre la clameur des morts et leur *Miserere* lamentable.

Ah ! il faut être vraiment Dieu pour ne pas craindre d'entrer dans une telle maison !

Et Le voici ! Quelle sera mon attitude, et que vais-je dire ou faire ?

Absolument *rien*.

Avant même qu'Il ait franchi mon seuil, j'aurai cessé de penser à Lui, je n'y serai plus, j'aurai disparu, je ne sais comment, je serai infiniment loin, parmi les images des créatures.

Il sera seul et nettoiera Lui-même la maison, aidé de Sa Mère dont je prétends être l'esclave et qui est, en réalité, mon humble servante.

Quand Ils seront partis, l'Un et l'Autre, pour visiter d'autres cavernes, je reviendrai et j'apporterai d'autres ordures.

18. — Eugène Borrel a vu ceci dans *L'Ame de Napoléon* :

Au point de vue de la foi, il est évident que vous pourriez écrire la même histoire surnaturelle de n'importe quelle autre âme, fût-ce celle d'un huissier.

Sans doute, mon cher Borrel, mais où prendre l'âme d'un huissier ?

L'insuccès de mon livre paraît assuré déjà,

ce qui serait une preuve concluante du décret probable de Dieu ne voulant pas que j'obtienne des hommes ma récompense. En ce sens le maintien de la conspiration du silence aurait quelque chose du surnaturel.

19. — On me rapporte ce mot d'un vicaire de Saint-Thomas-d'Aquin : « Ne faites pas chanter en latin. Le latin nuit à la piété. »

A Termier :

... Vous voulez donc parler de moi une fois de plus, à propos de l'Atlantide et de Christophe Colomb. Ce rapprochement de mon nom et de celui de la Colombe Christophore est accablant. Vous allez renouveler ainsi votre fille Jeanne qui ne voit pas mon égal. Car vous êtes une troupe singulière d'hypnotisés ou d'hallucinés qui finirez par me faire croire que je suis un personnage tout à fait extraordinaire, ce qui me gênerait. Je voudrais bien savoir ce que Dieu pense de tout ça.

21. — Dédicace :

A mon très-aimé Philippe Raoux qui a peut-être aimé le chapitre intitulé *L'Escabeau*. «... Vous n'oserez plus cracher sur la terre qui est la Face de Jésus-Christ, car vous sentirez que cela est vraiment ainsi », est-il dit à la page 139.

Addition pour lui seul : « Vous comprendrez alors ce que vous ne pouviez comprendre auparavant : le besoin extrême et l'immense volupté de baiser la terre, quand on est un saint. » Que pensez-vous de cela, aimable charbonnier qui fouillez la terre pour chauffer les pauvres membres de Jésus-Christ ?

22. — Furieusement harcelé par quelques amis, je commence une nouvelle série de *l'Exégèse des Lieux Communs.*

N'importe quoi est plus important pour les bonapartistes que l'Ame de Napoléon. J'ai l'occasion de le remarquer. Que dira-t-on de cela dans cinquante ans ?

25. — « Panégyrique d'un lion par un sanglier. » Mot d'un prêtre qui vient de me lire.

28. — A Philippe Raoux :

J'ai reçu votre grand sac de charbon, avant-hier, fête de Sainte-Geneviève des *Ardents.* Je me chauffe donc en écrivant la seconde série de mes *Lieux Communs* demandée par tous mes amis et qui sera, je veux l'espérer, un peu plus intense que la première.

Oui, vous avez raison, il faut avoir besoin soi-même de consolation pour être capable de consoler les autres, et vous dites cela avec profondeur. Quelles actions de grâces ne devons-nous pas à Dieu qui

nous a donné de souffrir pour comprendre cette chose merveilleuse ! Vous avez eu le cœur broyé, un certain jour, et vous savez ma vie. L'injustice n'est pas belle à voir, sans doute, mais quelle force peut inspirer sa face morne et cruelle à ceux qui sont capables de la regarder sans peur ! Le nouveau livre que je viens d'entreprendre et qui m'occupera tout l'hiver, vous le prouvera.

Moi aussi je descends, chaque jour, dans des galeries souterraines et redoutables où m'apparaissent des figures de démons. J'y descends pour qu'on puisse dire de moi, comme du Dante, que j'ai vu l'enfer. Je vous assure qu'il faut de l'intrépidité et une rude confiance en Dieu pour accomplir de telles explorations.

D'autres ont montré ou voulu montrer le dessous des mœurs, lequel dessous est, pour ainsi dire, à fleur de sol. Moi je voudrais montrer *le dessous du langage* qui ne peut être rencontré qu'à une effrayante profondeur... Quand je remonte, j'ai le cœur crispé et ma pauvre tête est comme un tambour.

Vous pensez bien, mon ami, que si je ne vous envoie rien, c'est qu'il n'y a rien. Silence complet. L'*Autorité* qui aurait pu m'être si utile et dont le rédacteur en chef s'était si fortement engagé, continue à ne rien faire. Nul ne fait rien. Je sais que mon livre est un peu plus acheté que les autres, mais le succès éclatant lui est refusé, parce que ce livre qui

devrait beaucoup retentir est signé de mon nom, simplement. Je sais aussi que, dans le monde littéraire, il se dit couramment que je suis un grand écrivain, quelques-uns disent « le plus grand » ; mais il ne se trouve personne pour le proclamer dans les importantes feuilles publiques, et la multitude m'ignore. Que la volonté de Dieu soit faite et que ma volonté soit sa volonté !

Travail terrible que ces *Lieux Communs* et qui me remplit de crainte. Il faudra que je sois très singulièrement secouru pour ne pas ressasser les mêmes idées et les mêmes formes, pour trouver de temps en temps, au milieu de cette boue, un tremplin d'où je puisse bondir.

30. — Voici venir enfin deux articles. Guy de Cassagnac s'est décidé. Il parle très généreusement de mon livre et de moi-même, c'est incontestable, mais je doute que la lecture de cette chronique impressionne assez fortement les admirateurs de Napoléon pour les décider à me lire. Il me présente comme un mystique et même un apocalyptique, ce qui n'est pas pour me faire bienvenir. Quelque amoureux que je sois moi-même du merveilleux, cette présentation suffirait pour éteindre ma curiosité et me détourner d'un beau livre. A mon grand éton-

nement, Guy de Cassagnac déplore quelques épithètes méprisantes pour les Bourbons. Il cite même, à ce propos, un mot très chevaleresque de son père : « Je n'aime pas qu'on diminue mes adversaires », comme si des adversaires de Napoléon étaient supposables. Puis, il n'y a pas de chevalerie en histoire. Il y a la vérité, ou le mensonge. Rien de plus.

L'autre article, plus important, est de mon ami Edmond Barthélemy, dans le *Mercure de France*. Il me loue à très haute voix, avec de sourdes réticences de critique. Mon Absolu l'embarrasse, mais il voit une grande supériorité et le déclare très loyalement, non sans émotion. Il finit par ceci qu'en lisant certaines de mes phrases, qu'il cite, il croit entendre chanter en lui l'allegro de la *Symphonie héroïque* :

Et je ferme le livre. Et je me laisse aller à la joie poignante de m'évader des scepticismes, de croire à la grandeur, à la beauté, aux pleurs...

Décembre

4. — A Raugel :

Mon cher Félix, empêché demain d'aller entendre le *Messie*, je veux au moins qu'une lettre affectueuse

vous console de mon absence. Je viens de lire, avec un peu d'émotion, votre *Plan de l'Oratorio*, et j'ai vu en vous un écrivain. C'est réellement beau et fort, ce déroulement littéraire d'une œuvre musicale que je commence à connaître assez bien et qui me paraît au-dessus de tout. Cet *enroulement* amoureux de vos phrases à chacune des parties de ce monument colossal, m'a fait, une fois de plus, l'assistant et l'auditeur bouleversé de votre *Messie*, car il est bien *vôtre*, par le miracle de la restitution et de la résurrection de l'immense chef-d'œuvre que les croquemorts de la musique moderne avaient paru enterrer.

J'ai remarqué l'ingénieuse et lumineuse identification de cette musique de douceur et de tonnerre, de sanglots d'amour et de Sinaï, avec les œuvres des plus grands peintres, et cela est tellement artiste, mon cher ami ! On voit si bien que vous êtes situé en haut, dans l'absolu de la vision d'un Art universel où s'accusent en relief puissant tous les Témoins de la Vie supérieure ! J'ai remarqué aussi que sur cette cime, vous vous êtes souvenu du pauvre homme qui s'est nommé témérairement « le Vieux de la Montagne » et d'être cité là, j'ai trouvé que c'était pour lui un honneur extraordinaire. Je vous embrasse donc sur la pointe extrême de l'Himalaya.

6. — Le *Catholique* de Bruxelles veut bien admirer mon livre, mais à condition de me

mettre en parallèle avec Suarès et peut-ètre un peu au-dessous de cet écrivain, auteur, paraît-il, de quelque chose sur Napoléon (?). Cette feuille est scandalisée et déconcertée catholiquement par l'alinéa que voici :

Il y a, dans les plus humbles églises de France, une pauvre lampe allumée la nuit et le jour, devant le Saint Sacrement de l'Autel. Il me vient cette idée, absurde peut-être, que cette lampe est quelque chose comme la confiance de Napoléon.

On n'est pas plus belge.

7. — Napoléon est si grand qu'on dirait que l'empire du monde ne fut pour lui qu'un *pis aller*.

14. — Lu, dans la *Semaine religieuse*, un discours de Pie X, extrêmement remarquable. S'adressant à des prêtres, il leur parle de l'amour qu'on doit avoir pour le Pape, surtout quand on a l'honneur d'être prêtre ; de l'obéissance sans réserve aucune qui lui est due et hors de laquelle, il ne peut y avoir de sainteté. L'insistance très particulière du Souverain Pontife sur ce point unique révèle une profonde angoisse. Il est clair que la misère excessive du clergé contemporain lui est connue et qu'il n'a pas la moin-

dre illusion. Il sait et il dit que ses instructions, ses ordres même, sont discutés, jugés et finalement méprisés, et il le déplore avec amertume.

Notre archevêque n'a pas refusé l'*imprimatur* à ce document qui a dû le faire sourire.

La même *Semaine* dite « religieuse » m'apprend la « douloureuse nouvelle » de la mort du Père Bailly, « l'éminent religieux » fondateur de la Bonne Presse.

Mgr Amette a tenu à faire connaître son affliction et informe le diocèse de ses prières ferventes pour ce malfaiteur.

16. — Du journal la *Croix* sans retouches de style :

« IN HOC SIGNO VINCES »

Le P. Bailly était *pétri d'esprit* de foi. Du reste, on ne *respirait rien d'autre* autour du P. d'Alzon et du P. Picard.

Quand la *Croix* parut, on n'hésita pas un instant à l'*orner* d'un grand crucifix, qui prêcherait à tous la sainte folie de la croix par laquelle le monde a été sauvé.

Mais, au camp libéral, on s'émut vivement, et, sous la pression d'une certaine opinion timide, l'archevêque de Paris demanda la suppression du crucifix,

qui fut remplacé par une croix très humble et qui semblait avoir peur d'elle-même.

Le résultat ne se fit pas attendre : les désabonnements tombèrent drus comme grêle.

Devant ce fait, il fallut bien conclure que le monde ne redoutait pas tant la croix, et qu'une vertu en jaillissait pour le salut.

Elle reparut donc, et le journal marcha à toutes les *conquêtes*.

La foi triomphait !!!

Il est clair que pour les gens de la *Bonne Presse*, le thermomètre de la foi, c'est le registre d'abonnements. Ils sont *pétris* de l'esprit de caisse.

21. — A un jeune prêtre :

.. J'ai rarement obtenu le suffrage des catholiques et surtout des prêtres qui veulent voir en moi un esprit très dangereux, parce que je pense dans l'Absolu et que je me déclare indépendant. Il leur faut des groupes et des troupes, et les solitaires leur sont suspects. Il y a deux causes à cet ostracisme de mes écrits dans le monde catholique : l'inintelligence extraordinaire des chrétiens modernes et leur profonde aversion du Beau. Cette dernière a quelque chose de satanique. Entre une page écrite avec splendeur et une autre page exprimant les mêmes idées avec pla-

titude, leur choix n'est jamais douteux, ils vont, d'instinct, à la platitude. Vous avez eu mille occasions de voir cela et vous le verrez de plus en plus, car le niveau baisse tous les jours.

Aussi, depuis longtemps ai-je pris le parti d'écrire surtout pour les mécréants, et non pas en vain, puisque j'ai eu la joie d'en amener plusieurs à l'Eglise. L'injustice parfaitement hideuse de ceux qui devraient être mes frères, je la supporte comme je peux, avec l'aide de Dieu, sachant qu'elle est invincible, mais non sans souffrance et amertume. Alors, quand un catholique, un prêtre vient à moi, comme vous le faites, il me semble que Notre Seigneur flagellé me baise sur les lèvres et je sens une consolation délicieuse.

A un prêtre :

Vous voilà donc solitaire. Je ne sais si je dois vous en féliciter, car il me semble que vous en souffrez, mais il y a des jours où je serais tenté de vous envier, tant le contact du monde me paraît fastidieux et décourageant. Il y a vraiment trop d'imbéciles.

Cependant je vois dans votre lettre une ligne que je n'approuve pas. « Je n'ai pas l'âme d'un saint », dites-vous, parlant de vous-même. Et c'est à l'auteur de l'*Exégèse des Lieux Communs* que vous écrivez cela ! Eh ! bien, je vous réponds avec certitude que

j'ai l'âme d'un saint ; que mon propriétaire qui est un affreux bourgeois, que mon boulanger, mon boucher, mon épicier, qui sont peut-être d'horribles canailles, ont tous des âmes de saints, étant tous appelés, aussi bien que vous et moi, aussi bien que saint François ou saint Paul, à la Vie éternelle et achetés du même prix, *magno pretio empti estis*. Il n'y a pas d'homme qui ne soit un saint, virtuellement, et le péché ou les péchés, même les plus noirs, ne sont que l'accident qui ne change rien à la substance.

Voilà, je pense, le vrai point de vue. Quand je vais au café lire des journaux ignobles ou stupides, je regarde autour de moi les pratiquants de ce lieu, je vois leur joie bête, j'entends leurs sottises ou leurs blasphèmes, et je me dis que je suis là, parmi des âmes immortelles qui s'ignorent, des âmes faites pour l'adoration à jamais de la Trinité Sainte, aussi précieuses que les esprits angéliques ; et quelquefois je pleure, non pas de compassion, mais d'amour, en songeant que toutes ces âmes, quelle que soit leur présente cécité et quels que soient les gestes apparents des corps, iront quand même, invinciblement, à Dieu qui est leur fin nécessaire.

Ah ! si on savait combien cela est beau ! Mais vous le savez, vous, et vous devriez me l'enseigner, si je ne le savais pas. Quels pauvres chrétiens nous sommes ! Nous avons reçu le Sacrement du Baptême, celui de la Confirmation, celui de l'Ordre quelquefois,

et avec tout cela, nous manquons de *caractère !*

Il y a une forme illusoire d'humilité qui ressemble à l'ingratitude. Nous avons été faits saints par Notre Seigneur Jésus-Christ et nous n'osons pas croire et dire fermement que nous sommes des saints ! Ah ! mon cher ami, quelles belles et transportantes paroles pourraient être dites par un prédicateur qui serait rempli de cette pensée !

25. — Noël. Messe de Minuit. Cela commence mal pour moi. Il me faut entendre, aussitôt après le dernier coup de minuit, l'infâme et crapuleux cantique de café-concert : *Minuit, chrétiens...*, toujours demandé par le démon et que nos évêques se garderaient bien de proscrire. Tout pouvoir de me recueillir m'est ôté dès ce moment. D'ailleurs, l'horrible foule bourgeoise qui nous presse n'est pas ce qu'il faudrait pour me dilater le cœur. Je me réfugie alors dans l'âme du bon père M... que je sais en train de prier pour nous très loin, dans un pays de cendres et de douleur.

27. — A une merveilleuse amie:

...Vous êtes une bonne chrétienne d'accepter que Dieu vous donne si peu de santé, mais ceux qui vous

aiment s'en affligent et je voudrais pouvoir vous donner un peu de la mienne qui est insolente et scandaleuse. Je voudrais aussi pouvoir partager avec notre pauvre Véronique qui continue à manquer de forces et qui passe ainsi dans la langueur les plus beaux moments de sa jeunesse. C'est une grande amertume pour nous, mais combien adoucie par le spectacle de sa belle âme !

Vous savez, chère amie, qu'il y a des âmes exceptionnelles dont Notre Seigneur est particulièrement amoureux. On saura pourquoi lorsque le mystère de la Communion des Saints aura été dévoilé. Il y a certainement de chères âmes que Dieu a désignées pour accomplir sa Passion en souffrant pour ceux qui ne veulent pas souffrir. Vous êtes, je le pense, une de ces âmes, et ma douce Véronique en est une autre. Aimez-la et priez avec elle. Je vous la recommande comme une autre fille très candide en laquelle vous verrez le Paradis quand vous la regarderez de très près.

Oh ! ma douloureuse, délicieuse et bien-aimée Véronique, première née de ma misère et de ma souffrance, si vous saviez ma tendresse respectueuse et combien je compte sur elle pour mon pardon ! Il y a des gens qui s'étonnent de moi, me croyant très fort et qui sont bien loin de savoir que je vais en guerre appuyé seulement sur cette pauvre enfant qui est pour moi toute la milice invincible de l'Innocence.

A la minute même où je vous écris cela, je l'entends chanter, dans la chambre voisine, l'*Adeste fideles*, et il me semble que ce ne serait rien d'accepter le plus terrible martyre...

ÉPILOGUE

Me voici parvenu à la fin de la vingtième année de ce Journal. Vingt années en six volumes. Continuerai-je ce travail qui paraît intéresser quelques solitaires et que d'autres, peut-être, jugent inutile ou fastidieux ?

Je n'en sais rien. A soixante-sept ans, je suis si las et si dégoûté ! Depuis beaucoup plus d'un quart de siècle j'ai tout enduré pour obtenir, un jour, à force d'art, une autorité suffisante, *une chaire de Surnaturel* d'où je pusse me faire entendre des âmes. Car j'ai quelque chose à leur dire, en vérité, quelque chose qui me fut donné pour elles et qu'un autre ne pourrait leur dire.

Il en sera certainement ce que Dieu voudra. Jusqu'à ce jour il lui a plu de me rassasier de peines et d'opprobres. Je dois déclarer, en même temps, qu'il m'a envoyé aussi quelques amis pauvres sans lesquels je n'aurais pu vivre ; mais il

convenait à sa Providence que je fusse toute ma vie aussi affligé qu'on le puisse être sans mourir. Cela, sans doute, était nécessaire pour que, ne ressemblant ni aux heureux ni aux demi-heureux de ce monde et n'ayant pas même une place parmi les malheureux ordinaires, il me fût possible d'écrire au moins quelques lignes en témoignage de l'Agonie du Sauveur... Quelques âmes vagabondes et douloureuses, je le sais, en furent touchées, et c'est, pour la mienne, une bénédiction merveilleuse.

Mais, aujourd'hui, voici que m'apparaissent enfin des signes bien incontestables de puissance. On vient me voir comme un animal très unique importé de quelque contrée inconnue. On veut contempler un homme qui passe pour ne ressembler à aucun autre et on fait le voyage de Bourg-la-Reine tout exprès. Cette avanie suprême jusqu'ici m'avait été refusée.

Des gens riches accourent chez moi, se déclarant mes admirateurs, en réalité pour voir un monstre, simplement, et se retirent sans un mot de consolation ou d'encouragement, heureux d'avoir carotté une ou deux heures à un pauvre artiste qui ne demandait absolument rien, mais qui n'avait pu se défendre d'espérer

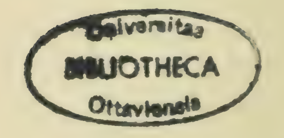
quelque réconfort efficace de ces visiteurs inattendus. Alors je vois que je suis un sot de consentir à l'exhibition gratuite de mon âme, car c'est vraiment mon âme que je leur montre comme je la montrerais à un mendiant qui serait l'ami de Dieu. Si c'est un monstre qu'ils croient contempler, me suis-je dit, ils devraient au moins payer leur place, comme au cirque ou à la ménagerie. Vaine pensée et plus vaine plainte...

Eh ! bien, j'appelle cela un signe. Malheureux écrivain, tu avais rêvé de conquérir des âmes et tu n'as pu conquérir que des oreilles ! Tu avais espéré que les chères et nobles images sorties de ton cœur seraient comme un fleuve pour porter à Dieu beaucoup d'autres cœurs ! Mais, tu le vois, on ne s'embarque pas. On reste sur la rive, on s'y attarde même voluptueusement pour voir couler tes larmes et ton sang, et c'est un spectacle vanté qui a l'avantage de ne rien coûter aux spectateurs. N'as-tu donc pas compris ou as-tu oublié déjà ce que disait le prophète belge : « Léon Bloy est admirable, mais gardons-nous de le suivre et surtout de rien faire pour lui. Ce serait du *vandalisme*. Il a de si beaux cris quand il souffre ! »

Cela fut écrit et même imprimé. Les pèlerins tout en or ne disent pas tout à fait cela, mais c'est tellement leur pensée! *Hoc tibi signum quia unxit te Deus.* La souffrance et l'ignominie ne suffisaient pas. Il te fallait la dérision judaïque et tu l'as enfin obtenue!

Léon Bloy.

16 janvier 1914.



POST SCRIPTA

J'ai un ami de mes livres et de ma personne, passionné tout particulièrement pour Le Salut par les Juifs, *préférence fort singulière déjà de la part d'un homme peu cultivé, surtout dans le sens qu'il faudrait pour apprécier un tel ouvrage certainement inaccessible à la multitude. Cet ami,* voyageur de commerce, *ne se met jamais en route sans ce livre qu'il a lu un très grand nombre de fois.*

Voici l'étonnante chose qui lui arriva :

Il est à Tours, le 21 février 1914, forcé d'attendre, une heure, dans le voisinage de la poste. La pluie l'oblige à se réfugier dans un café où, naturellement, il se met à relire le Salut par les Juifs. *Une ombre, tout à coup, tombe, sur son papier. Cette ombre persiste. Levant la tête, il voit un vendeur de tapis en costume arabe, qui le regarde silencieusement. Cet étranger sale et fétide, paraît avoir de 80 à 500 ans, aucune évaluation d'âge n'étant possible. Beau comme un prophète, ses yeux d'une fixité, d'un éclat insoutenable ont une telle profondeur, qu'il semble qu'en s'y plongeant on pourrait aller jusqu'au bout des siè-*

cles. Telles sont, à peu près, les expressions du narrateur me racontant, le surlendemain, cette aventure.

Extraordinairement impressionné, mon ami invite l'étranger à s'asseoir et lui demande s'il est israëlite. Sur son affirmation, il lui présente mon livre.

— Connaissez-vous cela ?

L'homme tire de sa poche sept petits carnets remplis de caractères hébraïques :

— Ceci, dit-il, et cela (montrant mon livre), c'est la même chose...

Mon ami apprend alors que ces carnets sont réellement Le Salut par les Juifs, *traduit en hébreu et divisé en sept parties pour que le livre entier, lu chaque soir, puisse être achevé en une semaine.*

— Il y a, dit cet inconnu, deux de mes frères en Israël qui font comme moi, et qui ont sur eux ces sept carnets. L'un est à Hambourg, l'autre à Londres. Chaque soir, le travail fini, à la même heure, *nous sommes* trois à *lire la même septième partie du livre de Léon Bloy, etc., la semaine suivante nous recommençons !!!*

Ayant donné cette explication et proféré quelques autres paroles prouvant qu'il connait très bien mon livre, l'inconnu s'en va lentement et majestueusement comme un prophète des anciens jours, de grosses larmes coulant sur sa face.

Mon ami, complètement anéanti, a été, plusieurs heures après, en état d'ivresse, et deux jours plus tard, il était encore bouleversé.

LÉON BLOY.

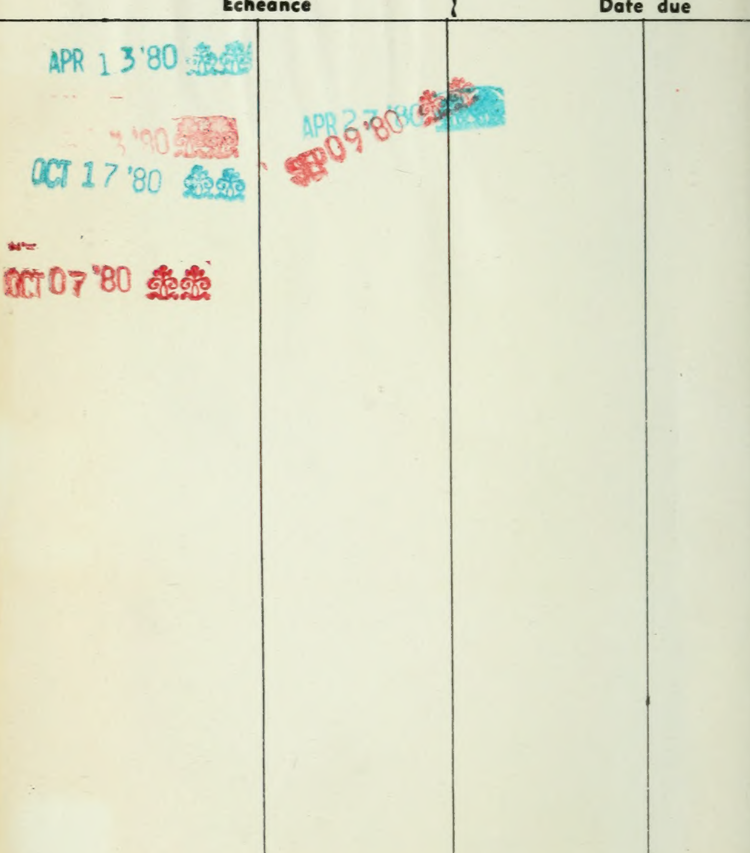
LISTE ALPHABÉTIQUE

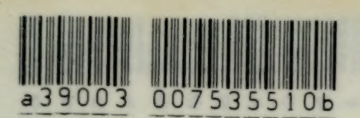
DES NOMS CITÉS DANS CET OUVRAGE

TABLE DES MATIÈRES

1912

ACHEVÉ D'IMPRIMER
le vingt juin mil neuf cent quatorze
PAR
CH. COLIN
A MAYENNE
pour le
MERCVRE
DE
FRANCE


APR 13 '80
OCT 17 '80
APR 27 '80
SEP 09 '80
OCT 07 '80



MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN